

L'affaire des otages de Pornic du 26 août 1944

Michel GAUTIER

Auteur de *Poche de Saint-Nazaire*
(Geste éditions, 2017)

Le contexte historique	2
Les protagonistes du drame	9
Rostislaw Loukianoff, résistant pornicais	12
La question russe	19
L'engrenage tragique	29
La reddition des <i>Osttruppen</i>	46
Epilogue	55
Reconstitution du 26 août 2014	61
ANNEXES (Archives et témoignages)	62

J'ai réalisé ce dossier suite à une enquête au long cours où j'ai recherché la plus grande précision, en recoupant les témoignages et en les croisant sans cesse avec les archives officielles, françaises et allemandes. Je me suis efforcé de définir les rôles de chacun des protagonistes et de reconnaître les mérites de tous ceux qui ont contribué à enrayé la mécanique d'un éventuel massacre de masse. Néanmoins, si vous trouvez des erreurs ou si vous disposez d'informations ou de sources qui me seraient inconnues, n'hésitez pas à me contacter pour que ce récit reste au plus près de la vérité historique. MG

Le contexte historique

Au cours d'une folle chevauchée qui allait libérer la Bretagne en une semaine, les chars de la 4^{ème} division blindée du général Wood appartenant à la 3^{ème} armée Patton se trouvaient le 3 août 1944 à Derval, c'est-à-dire à 50 kilomètres de Nantes et à 70 de Saint-Nazaire. C'est alors que le *Generalmajor* Huenten, le défenseur de Saint-Nazaire, se vit confirmer la directive d'Hitler et Jodl du 19 janvier 1944 consistant à « défendre les forteresses de l'Atlantique jusqu'au dernier homme » ! Cela signifiait concrètement qu'il allait devoir accueillir et aider le *Generalleutnant* Junck et une partie de sa 265.*Infanterie-Division* sur le repli devant l'avance américaine, à transformer la « forteresse » de Saint-Nazaire en poche de résistance allemande (Voir carte en ANNEXE 1).

Avant de faire le récit de l'épisode dramatique survenu à Pornic au moment où se constituait la « poche de Saint-Nazaire », une remarque liminaire s'impose : autant la fermeture de la « poche nord » dans ses limites définitives, a été rapide et quasiment effective dès le 15 août 1944 après la destruction du pont de la Roche-Bernard, autant la « poche sud » mit beaucoup de temps à se constituer et à se fermer. Ici, pas de frontière naturelle comme la Vilaine ou le canal de Nantes à Brest. À vrai dire, après une première offensive allemande vers Saint-Viaud et Frossay le 15 octobre 1944, elle ne deviendra progressivement étanche qu'à partir de l'arrivée du 8^{ème} Cuirassier à la fin novembre sur le front de Chauvé... Avant que ses limites ne soient à nouveau repoussées une dernière fois par les Allemands à Noël 1944 et ne restent désormais figées jusqu'à la Libération le 11 mai 1945.

Cette incertitude sur la volonté initiale mais aussi sur les possibilités militaires des Allemands de se maintenir au sud de l'estuaire de la Loire explique sans doute un certain nombre d'exactions et d'incidents violents comme ceux que nous allons décrire à Pornic autour du 26 août 1944. Mais des incidents similaires accompagnés aussi de prise d'otages se déroulèrent à Frossay le 10 septembre 1944 lors de l'affaire du soldat Schwartz abattu devant l'épicerie de Marie Forest, ou à Paimboeuf deux jours plus tard, avec l'affaire des « pendus du Moulin-Neuf ». À travers le récit détaillé de l'affaire de Pornic, parfois heure par heure, il s'agit de découvrir non seulement la mécanique du drame qui se prépare mais aussi les éléments d'ambiance et le climat angoissant pesant sur les populations du nord du pays de Retz en cette fin d'été 1944 avant que ne se dessinent pour de bon les contours de la poche sud.

Au cours de la deuxième semaine d'août, on avait vu les Allemands du sud de l'estuaire déserter provisoirement certaines de leurs installations, réquisitionner vélos et attelages, déplacer des matériels. Au lendemain de la libération de Nantes du 12 août 1944, une partie de la garnison nantaise s'était retranchée au-delà du pont de Pirmil, tandis que des compagnies s'échappaient vers l'est ou se repliaient vers les ports de Charente. Pendant que les généraux Junck et Huenten étaient en train de transformer Saint-Nazaire et l'ensemble de la presqu'île guérandaise en camp retranché, ici, au sud, les lignes de défense allemandes demeuraient encore incertaines entre Paimbœuf, Saint-Père-en-Retz et Pornic.

Pour se pénétrer du climat où allait se développer l'affaire de Pornic, ouvrons d'abord le Journal d'août 1944 du jeune minotier pornicais Pierre Dousset :

« Le 6 août, des transports de troupes allemandes sont coulés entre l'île d'Yeu et Fromentine et on entend des explosions à Château-Bougou... Le 7 août, les escaliers permettant le passage de la ville basse à la ville haute sont entravés de barbelés, le pont du canal est fermé de palissades avec un passage de piéton. On commence à cacher ses vélos... Le 10 août, fortes explosions à Nantes, gros foyers d'incendie à Saint-Nazaire ; on voit défiler des troupes allemandes en loques en retraite du front breton vers la Roche-sur-Yon. Les Allemands s'en vont en camions, d'autres en charrettes, d'autres à pied... Certains demandent à boire, d'autres à "faire camarade tout de suite" !... Le 15 août, c'est le repli des groupes Todt qui cherchent à s'embarquer aux Moutiers... Le 16 août, plus de courant, plus de service d'eau. Les Allemands cherchent à s'emparer des bicyclettes, des charrettes, des attelages... Toujours des groupes de soldats allemands en provenance de Saint-Nazaire, bientôt remplacés par des Russes... Le mercredi 16 août, dès 7 h, nous sommes réveillés par des requis espagnols. Ils sont 200, épargnés, venant de Montoir et traînant chariots de gare et brouettes »...

La date du 15 août 1944 fut ici une date charnière, aussi bien pour les troupes d'occupation que pour les populations civiles. En effet, c'est à cette date que l'état-major allemand constatait que les Américains qui venaient de libérer Nantes trois jours plus tôt, prenaient la route d'Angers, abandonnant la poursuite des soldats de la *Wehrmacht* repliés dans la banlieue sud de Nantes. On peut même supposer que jusqu'alors, la décision stratégique allemande de se maintenir au sud de l'estuaire n'était pas encore prise et que l'on privilégiait le renforcement des poches en cours de constitution (Lorient et Saint-Nazaire au nord de l'estuaire, La Rochelle et Royan au sud).

C'est donc à partir du 15 août (qui est aussi le jour où saute le pont de la Roche-Bernard fermant définitivement le dernier verrou de la poche nord), que les Allemands semblent s'engager dans un double processus : se réinstaller dans les défenses du sud de l'estuaire en grande partie abandonnées à la première semaine d'août et déplacer des forces et des matériels vers les deux poches qu'ils ont décidé de maintenir à tout prix : poche nord de Saint-Nazaire et poche de La Rochelle.

C'est aussi le 15 août 1944 que les Américains débarquent en Provence, tandis que le 17 août 1944, Hitler donne l'ordre à toutes les divisions de la *Wehrmacht* situées à l'ouest de la Loire de se replier vers l'est afin de défendre le Reich sur ses frontières. C'est ainsi qu'au cours de l'opération « *Herbstzeitlose / Colchique d'automne* » déclenchée le 19 août, on va voir au cours de la deuxième quinzaine d'août les forces allemandes abandonner graduellement leurs secteurs d'occupation du sud-ouest et centre ouest. On peut supposer que la situation militaire globale interfère alors sur les décisions locales dans ce secteur nord du pays de Retz où l'unité du *Hauptmann* Meyer va quitter ses positions au soir du 27 août 1944 (l'ordre de repli est d'ailleurs appliqué de Bordeaux à Nantes à la même date du 27/28 août 1944). On peut noter cependant que ce départ est tardif par rapport à la consigne générale, et sans doute cela est-il lié à une indécision sur la nature et le volume des troupes à retirer d'une zone où il s'avère peu à peu que les Américains renoncent à prendre les forteresses de Royan, La Rochelle, Saint-Nazaire et Lorient en train de se constituer en poche de résistance allemande.

Un autre facteur vient compliquer la situation locale : le secteur militaire de Pornic se trouve à la charnière de deux divisions allemandes, ce qui va sans doute entraîner une période de flottement dans la répartition de moyens et des hommes. (Voir **Annexe 2** - Pornic entre deux secteurs militaires allemands). En effet, vers le 20 août 1944, c'est l'*Oberst* Kaessberg qui est désigné par le *Generalmajor* Huenten au sein de la *265.Infanterie-Division* allemande pour passer la Loire et constituer un bastion de défense avancé de la *Festung St. Nazaire* au sud de l'estuaire. Après avoir quitté le secteur de Plouharnel, l'*Oberst* Kaessberg s'était déplacé vers la zone de Vannes puis vers la Roche-Bernard avant d'installer son état-major à Saint-Brevin-les-Pins vers le 20 août 1944 et de mettre en place son *Kampf Gruppe St. Michel (Südufer der Loire)* à l'intérieur d'une *Haupt Kampf Linie (HKL)* se déployant entre Paimboeuf, Saint-Père-en-Retz et Pornic. Mais alors que la *265.Infanterie-Division* prenait pied au sud, c'est un régiment de la *16.Infanterie-Division* (crée le 4 août 1944 à Cholet par l'amalgame de la *158.Reserve-Division* avec les restes de la *16.Luftwaffen-Feld-Division* détruite en Normandie) qui s'appréte à décamper du secteur de Pornic. Au sein de ce régiment, à la tête de l'*OrstKommandantur* de Pornic se trouvait le *Hauptmann* Meyer qui allait terroriser sa ville pendant 4 jours, entre le 23 et le 27 août 1944 ! Et il est utile de rappeler que les deux instances dont dépendait Meyer, la *KreisKommandantur 502* à Saint-Nazaire et la *FeldKommandantur 518* à Nantes, venaient, pour la première, de traverser quinze jours de panique et de sauve qui peut général jusqu'à la reprise en main par le *Generalmajor* Huenten, et pour la seconde, de disparaître corps et bien le 12 août 1944 lors de la libération de Nantes. [Je dois ici marquer toute ma gratitude à René Brideau, excellent connaisseur des archives militaires, qui m'a largement guidé dans le maquis des recompositions des unités allemandes]

Il faut donc maintenant entrer dans l'histoire plus précise de cette unité de la *Wehrmacht* présente à Pornic depuis l'automne 1943. En provenance du front de l'Est et en particulier de Silésie, la *158.Reserve-Division* était arrivée le 25 janvier 1943 dans les départements de Vendée, Charente-Maritime et Deux-Sèvres (PC à Fontenay-le-Comte) où ses unités participaient à la surveillance du secteur côtier entre Pornic et Royan. Le 28 novembre 1943, le PC de l'un de ses bataillons, le *Reserve-Grenadier-Bataillon 318* s'installait à Machecoul et répartissait ainsi ses compagnies : la *1.Kompanie* à Bourgneuf-en-Retz, la *2.Kompanie* à Pornic, la *4.Kompanie* à Beauvoir-sur-Mer, et la *3.Kompanie* à Arthon-en-Retz à partir du 15 décembre 1943. Mais comme on l'a dit, la *158.Reserve-Division* fusionnait le 4 août 1944 avec les restes de la *16.Luftwaffen-Feld-Division* pour former la *16ème Division d'Infanterie* constituée principalement des *Grenadier-Regiment 221, 223 et 225* répartis entre la Seudre et Michel Gautier

Pornic. Meyer appartenait désormais au 14./Grenadier-Regiment 225 commandé par l'*Oberst* Tillessen dont le poste de commandement était à Challans, en charge du secteur s'étendant entre Saint-Gilles Croix-de-Vie et le nord de Pornic. Très brève mission car le 28 août 1944, cette division, à l'exception cependant du I./Grenadier-Regiment 223 affecté à la défense de La Rochelle, allait recevoir l'ordre de se porter vers les Vosges.

Le 2 septembre 1944, on retrouvera donc Meyer à Montbard, le 28 octobre à Saint Dié, le 6 février à Friburg et le 22 février à Baden Baden. Entre temps, au fil des combats et des recompositions successives des unités allemandes, la 16.Infanterie-Division sera devenue le 9 octobre 1944 la 16.Volgsgrenadier-Division... Mais avant que ne disparaisse cette unité dans la défense ultime du Reich, revenons à ses exactions pornicaises et plus précisément à ces journées erratiques où les compagnies du Grenadier-Regiment 225, dont celle de Meyer, semblaient hésiter sur la conduite à tenir dans un secteur qu'elles s'apprétaient à quitter.

Voici quelques exemples illustrant les errements du *Grenadier-Regiment 225* de la 16.Infanterie-Division dans le secteur de Pornic à la deuxième quinzaine d'août 1944... Après avoir noté cependant que dès le 7 août 1944 Meyer ordonnait la réquisition de 10 bicyclettes par semaine à déposer à la mairie de Pornic et que le même jour, il ordonnait aux maires de Pornic, Sainte-Marie, Le Clion et Arthon de convoquer à 18 h à Arthon une liste de propriétaire de chevaux avec leurs chevaux pour « recensement » c'est-à-dire pour parler clair de rapt de chevaux ! Cette directive sera suivie d'autres réquisitions la semaine suivante dans d'autres secteurs du nord du Pays de Retz, pratiquées aussi par des soldats envoyés par Meyer.

- **Le 14 août 1944**, une patrouille de soldats allemands d'une compagnie du II./Grenadier-Regiment 225 de la 16.Infanterie-Division en provenance d'Arthon pénètre dans la mairie de Frossay et ordonne la réquisition générale des chevaux. Le secrétaire de mairie, Pierre Vilaine, mais aussi la population occupée à planter des mâts pour préparer le passage de Notre Dame de Boulogne ne prennent pas la demande au sérieux. Les soldats croyant qu'on se moque d'eux et qu'on se prépare à fêter l'arrivée des Américains, s'emparent du maire Constant Guillou et l'emmènent à Arthon où ils le retiennent en otage. Un ultimatum est fixé au lendemain 15 août à 6 h pour rassembler tous les chevaux sur le grand pré du Gotha au bas du champ de foire où une quarantaine de soldats viennent en choisir 25 qu'ils emmènent à Arthon avec les attelages. Le maire sera libéré au soir du 15 août et les Allemands commencent à charger leurs matériels pour quitter la zone.

- **Le 19 août 1944**, en présence de la compagnie du 14./Grenadier-Regiment 225 commandée par Meyer, des matériels allemands sont transférés par bateau de Noirmoutier vers Saint-Nazaire via Pornic, mais sans les équipages (autrement dit, les servants de ces pièces ne font pas partie du convoi). On peut lire en effet p. 63 de « Noirmoutier sous l'occupation allemande » d'Alain Chazette, spécialiste des unités allemandes du Mur de l'Atlantique) :

Les pièces d'artillerie (obusiers de 15,5 cm et pièces de 7,5 cm) sont transférées le 19 août par bateau via Pornic vers Saint-Nazaire mais sans les équipages. D'autre part dans le

Il indique qu'il s'agit de canons de 155 et de 75 récupérés en 1940 sur le parc français de la guerre de 14 ou de canons belges. Il précise même p. 28 qu'il s'agit de « *pièces de prise obsolètes, disparates et de peu de valeur militaire, entraînant un vrai casse-tête logistique et dans la dotation en munitions* ». Une partie restreinte des ces matériels viendra renforcer les défenses du sud de l'estuaire, ainsi que le radar *Setakt* « *Calais 36* » *Fu.MO 2* de l'Herbaudière expédié à la *Marine-Küsten-Batterie* de Préfailles pour diriger les tirs des canons de 240 de la position *Mi 302* à la Pointe-Saint-Gildas dont l'usage restera totalement fictif. Ces transferts à caractère limité intervenant à la 2^{ème} quinzaine du mois d'août 1944 sont d'ailleurs attestés par le rapport d'interrogatoire de l'Amiral Mirow, commandant des forces navales allemandes pour la zone St. Nazaire/Loire où on lit en page 3 : « *Les îles d'Yeu et de Noirmoutier ont été évacuées ; les garnisons et les armes mobiles ont été évacuées vers La Rochelle. Seuls 6 obusiers de campagne de 15,5 cm ont été évacués vers Saint-Nazaire et mis en service sur la rive sud. Les batteries côtières des Sables d'Olonne ont été abandonnées...* »

• **Le dimanche 20 août 1944**, Louis Fillodeau, maire de Chauvé, est réveillé de bon matin par un officier et quelques soldats allemands d'une compagnie du *II./Grenadier-Regiment 225* en provenance d'Arthon (sans doute du village et du bois de la Meule)... Réquisition de dix chevaux avec attelage et fourrage pour trois jours. Devront se rendre au village de la Caillauderie pour « Corvée » ! À midi, ces attelages convoyés chacun par un soldat allemand prennent la route du Clion, avant de bifurquer vers La Bernerie et de faire halte à la Caillauderie où il ne s'agit plus de « corvée » mais purement et simplement de rapt d'attelage. On renvoie les dix hommes à pied, après estimation de pure forme du cheval et de la charrette où les Allemands chargent tout ce qui est transportable des éléments de la batterie de la Caillauderie, détruisant sur place matériel et munitions non transportables avant de prendre la route de Challans avec les chevaux et les attelages des cultivateurs chauvéens.

• Certains matériels s'en vont, mais d'autres sont abandonnés sur place par les hommes quittant leur cantonnement... C'est ainsi que le 26 août 1944, le jour même de la prise d'otages de Pornic, la compagnie du *II./Grenadier-Regiment 225*, quitte définitivement Arthon, comme en atteste le journal de Pierre Dousset... Mais en y abandonnant ses munitions et ses obus dans les dépendances de la mairie d'Arthon ! C'est le journal du capitaine Besnier qui nous le révèle dans cet extrait :

« Le lendemain mardi 5 septembre, je décide de faire mouvement sur Arthon. Arthon est [à la date effective du 7 septembre], la dernière commune libérée. Pornic est à 14 km et derrière ce no man's land, nous pourrons voir venir. Le maire, M. Loquet nous accueille avec beaucoup de gentillesse et nous cède une partie de la mairie, pour le PC et le poste de garde. Les Allemands ont laissé dans les dépendances de la mairie tout un stock de munitions, surtout des obus de 75 et de 88. On peut craindre qu'ils ne viennent les rechercher... »

Il y a donc encore à cette date du 26 août un certain flottement dans la doctrine. En effet, on a débarqué à Pornic le 19 août 1944 des canons de 75 et de 88¹ en provenance de Noirmoutier, et alors qu'on pourrait penser que les munitions permettant d'alimenter ces canons seraient essentielles pour l'*Oberst* Kaessberg, commandant les forces résiduelles allemandes au sud de l'estuaire, on se demande pourquoi on les abandonne à Arthon le 26 août 1944. On s'étonnera encore plus de constater à la première semaine de septembre que le *Korvettenkapitän* Josephi, fraîchement nommé par l'*Oberst* Kaessberg commandant du secteur de Pornic le 2 septembre, ne tente aucune opération de récupération de ce stock de munitions avant l'arrivée du 1^{er} GMR du capitaine Besnier le 7 septembre ! Enfin, on a vu des hommes et des matériels prendre la route de Challans donc rejoignant la poche de La Rochelle, tandis que d'autres s'apprêtent à gagner le front de l'Est.

Le 25 août, c'est la libération de Paris, le 28 août, celle de Bordeaux, mais il faut attendre les 27 et 28 août pour que les Allemands décrochent de la banlieue sud de Nantes. Abandonnant Pont-Rousseau, Rezé et Trentemoult, ils se replient soit vers la Rochelle soit vers les marais de Vue et du Migron pour se réinstaller dans les défenses de la rive sud de l'estuaire provisoirement abandonnées à la première quinzaine d'août. Mais comme on le devine, la temporalité de l'occupant n'est pas la même que celle de l'occupé et le début de débandade allemande a poussé certaines populations à sortir hâtivement les drapeaux et à chanter la Marseillaise à contretemps (à Paimboeuf par exemple). Des groupes de résistants locaux, et même des patriotes isolés sont tentés par des actions aventuristes ou des coups de main destinés à pousser l'occupant dans le dos ou à lui chiper quelques armes. Se multiplient alors les accrochages et les drames liés à cette double contrainte : d'un côté l'affolement général des unités allemandes suivi de leur réorganisation progressive, de l'autre, l'espoir vivace des populations du sud de l'estuaire de se voir bientôt libérées. Le tout s'accompagnant d'évacuations, d'expulsions ou de départs volontaires de civils non encore « empochés » et de désertions de soldats des troupes supplétives allemandes.

¹Les Allemands ont effectivement utilisé pendant la poche des canons de 75 français. C'est ainsi que le capitaine Debouté de la 5^{ème} compagnie du 1^{er} bataillon du 93^{ème} RI du commandant Aigreault en provenance de Vendée, fut touché par un tir d'obus de 75 allemand sur le front de Pornic le 25 mars 1945 (il décédera des suites de ses blessures et sera inhumé le 8 octobre 1945). Et c'est un canon de 88 qui mit à bas le clocher de Chauvé.

Le 30 août 1944, le *Generalleutnant* Hans Junck, nouveau commandant de la « poche de Saint-Nazaire », s'inquiétant de voir lui échapper une partie du garde-manger sur lequel il compte pour nourrir ses soldats et leurs chevaux, fait placarder une affiche interdisant « *de transporter du bétail et d'emporter du ravitaillement ainsi que du fourrage par Pornic, Saint-Père, Saint-Viaud et Paimbœuf, sous peine de réquisition immédiate et sans paiement* ». Un autre événement significatif se produit le 30 août, lorsque les résistants du Pellerin s'emparent à la Chaussée-le-Retz d'un fourgon allemand contenant des liasses de billets provenant du pillage de 120 millions de francs à la Banque de France de la Roche-sur-Yon. C'est le *Generalleutnant* Junck lui-même qui a organisé ce vol deux jours plus tôt, et il est furieux de voir les FFI du Pellerin mettre la main sur un de ses fourgons, tombé en panne avec une partie du pactole. Les Allemands ripostent à cette « attaque de la diligence » en prenant des otages à Rouans et en menaçant de brûler des villages si les « terroristes » ne cessent pas immédiatement leurs coups de main. C'est alors qu'une Jeep avec quatre Américains en mission de reconnaissance du côté de Saint-Jean-de-Boiseau sauve la mise des FFI et des populations menacées. On promène, un peu contre leur gré, les quatre prestigieux visiteurs sur toutes les routes du secteur... La nouvelle vole de village en village et jusqu'aux oreilles des Allemands : « Les Américains arrivent ! » Aussitôt, les menaces de représailles s'apaisent et les otages sont libérés. Autrement dit, les Allemands craignent plus une Jeep américaine qu'un groupe de partisans locaux ne disposant encore que d'une arme pour quinze, ce qui est très insuffisant pour contrôler Messan, Rouans, les abords du canal de Buzay, les marais de Vue et la Prée de Tenue ! Ils savent bien en effet, que derrière la Jeep, il y a toute une armée qui vient de les balayer de Bretagne en une semaine et qui a laissé des forces résiduelles de l'autre côté de la Loire. Quant à la résistance locale, privée de l'appui du moindre char américain, elle enrage de ne pouvoir donner le coup de grâce.

Il faudra attendre le 26 septembre 1944 pour qu'une note de la *Kommandantur* de Saint-Brevin-les-Pins prévienne la population que pour les candidats au départ de « la poche », leur voyage serait sans retour :

« *Les routes menant de Saint-Père à Frossay par le Frêche-Blanc et la Brosse ainsi que vers Pornic par Hucheloup, la Batte et la Baconnière sont fermées à la circulation... Il sera tiré sur toute personne essayant de franchir la frontière par des chemins détournés, des chemins de terre ou des champs ouverts... Y compris les cultivateurs* ».

Beaucoup ont prévenu cette interdiction en déménageant une partie de leurs troupeaux, de leur fourrage ou même de leur vin hors de la zone empochée. Jusqu'à la première quinzaine de septembre, on verra pourtant les convois encombrer les routes : villageois chassés de leur ferme, Paimblotins ou Brévinois évacués, troupes allemandes ou supplétives recherchant de nouveaux cantonnements et installant de nouvelles lignes de défense. Mais on feint encore d'y croire... Ils vont se rendre ! Des avions bombardent les campagnes de sauf-conduits bilingues appelant à la reddition, avec promesse de nourriture, de soin et de vêtements. Si les Allemands ne se rendent pas, craignant pour certains des représailles contre leur famille, leurs troupes supplétives sont de moins en moins fiables, à l'instar des *Osttruppen* du Major Potiereyka à Pornic.

Dans ce réduit de la poche sud encore mal défini, se trouvent donc enfermés les restes d'une armée allemande hétéroclite de marins et sous-mariniers, de fantassins survivants de la fournasse normande (sur les 20 000 soldats de la 275. *Infanterie-Division* allemande ayant quitté la Bretagne pour la Normandie au mois de juin 1944, seulement 200 ont survécu et combien y sont revenus pour se faire enfermer dans les poches avec les éléments en fuite de la 265. *Infanterie-Division* ?)... Des Allemands, des Polonais, des Tchèques, des Roumains, des Italiens, mais aussi toute une palette de peuples slaves ou d'Asie centrale relevant du glacis soviétique, baptisés *Osttruppen* par les Allemands et plus familièrement « Russes » ou « Russes blancs » par les civils français ayant à subir leur présence : Ukrainiens, Géorgiens, Tatars, Mongols... Plusieurs milliers de « malgré nous » méprisés par le commandement allemand et réduits souvent à des tâches subalternes, mais encore armés et redoutables, aussi bien pour les populations civiles que pour leurs tuteurs s'ils en venaient à retourner leurs armes. On assiste en effet à des velléités de désertion, voire de sédition, de certaines troupes supplétives ; c'est ainsi que quelques jours avant la libération de Nantes, on a vu Wassilitch Ladow Sakanoïev, dit Ladow, ancien instituteur à Kiev, puis lieutenant de l'armée Rouge capturé à Karkhov et enrôlé de force dans l'armée Vlassov, abattre son capitaine et rejoindre le maquis de Princé avec son arme où il va devenir armurier-instructeur

pour les jeunes recrues FFI... Avant de servir d'interprète et de négociateur lors de la reddition des *Osttruppen* de la région de Pornic.

Comme on le voit, jusqu'à la fin août 1944, les forces allemandes du sud de l'estuaire ne sont pas encore constituées formellement en « poche de défense » puisqu'elles peuvent se déplacer librement, à la fois vers Nantes, Saint-Nazaire, La Rochelle, ou encore s'échapper vers l'est. En particulier, les va-et-vient avec la Rochelle à travers la Vendée ne sont pas entravés. Tandis que l'effort principal des Allemands a porté jusqu'ici sur la préservation de la poche nord de Saint-Nazaire, leur ligne de défense au sud de l'estuaire se limite encore à la deuxième quinzaine d'août 1944 à une bande très étroite (entre un et quelques kilomètres) établie progressivement à partir des bunkers et des postes de tirs installés sur l'estuaire et sur le littoral maritime. Le rapport d'interrogatoire du *Generalmajor* Huenten en avril 1946 révélera que la ligne principale de combat – HKL ou *Haupt Kampf Linie* – se déploie alors sur trois fronts : front maritime, front de la Loire et front terrestre où les seules protections naturelles sont constituées de marais inondés comme ceux bordant la petite rivière du Boivre transformés en lac entre Saint-Père-en-Retz et Saint-Brevin-les-Pins, les marais de Paimboeuf ou de Haute-Perche. Les points d'appui défendant cette zone vont être progressivement reliés entre eux par une ligne continue de transmissions et de patrouilles, protégée par des barbelés, des champs de mines et des terrains inondés.



**Wassilitch Ladow Sakanoïev soldat
Osttruppen ayant rejoint la
résistance française**



**Soldats du 2^e bataillon FFI de la Vienne
en position à La Bernerie le 20 octobre 1944.
En haut à droite, un soldat russe, transfuge des *Osttruppen***

Quant aux soldats, en nombre insuffisant pour contrôler la zone, certains sont peu aguerris et sans expérience du combat d'infanterie, comme par exemple les servants des postes de *FLAK*, les marins et sous-mariniers mis à terre, ou les ouvriers et techniciens allemands de la base sous-marine. Tandis que se constitue un bataillon d'artillerie sous la férule du *Major* Bald, l'*Oberst* Kaessberg installé à la *Kommandantur* de Saint-Brevin-les-Pins, va néanmoins tenter de transformer cette troupe incertaine en groupe de combat se déployant peu à peu entre Pornic, Saint-Père-en-Retz et Paimbœuf. Il est secondé dans cette tâche par le *Korvettenkapitän* Josephi installé au château de la Mossardière à Pornic... Avec plus ou moins de réussite ! Bien souvent, en effet, les soldats d'élite de la marine seront rétifs à cette reconversion et on ne les enverra pas en première ligne lors des offensives allemandes du 15 octobre et du 21 décembre sur le front de la poche sud.

J'ai recueilli le témoignage du frère Lassalien Robert Blanchard, jeune témoin de leurs manœuvres et de leur entraînement dans le secteur de Pornic, se rappelant des soldats à l'exercice, courant, rampant et repartant au galop au milieu des élèves révisant leurs leçons sur le terrain de foot et sur le grand terrain dominant la mer entre la bâtieuse géante de Saint-Joseph et la Joselière. Il s'agissait des marins et sous-mariniers de Josephi s'entraînant au combat avant d'affronter les « terroristes » français, comme les Allemands appelaient encore les FFI au mois de septembre 1944 !



L'entraînement des marins et sous-marins au combat de fantassin sous les ordres du *Korvettenkapitän* Josephi
(coll. Glaser – Grand Blockhaus)



Le stage de formation terminé, les marins ont reçu leur tenue *Feldgrau* de marins à terre. Ils vont bientôt être envoyés au combat (coll. Schmeelke-Grand Blockhaus)

Le rapport d'interrogatoire du *Generalmajor* Huenten précise que la mission initiale du *Kampfgruppe* Kaessberg était de « *mener le combat de façon autonome, même en cas de rupture de contact avec la partie principale de la forteresse* », de « *défendre la HKR contre les attaques surprise de l'ennemi... De détruire ses forces si elles débordaient les premières lignes, et de se replier s'il était surclassé* ». Mais jusqu'à la mi-septembre 1944, le *Generalmajor* Huenten, l'*Oberst* Kaessberg et le *Korvettenkapitän* Josephi risquaient peu de se voir débordés par des ennemis que Huenten décrivait ainsi : « *Leur manière d'agir était lente et dilatoire. Ils se bornaient à espionner nos faibles patrouilles de reconnaissance dans le no man's land* ». Ce jugement sera corrigé dès le mois d'octobre où Huenten estimera que « *l'armement de l'ennemi était bon et s'améliorait sans cesse* » de même que la valeur militaire des unités de première ligne n'hésitant plus à venir au contact de ses propres lignes.

Quoiqu'il en soit, le débonnaire *Oberst* Kaessberg et l'énergique *Korvettenkapitän* Josephi s'adaptèrent progressivement à la nouvelle situation créée au sud de l'estuaire par l'arrivée du 1^{er} GMR à Arthon le 7 septembre, puis par celle du 1^{er} Groupement mobile FFI le 14 septembre, une force de 2400 hommes créée par la mission *Shinoile* du commandant Villecourt avec l'appui du capitaine américain Paul Cyr (*Office of Strategic Service/OSS*). La libération progressive de la Vendée et de ses îles contribua d'ailleurs grandement à clarifier la situation au sud de l'estuaire. En effet, la Barre de Monts était libérée le 26 août 1944, l'île d'Yeu le 27, les Sables d'Olonne le 28, tandis que Noirmoutier, Fromentine et Saint-Gilles-Croix de Vie le seront le 29 et la Roche-sur-Yon le 4 septembre. Les mouvements de troupe allemands vers la Rochelle à travers la Vendée allaient donc s'interrompre en même temps que l'évaporation des troupes supplétives allemandes. C'est alors seulement qu'allait se constituer progressivement des no man's land et des lignes de front définissant un « *dedans* » et un « *dehors* » de la poche sud, et les espoirs de libération des civils de cette « *poche sud* » allaient alors s'évanouir.

Pour se pénétrer du climat où allait se développer l'affaire de Pornic, rouvrons le journal de Pierre Dousset à la date du lundi 21 août...

« *Les Boches font sauter blockhaus et munitions. Au bruit des canons, ils épuisent leurs munitions en les balançant de leurs voitures à chevaux. D'autres sèment des grenades tout le long du chemin et en balancent dans le vélodrome de Pornic* ».

Voilà le cadre dans lequel va s'inscrire « l'affaire Pollono » et la prise d'otages de Pornic du 26 août 1944, et pour compléter le climat psychologique, n'oublions pas que l'on a connaissance ici des massacres de Tulle et d'Oradour survenus les 9 et 10 juin 1944. Mais faut-il parler d'une « affaire Pollono » ? Sans doute serait-il plus juste de parler de l'« affaire des otages de la place du Môle de Pornic », ou encore de « la prise d'otages du 26 août 1944 ». Il s'agit en tout cas d'un événement qui a traumatisé la population pornicaise et marqué durablement la mémoire de guerre de tout le Pays de Retz

et au-delà². Dans les pages qui vont suivre, chaque personnage, chaque situation, chaque dialogue et chaque détail trouveront leur place dans un récit en train de se cristalliser où seront reconnus les mérites et les rôles de chacun. Mais pour en saisir à la fois la trame, les rebondissements et les enjeux, sans doute fallait-il l'inscrire dans un cadre historique plus large, permettant de le comprendre et de l'interpréter en dépassant l'anecdote, fût-elle tragique.

Les protagonistes du drame

Avant de développer les arcanes de cette affaire, découvrons quelques uns de ses protagonistes français, allemands et russes³...

Faisons d'abord le portrait de l'ennemi ! À commencer par le *Hauptmann* Meyer, commandant la place de Pornic depuis 1943, après une période sur le front de l'Est. Cet orphelin de la grande guerre, inconsolable de la défaite allemande de 1918, maîtrisait bien le français. Acquis à l'idéologie national-socialiste, c'était un personnage brutal, imprévisible et extravagant au point de gravir les marches du casino sur son cheval pour parader sur le parquet ciré du hall. Le *Feldwebel* Paschka, dit *Fil de fer*, son adjoint, un personnage haï des Pornicais, était raide comme un balai, autoritaire et rigide ; malgré sa maîtrise approximative du français, on avait plus souvent à faire à lui qu'à son supérieur et on lui reconnaissait un pouvoir dépassant son grade et ses attributions.

L'*Oberst* Siegfried Kaessberg⁴ était chef de la *Kommandantur* de Saint-Brevin-les-Pins sous les ordres du *Generalmajor* Huenten , et il restera responsable de la poche sud jusqu'à sa reddition. Il avait été, avant-guerre, représentant des usines Citroën en Allemagne, et il appartenait, comme l'*Oberstleutnant* Karl Hotz à Nantes, et l'*Oberleutnant* Schroeder à Pornic, à cette frange d'officiers de la *Wehrmacht* devenus francophiles par les liens commerciaux ou culturels d'avant-guerre, et réticents à suivre jusqu'à leurs ultimes conséquences l'idéologie, voire les ordres du régime hitlérien.

Quant au dernier portrait de « l'ennemi », celui du *Major* Potiereyka, on ne sait trop dans quel camp le placer, car à dater de ce 26 août 1944, de fait, il changea de camp, entraînant avec lui une partie de son bataillon dans la sauvegarde des otages de Pornic mais aussi vers une fin tragique, pour lui-même et pour ses hommes. C'était un officier d'origine ukrainienne, commandant un détachement du *Ost-Artillerie-Abteilung* 752 des *Osttruppen* appartenant antérieurement à la 275. *Infanterie-Division*⁵. Ses compagnies cantonnaient dans plusieurs villages aux lisières de Pornic : la Chalopinière, la Baconnière, la Gelletière, la Bâte, Chanteloup, la Pauvredie...

Raymonde Loukianoff le décrivait comme « un grand et bel homme d'une quarantaine d'années, à la figure à la fois ouverte et grave, à l'allure calme et décidée ». L'abbé Guy du Pasquier qui participa aux premières négociations menant à sa reddition aux FFI de La Montagne, évoquait un chef très respecté de ses hommes ; il me l'a décrit coiffé d'un bonnet de fourrure, vêtu d'un manteau de cuir tombant presque aux genoux et recouvrant une veste d'uniforme allemand aux épaulettes d'argent tressé, chaussé de bottes

² S'il fallait un signe de la trace profonde laissée par cet événement, on la trouverait dans cette reconstitution du 26 août 2014. En effet, pour le 70^{ème} anniversaire, Alain Barré, un photographe pornicais, a organisé cette reconstitution sur la place du môle de Pornic où près de 500 personnes se sont rassemblées, dont une trentaine avaient connu, 70 ans plus tôt, la scène éprouvante que nous allons décrire plus loin. Dans l'émotion et la gravité, des comédiens ont rapporté les moments forts, lu les témoignages, et la petite foule rassemblée autour des familles des protagonistes principaux de l'époque - dont Raymonde Loukianoff elle-même et des membres de la famille Pollono - a partagé une dernière fois ce récit avant qu'il ne s'inscrive définitivement dans les livres et dans l'Histoire.

³ Pour faciliter la compréhension des grades de l'armée allemande, voici les équivalences dans les deux langues : *Feldwebel* / sergent-chef ou adjudant (voir grade sur l'uniforme) ; *Leutnant* / sous-lieutenant ; *Oberleutnant* / lieutenant ; *Hauptmann* / capitaine ; *Major* / commandant ; *Oberst* / colonel ; *Korvettenkapitän* / capitaine de corvette. Potiereyka était colonel dans l'armée russe et considérée comme tel par ses hommes mais *Major*/commandant dans l'armée allemande.

⁴ L'*Oberst* Siegfried Kaessberg commandait le *Grenadier-Regiment* 983 prenant position en Bretagne le 11 décembre 1943 au sein de la 275.*Infanterie-Division*. Lors de son arrivée à Saint-Brevin vers le 20 août 1944, il intégra des éléments du *Grenadier-Regiment* 985 à son *Kampfgruppe*.

⁵ L'*Ost-Artillerie-Abteilung* 752 a été formé le 23 décembre 1943 en Russie au sein de l'*Armee Gruppe Süd* autour de 4 batteries russes équipées de pièces russes de 7,6 cm et 12,2 cm. Ce bataillon fut ensuite affecté à la 7^{ème} Armée en France (*AOK 7*) où il fut rattaché à un régiment de la 275.*Infanterie-Division*. On le trouve dans le secteur de la presqu'île de Guérande en juin et juillet 1944 où l'une de ses batteries (la 3./*Ost-Art.Abt.752*) avec la *Pionier-Kompanie* 752 reçoivent l'ordre de rejoindre la Normandie. Il est parvenu à Pornic vers le 21 août 1944 avec 3 batteries (1,2 et 4) et un escadron *Fahrschwadron Ost-Artillerie-Abteilung* 752.

à fins revers, et portant un revolver 9 mm. Il tenait dans un étui à carte glissé dans sa poche intérieure une carte Michelin sur laquelle il avait indiqué au crayon bleu l'emplacement des forces américaines au nord de la Loire et celles théoriquement occupées par les « partisans français », car c'est ainsi qu'il désignait lui-même les FFI auxquels il souhaitait se rendre avec ses hommes qu'il présentait comme des « partisans russes » ! Mais, ne courrons pas déjà à la fin de ce récit.



Deux soldats *Ostruppen*
de la poche de Saint-Nazaire



Ecusson de l'armée de libération
russe (Русская освободительная
армия, transcrit *Rouskaïa
Osvoboditelnaïa Armia*, ou ROA)



Oberstleutnant sous uniforme
allemand dans la poche de
Saint-Nazaire

Du côté « français », nous allons croiser les figures centrales de Maurice Pollono et Rostislaw Loukianoff, celles aussi de Raymonde Loukianoff, la femme de Rostislaw. Il faut citer bien sûr Fernand de Mun, maire de Pornic, bénéficiant de ce précieux avantage de parler allemand ; en liaison constante avec le *Hauptmann* Meyer, il s'efforça toujours d'en retenir le bras ; il se trouva à l'articulation permanente de toutes les négociations, se dépensa sans compter pour la protection de sa population et figura sur la liste des otages. Eugène Denis, ancien combattant de 14-18, patron du café-restaurant du Ralliement sur le quai de l'Ecluse, était le représentant local du réseau *Libé-Nord* (après un enrôlement initial dans le réseau Cohors-Asturie) ; il était le chef discret et efficace de la résistance à Pornic, s'appuyant en particulier sur son adjoint, le libraire Jean Cousinard, rescapé du maquis du Vercors⁶.

Marcel Bouhard⁷, jeune lieutenant de gendarmerie âgé de 26 ans en 1944, était une sorte de « gouverneur » provisoire avec rang de sous-préfet pour la poche sud ; cantonné à Paimboeuf avec sa brigade de 5 adjudants, 2 maréchaux des logis et 34 gendarmes, c'était un camarade de promotion de Maurice Pollono dans l'armée de l'air, et comme lui, membre de la Résistance. Il faut aussi évoquer Pierre Fleury, maire du Clion, décoré de la Croix de guerre 39-45 pour faits de résistance et ami de Rostislaw Loukianoff, et bien sûr le curé Jean-Baptiste Sérot à Chauvé, résistant lui aussi, confident et ami de Maurice Pollono, et inusable agent de liaison (chevalier de la Légion d'honneur et Croix de guerre avec palme).

Mais revenons au personnage autour duquel allait s'installer la dramaturgie de toute l'affaire, Maurice Pollono, dont la capture fut l'enjeu de cette folle semaine. Il était né en 1911 au Pellerin. C'était un sportif, footballeur, rugbyman. Engagé volontaire en 1931, à l'issue de sa formation de pilote de chasse à Aulnat, il avait participé aux combats aériens de la campagne de France en 1940, avec le Groupe de chasse II/2. Totalisant 1440 h de vol dont 60 h de nuit et 90 h de vol de guerre au cours desquels il avait abattu cinq avions ennemis, le jeune adjudant-chef avait été décoré de la Médaille militaire et avait reçu une première citation à l'ordre de la chasse le 8 juin 1940, comportant l'attribution de la Croix de guerre avec Étoile d'Or, suivie le 23 juin 1940 d'une seconde citation à l'ordre de l'armée de l'air, comportant l'attribution de la Croix de guerre avec Palme. Ses supérieurs reconnaissaient alors les qualités d'un « brillant chef de patrouille, excellent manœuvrier, très bon tireur ». Lors de la dissolution de l'armée d'armistice en novembre 1942, il avait envisagé de sauver quelques uns des Morane de son escadrille pour sauter la Méditerranée avec quelques compagnons pilotes de la base de Salon-de-Provence, mais sa manœuvre avait été éventée et les avions dont il avait rempli les réservoirs à la veille

⁶ Voir en ANNEXE 3 la composition du groupe Libé nord de Pornic

⁷ Voir l'article que j'ai consacré à Marcel Bouhard en suivant le lien <http://chemin-memoire39-45paysderetz.emonsite.com/pages/hors-pays-de-retz/00-00-00-gouverneur-bouhard-poche-sud-st-nazaire/>

du départ se retrouvèrent au matin... à sec de carburant ! Il n'était plus question pour l'instant de continuer le combat et il se trouva démobilisé. Marié avec Yvonne depuis 1934 et père de deux enfants, il rejoignit Pornic où il allait aider son père dans son entreprise de transports tout en travaillant avec le réseau de résistance local.



Maurice Pollono, pilote de chasse en 1940 et résistant mort au combat le 21 décembre 1944



Garage de Marcel Pollono à Pornic avant guerre

Quant à Rostislav Loukianoff, quand bien même il n'aurait joué aucun rôle dans ces évènements, son destin mériterait d'être conté. Et pourtant, il y joua un rôle si essentiel que si on le retirait du cadre où se joua ce drame, il faudrait peut-être faire le tableau d'un massacre de masse ! Il était né en 1893 à Poltava, au bord du Dniepr, en terre cosaque. Fils de Nicolas, professeur de physique à l'université de Kiev et d'Anastasia appartenant à la noblesse ukrainienne. Il fit l'école des cadets de Kiev dont il sortit le plus jeune officier de l'armée du tsar... Pour plonger aussitôt dans la guerre contre les armées du Kaiser. Sept fois blessé, il était capitaine lorsque la jeune république soviétique rompit le combat à l'ouest. Il quitta l'Armée rouge alors qu'il venait d'être élu représentant du comité des soldats, et rejoignit les armées blanches de Wrangel qui allaient être battues... Après avoir réchappé miraculeusement du typhus, il embarqua à Odessa pour Constantinople... Échappant une fois de plus à la mort par famine et dysenterie, transféré à Gallipoli, puis sur l'île grecque de Lemnos, il débarqua à Marseille le 23 novembre 1923, nanti aussitôt d'une carte d'identité d'apatriote délivrée par la Société des Nations et d'une

autorisation de travail sur le territoire français. Manœuvre à la tuilerie de Loubert-Roumazières en Charentes, puis à la raffinerie de Chantenay à Nantes en juillet 1924, il suivit alors des cours du soir de français et d'électricité pour obtenir le diplôme d'ingénieur électricien. Tout en poursuivant une activité salariée aux Batignolles, il ouvrait alors un petit studio de photo rue des Réformes en 1926, avant de louer pour la saison d'été sa première échoppe de photographe à Pornic en 1928. Séparé de Madeleine Houssais, sa première femme, il quitta Nantes en 1937, pour s'installer définitivement comme photographe à Pornic avec Raymonde d'Hervé, qui devint sa compagne de combat et de travail et lui donna deux enfants.

Rostislaw Loukianoff, résistant pornicais

Avant de découvrir le rôle majeur joué par Rostislaw Loukianoff et sa femme Raymonde au cours de la semaine du 26 août 1944 à Pornic, il faut évoquer la situation très particulière de ce couple face à l'occupant allemand et revenir en particulier sur un incident antérieur dont les conséquences auraient pu être dramatiques pour l'exilé ukrainien... Après la rupture du pacte germano-soviétique et l'attaque allemande contre l'URSS, le 21 juin 1941, s'était engagée en France la chasse aux communistes, mais aussi à tous les apatrides ou exilés politiques susceptibles de se rallier aux premiers groupes de francs-tireurs et saboteurs n'hésitant pas à s'en prendre frontalement à l'occupant, comme ces Brustlein, Spartaco et Bourdarias venus de Paris pour abattre le colonel Hotz à Nantes – combien aussi de ces noms imprononçables sur « l'affiche rouge » ?... Loukianoff avait donc été arrêté et transféré à la *Kommandantur* de Nantes. Sans l'entremise de son ami Pierre Fleury, maire du Clion-sur-Mer, que serait devenu le transfuge pornicais ? Et surtout sans le souvenir furtif de Raymonde surprenant ce geste de Rostia aux premiers jours de la guerre, à quatre pattes dans un coin du salon et glissant ses papiers d'apatriide sous le lino. Elle fit transmettre à M. Fleury le précieux « passeport Nansen » avec le tampon de la SDN qu'il fit remonter aux autorités... On libéra le photographe qui reprit ses trépieds et ses appareils à soufflet, mais aussi ses relations avec une mouvance pornicaise de pêcheurs, cafetiers, ouvriers, mécaniciens, commerçants, chauffeurs de camions... supportant de plus en plus mal de changer de trottoir devant l'occupant.



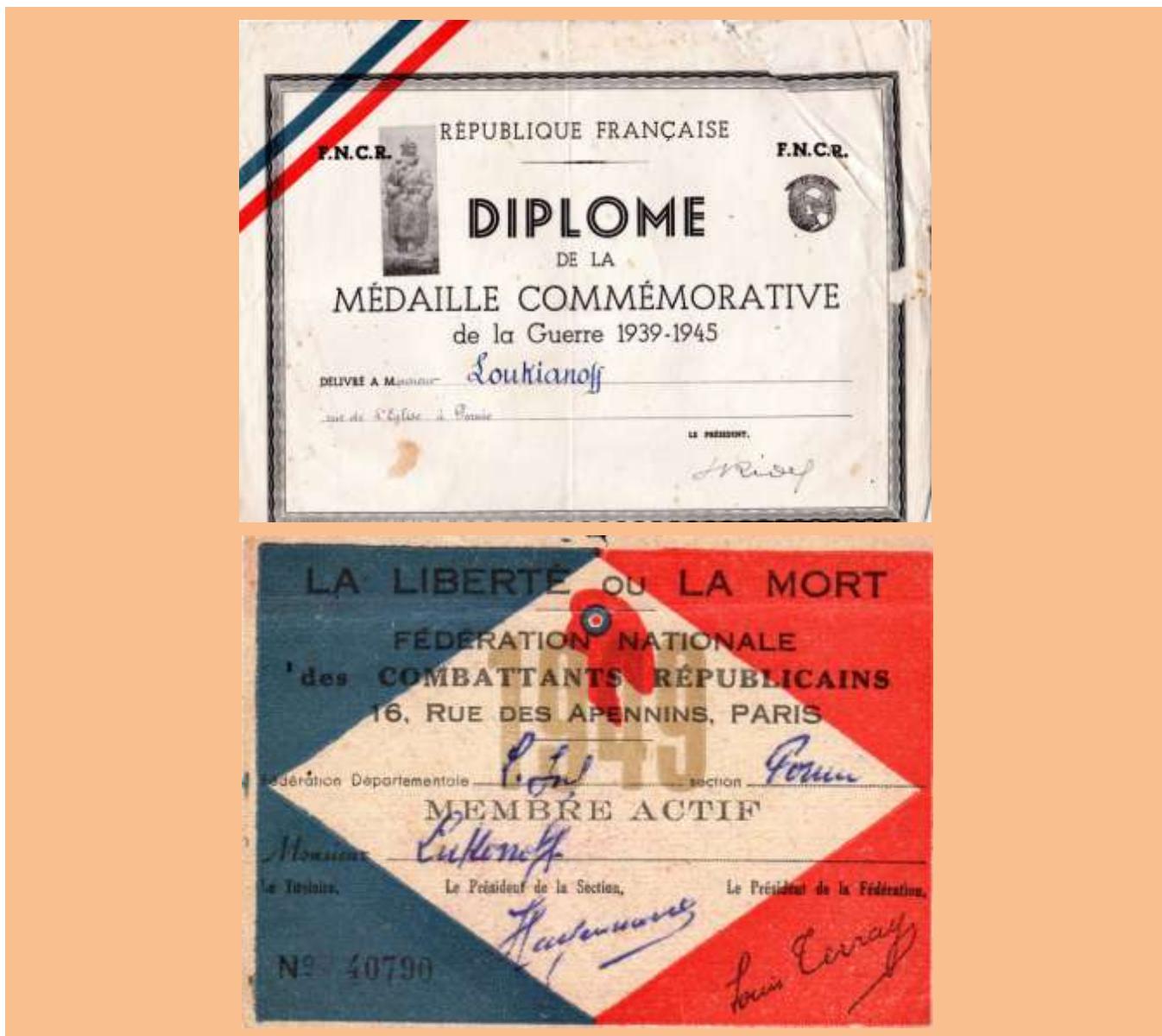
**Rostislaw Loukianoff,
jeune cadet du tsar au début de la guerre 14-18**



**Carte d'identité d'apatriide octroyée par la SDN
à l'ingénieur Rostislaw Loukianoff en 1925**

Lorsqu'à l'été 1944, Pornic se trouva privée d'électricité, Loukianoff eut tôt fait de bricoler une bretelle de raccordement clandestine sur la ligne réservée aux Allemands ; ce n'était pas le moment de réduire la TSF au silence ni d'interrompre la distribution des communiqués de la BBC retranscrits sur les petits papillons en papier bible par sa femme Raymonde pour les amis les plus fiables : Denis, Guillet, Pollono, Cousinard, Choblet, Huguenard, Junghans, Bracmard, Pastemps, Grollier, Loison, Broussard, Gasse, Raulic, Tessier, Grillas, Mercier, Le Donge... Qui était de la Résistance ? Qui ne l'était pas ? Depuis quand et à quel degré de responsabilité ? Et où commence l'acte de résister ? Membres ou non du groupe Libé Nord de Pornic, tous ces hommes furent liés à des actions de résistance de toute nature :

protection des réfractaires au STO, vols d'armes, sabotages de véhicules ennemis, vols de matériels allemands, coupures de lignes électriques ou téléphoniques, renseignement et diffusion de tracts de la Résistance... Et à cette liste virile, il faut aussi ajouter le nom de quelques femmes, celui de Raymonde, la femme de Rostislaw, dont le rôle fut déterminant au moment clé où se dénoua le drame sur la place du Môle, celui de Clarisse Villain, membre de la Croix-Rouge, celui de Denise Bracmard et celui de Geneviève Mure, agent de liaison remettant les messages de la résistance nantaise à la résistance pornicaise, c'est-à-dire à Eugène Denis et Rostislaw Loukianoff.⁸ Enrôlés ou non dans un réseau, bien peu virent leurs actions répertoriées dans les archives de la Résistance et le plus souvent, aucune récompense ni aucune médaille ne vint reconnaître leur mérite ou leur courage. Ce fut pourtant le cas pour Rostislaw Loukianoff lors de cette journée d'hommage du 26 août 1946 où des résistants pornicais, des élus et de simples citoyens se rassemblèrent en une manifestation de reconnaissance à leur sauveur et lui remirent la Médaille commémorative de la Guerre 1939-1945.



Lors du décès de son père âgé de 82 ans, le 31 décembre 1975, Yannick, le fils de Rostislaw, épingle cette médaille sur le costume de son père avant de fermer son cercueil aussitôt recouvert du drapeau tricolore ! Quant au diplôme, il figure ci-dessus, tel qu'il fut remis à Rostislaw Loukianoff par la Fédération nationale des combattants républicains (FNCR) dont il était membre, comme en atteste ce document figurant sous le diplôme portant les signatures de Louis Terray, président de la Fédération, et

⁸ Voir ANNEXE 4 consacrée aux figures et aux témoignages de Clarisse Villain, Geneviève Mure et d'autres résistants pornicais.

Lucien Huguenard, résistant pornicais, président de la section locale. On reconnaissait ce jour-là son rôle déterminant dans la sauvegarde des Pornicais lors de la prise d'otages du 26 août 1944, mais on devine à travers le témoignage de Geneviève Mure (en annexe 4) qu'il joua aussi un rôle dans la résistance pornicaise dont il ne s'est jamais vanté et qu'il ne chercha jamais à faire reconnaître.

Trente ans plus tard, le souvenir de ces journées tragiques d'août 1944 n'était pas oublié et *Le Courier de Paimboeuf* du 10 janvier 1976 consacrait une page d'hommage à Rostislaw Loukianoff au moment de sa disparition.

1 - LE COURRIER DE PAIMBOEUF

Samedi 100176

Nécrologie

M. Loukianoff n'est plus. Homme de devoir, patriote courageux, d'une très grande modestie, il était très connu et estimé dans notre ville.



Originaire de Kiev, ancien élève d'une école militaire, capitaine de l'armée russe, il avait lutté dans les rangs des Russes Blancs jusqu'à leur complète élimination. Après deux ans de séjour dans un camp de regroupement à Gallipoli, il avait réussi à gagner la France. Il fit des études d'électricité, puis de photographie, et s'installa, dans cette spécialité, à Nantes d'abord, à Pornic ensuite.

Il joua un rôle très actif dans la résistance, notamment pendant les temps de la « Foche », où il contribua pour une grande part à sauver Pornic de sévères représailles aux jours tragiques d'août 1944.

Il méritait bien le drapeau tricolore dont fut recouvert son cercueil, la gerbe de reconnaissance que la ville de Pornic y fit placer.

Une foule nombreuse se pressait à ses obsèques derrière le maire M. Girard, et ses adjoints MM. Polono et Paillon. Étaient également présents : Mme Maurice Polono, veuve du lieutenant Polono tué au combat, lors de l'offensive allemande de décembre 1944, MM. Pastempa et Broussard, ainsi que les familles de ses amis disparus, combattants comme lui de la résistance.

Le Courrier de Paimboeuf se joint à eux pour présenter à Mme Loukianoff et à ses enfants ses très sincères condoléances.

POUR MEMOIRE

Aux heures tragiques d'août 1944

Madame LOUKIANOFF et ses enfants remercient toutes les personnes qui leur ont témoigné leur sympathie lors du décès de

M. Rostislaw LOUKIANOFF.

A 13 h donc, la population se rassembla face du casino du môle, sous la menace de traîleuses en batterie.

Les hommes furent séparés des femmes, fit l'appel des vingt otages menacés d'être fusillés, si Maurice Polono ne revenait pas, af-

d'ailleurs que tous les membres de sa famille

Cependant, M. Loukianoff, sous prétexte d'avoir été dans une campagne chercher du lait pour ses enfants, rejoignit le cantonnement russe. Vers 14 h, il fut prévenu des événements qui se déroulaient à Pornic. Il en informa le major Potiereyka et dépecha immédiatement un de ses officiers à place. Dûment informé de cette façon, le major se rendit lui-même à Pornic et donnant comme motif qu'il allait dans quelques jours prendre le commandement de la ville et ne voulait pas de difficultés avec la population, signa au hauptmann Meyer de libérer les otages. Aprés un simulacre de vérification d'identité, les habitants furent autorisés à regagner leurs demeures. Les otages furent peu après libérés.

Mais dans la journée, vers 17 h, le bruit courut que tous les membres de la famille Polono seraient exécutés le lendemain vers 5 h.

M. Loukianoff se hâta de prévenir le major Potiereyka qui demanda que son intervention soit officiellement sollicitée par des Français de Pornic. Un fonctionnaire et un commerçant s'acquittèrent de cette mission. Le major obtint un succès de quelques jours à l'exécution.

Comme précédemment, MM. Broussard et Léon, Mme Maurice Polono fut provisoirement relâchée avec mission de rechercher et de ramener son mari.

Dans la matinée du dimanche 27, le bruit répandit que M. Polono père et ses fils seraient fusillés le soir même à 18 h 30.

Prévenu de nouveau par M. Loukianoff, major Potiereyka rendit compte au colonel Käserg sous les ordres duquel il était placé ; réussit à le convaincre et obtint son intervention.

Accompagné du major, le colonel vint à Pornic et donna l'ordre au hauptmann Meyer de remettre immédiatement en liberté ses prisonniers et de rapporter toutes les mesures prises contre la population.

Il lui enjoignit en outre de quitter Pornic dès le lendemain avec son sous-officier, Pascha, « F de fer », et son unité. Ce qu'il fit dans la nuit du 28 au 29.

Le major Potiereyka prit alors le commandement de Pornic, mais par pour longtemps, mais heureusement, car son attitude trop bienveillante à l'égard de la population et l'indiscrétion d'un de ses soldats ivres, le fit suspecter de trahison par l'état-major allemand. Cependant, les négociations entreprises par M. Loukianoff pour la reddition des Russes s'accélérèrent. Sur point d'être désarmés par les Allemands, trois cents Russes s'enfuirent sous sa conduite, dans la nuit du 3 au 4 septembre. Par Chauvé, ils rejoignirent Le Pellerin et La Montagne où ils se rendirent aux F.F.I. Les autres troupes russes cantonnées auprès de St-Père-en-Retz, furent darmées par les Allemands : elles étaient composées surtout d'Arméniens.



Dominique THERET

J'ai extrait de cet article ce passage significatif soulignant l'appartenance de Rostislaw Loukianoff à la résistance pornicaise et la reconnaissance de la ville pour les services qu'il rendit à ses concitoyens pendant les « jours tragiques d'août 1944 »

Il joua un rôle très actif dans la résistance, notamment pendant les temps de la « Poche », où il contribua pour une grande part à sauver Pornic de sévères représailles aux jours tragiques d'août 1944.

Il méritait bien le drapeau tricolore dont fut recouvert son cercueil, la gerbe de reconnaissance que la ville de Pornic y fit placer.

Une foule nombreuse se pressait à ses obsèques derrière le maire M. Girard, et ses adjoints MM. Pollono et Paillon. Étaient également présents : Mme Maurice Pollono, veuve du lieutenant Pollono tué au combat, lors de l'offensive allemande de décembre 1944, MM. Pastemps et Broussard, ainsi que les familles de ses amis disparus, combattants comme lui de la résistance.

Le Courrier de Paimboeuf se joint à eux pour présenter à Mme Loukianoff et à ses enfants ses très sincères condoléances.



Rostislaw Loukianoff avec sa femme Raymonde et son fils Yannick en 1940



Rostislaw Loukianoff

Le 26 août 1994, le discours de Gilbert Pollono lors du 50^{ème} anniversaire de la prise d'otages

En présence de Pierre Hériaud, député du Pays de Retz, de Michel Guisseau, conseiller général, du secrétaire général de la sous-préfecture de Saint-Nazaire, de M. Boënnec, le nouveau maire de Pornic et des membres du conseil municipal, des représentants des gendarmes, de la douane et des administrations pornicaises, des curés des 3 communes de Pornic, Sainte-Marie et Le Clion... Mais aussi devant Raymonde Loukianoff, épouse de Rostislaw Loukianoff, devant Robert de Vogué, petit fils de Fernand de Mun, et enfin devant Maurice Fleury, fils de Pierre Fleury, résistant et maire du Clion pendant la guerre...

... Gilbert Pollono, ancien maire de Pornic, prononça un discours restituant chaque détail de la prise d'otages du 26 août 1944 (on peut le consulter en suivant ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/26-08-1994-discours-gilbert-pollono.pdf>).

Après avoir salué la mémoire de Rostislaw Loukianoff, il salua son épouse Raymonde avant de lui remettre la Médaille de la Ville de Pornic.

Monsieur LOUKIANOFF, à qui PORNIC doit beaucoup, est décédé en 1976. Je salue respectueusement Madame LOUKIANOFF, accompagnée de ses enfant, ici présents. J'aurai l'honneur d'être auprès de Monsieur le Maire, dans quelques instants, lorsqu'il remettra la Médaille de la Ville de PORNIC, à Madame LOUKIANOFF.



Il salua ensuite Robert de Vogué en soulignant les interventions de son grand père en faveur des otages et des prisonniers...

Monsieur le Comte de MUN, Maire de PORNIC de 1942 à 1971, décédé en 1972, est intervenu plusieurs fois en faveur des otages et des prisonniers. Je remercie son petit-fils, Monsieur le Marquis Robert de VOGUE, de sa présence.

Puis il annonça l'inauguration d'une plaque commémorative

Les Pornicais adultes en 1944 n'ont pas oublié. Cependant, les années passent, la mémoire s'estompe. C'est pourquoi je vous ai suggéré, Monsieur le Maire, d'apposer une plaque commémorative aujourd'hui, ici, devant le Môle sur lequel les Pornicais ont été rassemblés le 26 août 1944. Plus tard, cette plaque pourra trouver un emplacement mieux approprié lorsque le Môle aura été rénové. Nos enfants, ainsi que les futures générations sauront que PORNIC a failli brûler entièrement le 26 août 1944, comme ORADOUR.

Voici le texte figurant sur cette plaque :

« Le 26 août 1944, sur la place du Môle, tous les Pornicais furent rassemblés sous la menace des fusils mitrailleurs, sur l'ordre de l'armée allemande, pour un contrôle d'identité à la suite de faits de résistance. Vingt otages dont plusieurs volontaires furent consignés et trois condamnations à mort prononcées. Grâce à l'intervention de Rostislaw Loukianoff, les sanctions furent levées ».

Le rapport de la Résistance sur les évènements du 26 août 1944

Il faut maintenant expliquer l'enchaînement des circonstances ayant mené Rostislaw Loukianoff à jouer un rôle si essentiel au cours de la semaine du 26 août 1944... On en trouvera d'abord un compte-rendu détaillé dans le rapport de la Résistance pornicaise portant le cachet de la mairie de Pornic et la

signature d'Eugène Denis, chef du comité local de Libération. Ce rapport fut rédigé le 14 septembre 1944 par Mme Guillet, épouse du juge de paix Guillet (voisin de la famille Loukianoff), à la demande du chef de la résistance Libé Nord de Pornic, Eugène Denis.

« Rapport sur les évènements survenus à Pornic dans les derniers jours d'Aout 1944 (établi à la demande du chef local de la résistance) -

Aux environs du 21 Août, des troupes russes évaluées à 3 bataillons et un escadron, arrivant de Bretagne, s'établirent dans la région ; St. Brévin, St. Michel Chef Chef, St. Père-en-Retz, Chauvé et abords immédiat de Pornic.

Le bataillon et l'escadron cantonnés près de Pornic étaient commandés par un ancien colonel de l'armée russe, le Major Potiereyka.

Mon voisin, M. Loukianoff, ancien capitaine russe blanc, émigré à Pornic depuis 17 ans et y exerçant la profession de photographe fit connaissance d'un soldat de ce bataillon (ancien commissaire du peuple) qui le mit au courant des sentiments germanophobes et francophiles de ses officiers et s'engagea à lui amener ceux-ci.

Avertie par M. Loukianoff des intentions de ces Russes, j'en avisai immédiatement le chef de la résistance local. Celui-ci me demanda de le tenir au courant et de sonder par le même intermédiaire les possibilités de reddition, de ce bataillon.

Le 22 Aout, M. Loukianoff prenait contact avec le Major et deux de ses officiers, un capitaine et un lieutenant, avec lesquels il lia des relations amicales suivies, les recevant notamment à dîner chez lui. Le 25 août, à la suite d'une dénonciation, un coup de main préparé par M. Maurice Pollono, Broussard et Loysen pour se procurer des armes échoua. M. Broussard et Loysen furent arrêtés. M. Maurice Pollono réussit à s'enfuir. Une perquisition eut lieu dans la maison. L'ayant appris, j'en avisai immédiatement le chef de la résistance local.

Dans la nuit du 25 au 26 août, vers trois heures, des grenades incendiaires furent lancées, sur l'ordre du Hauptmann Meyer, commandant des troupes allemandes de Pornic, dans la maison de M. Maurice Pollono, qui fut entièrement détruite et brûlée.

La jeune femme de Maurice Pollono, qui s'était réfugiée chez des amis pour finir la nuit, fut brutalement séparée de ses deux enfants en bas âge ; le père et les deux frères (16 et 19 ans) de Maurice Pollono furent également arrêtés.

Au matin du 26 août, les Allemands, ivres de fureur, mettaient Pornic en état de siège, sous prétexte d'un attentat imaginaire contre un officier allemand (interdiction aux habitants de sortir de chez eux à partir de midi, obligation de fermer les fenêtres et volets et de laisser les portes des maisons ouvertes, etc.)

Ordre à tous les habitants de Pornic et de partie du Clion (la Birochère) de se réunir à 13 heures sur le quai Leray à Pornic pour vérification d'identité.

Là, les hommes furent séparés des femmes et des enfants, sous la menace des mitrailleuses...

Vingt otages furent désignés (en plus d'une cinquantaine d'hommes et jeunes gens arrêtés au hasard le matin dans les rues de Pornic)

Il fut déclaré que si Maurice Pollono ne revenait pas, sa famille serait toute entière fusillée ; les otages étaient menacés de l'être également.

Pendant ce temps, M. Loukianoff, parti dès huit heures le matin, sous prétexte de chercher du lait pour ses enfants, avait rejoint le cantonnement russe ; il ne fut prévenu des évènements que vers 14 heures, alerté par le capitaine russe que sa femme et moi avions réussi à mettre au courant (non sans peine, celui-ci ne parlant pas le Français).

Vers 15 heures, le Major envoya son lieutenant avec une escorte pour se rendre compte sur le quai Leray. Celui-ci, voyant la population menacée fit prévenir son chef qui vint aussitôt, et donnant comme raison qu'il devait prendre le commandement de Pornic sous quelques jours, signifia au Hauptmann Meyer de relâcher les otages, ne voulant pas avoir de difficultés avec la population.

Les habitants, après un simulacre de vérification des identités, furent autorisés à rentrer chez eux, mais toujours fenêtre et volets clos et portes ouvertes.

Pendant ce temps, entre 15 et 16 heures, les maisons avaient été fouillées, et des bicyclettes et d'autres objets y avaient été pris.

Pendant ce temps également, les allemands faisaient sauter en partie, à l'aide d'explosifs, la maison de M. Pollono père, et dévalisaient son coffre-fort.

Les otages furent relâchés.

Mais vers 17 heures, mon mari apprit que les membres de la famille Pollono étaient toujours emprisonnés et menacés d'être fusillés le lendemain à 5 heures.

M. Loukianoff prévint à nouveaux les officiers russes, mais le Major Potiereyka demanda, pour intervenir à nouveaux, qu'une démarche fût faite auprès de lui par des habitants français de Pornic.

Mon mari, juge de paix de Pornic, et capitaine de réserve, accompagné de M. Cousinard, commerçant à Pornic, se chargea de cette démarche. Tous deux cherchèrent à joindre le Major russe sans y parvenir.

Peu de temps après, le Major Potiereyka, vint trouver chez lui M. Loukianoff qui le mit au courant de la démarche faite, et fit le nécessaire pour obtenir un sursis à l'exécution.

M. Pollono père et la jeune femme furent relâchés par le Hauptmann Meyer, avec ordre de rechercher et ramener Maurice Pollono (M.M. Broussard et Loysen avaient été relâchés la veille dans le même but).

Maurice Pollono fut introuvable, et un délai de 4 jours fut accordé pour la recherche.

Mais le dimanche matin, 27 août, mon mari apprit que le délai était modifié et que les deux frères Pollono et leur père qui avait été de nouveaux arrêté, devaient être fusillés le soir même à 18 h30.

Mme. Loukianoff, l'interdiction de sortir ayant été levée à midi, fut rechercher son mari dans les lignes russes, et celui-ci avisa le Major russe.

Celui-ci avertit le colonel allemand de St. Brevin, sous les ordres duquel il était placé, que la situation était grave, et réussit à le convaincre.

Ce colonel, accompagné du Major, intervint auprès du Hauptmann Meyer, auquel il donne les ordres de relâcher M. Pollono père et fils, et de rapporter toutes les mesures prises contre la population de Pornic.

Il lui enjoignit en outre de quitter Pornic, avec son adjoint et âme damnée, le sous officier Edmund Paschka (dit fil de fer), responsable avec lui des évènements et dont l'attitude pendant le rassemblement sur le quai Leray fut ignoble et mérite sanction.

Ils partirent avec leurs troupes à bicyclette (sur des machines volées à Pornic et aux environs) dans la nuit du 27 vers 23 heures.

Le major russe se trouva commandant de Pornic, mais il le resta peu de jours ; sa conduite toute de bienveillance pour les Français et l'indiscrétion d'un de ses soldats ivres, le firent suspecter de trahison ; une enquête fut ouverte par un Procureur Allemand, laquelle ne donna pas de résultats sérieux, mais la suspicion resta.

Le Major Potiereyka, fit alors demander au chef de la résistance locale de le mettre en rapport avec Nantes, et celui-ci fit le nécessaire pour préparer un accord en vue de favoriser la reddition des troupes sous les ordres du Major.

La réponse du commandement arriva le lundi 4 septembre, mais trop tard pour joindre les troupes russes qui, sous la menace d'être désarmées par les Allemands, étaient parties dans la nuit du 3 au 4 en direction d'Arthon, dans le but de se rendre (ces renseignements ont été fournis par des paysans à Mme. Loukianoff qui allant voir son mari fut toute étonnée d'apprendre ce départ précipité).

Pour les autres bataillons, celui de St. Brevin fut désarmé par les Allemands et enfermé dans les blockhaus, celui de St. Père en Retz et Chauvé (composé surtout d'Arméniens encadré par des Allemands) restait seul.

Il se rend, paraît-il, peu à peu.

Le Major Potiereyka, après l'enquête sur son compte, avait dès la fin d'août été remplacé au commandement de Pornic par un lieutenant de marine Allemand [Josephi].

M. Loukianoff est passé, lors du départ des Russes, au Pellerin, se dirigeant sur Nantes le 3 septembre.

Il avait été le 2 septembre l'objet d'un arrêté du lieutenant allemand adressé à la mairie de Pornic et à lui transmis par le maire, lui enjoignant une résidence forcée à La Bernerie et avait cru prudent de s'y soustraire.

Tels sont résumés succinctement, mais aussi exactement que possible les évènements qui se sont passés.

Je me tiens à la disposition du chef local de la résistance, ou des autorités militaires Françaises, pour tous les renseignements complémentaires dont on pourrait avoir besoin.

Pornic, le 14 septembre 1944.

Certifié exact

Maire de Pornic, président du C.L.L

Signature

Tampon de la mairie de Pornic »

On trouvera la version originale de cette archive en **ANNEXE 4**

... Puis en **ANNEXE 6**, le témoignage de Yannick Loukianoff recueilli par Hervé Pinson, rédacteur en chef du Courrier du pays de Retz et paru le 21 avril 2017 au moment des obsèques de sa mère.

La question russe

La rencontre inaugurale entre R. Loukianoff et les soldats russes de Potiereyka

... Un petit Yannick était né en 1937, puis un petit Boris en 1943. Le bébé était d'une santé fragile, et chaque matin vers 9 heures, Rostislaw Loukianoff sautait sur son vélo et filait vers Sainte-Marie pour gagner la ferme Vénéreau, aux Terres Jarries. La fermière, dont le mari était prisonnier, réservait le lait de sa vache la plus saine pour le nourrisson. Mais ce matin-là, le laitier ne revenait pas. Vers 11 heures, Raymonde, n'y tenant plus, partit à pied à la recherche de son mari. Elle le trouva sur la route, à pied aussi, et chaloupant comme un marin en bordée.

Quand il fut un peu dégrisé, il raconta à sa femme cette matinée dont les conséquences allaient être déterminantes non seulement pour son propre destin et celui de sa famille, mais aussi celui de la famille Pollono, de toute la résistance locale, et plus largement pour toute la population pornicaise bientôt tenue en respect sur le môle du port par les mitrailleuses allemandes et pour les soldats russes rencontrés...

« Voilà ! Quand je suis arrivé à la ferme, j'ai entendu parler Russe. Tu comprends ? J'entendais parler Russe. Des Russes à Pornic ! Je suis descendu de vélo et je me suis avancé vers les voix derrière un mur... Mais que faites-vous là ? Je leur ai dit... Ils m'ont expliqué. L'invasion, la destruction du pays. Enfermés dans un camp. Affamés. On leur avait préparé un repas fabuleux. Ils avaient signé. Voilà tout. Pas le choix ! On leur avait seulement promis de ne pas les envoyer combattre contre d'autres Russes. Ceux qui n'avaient pas signé étaient morts ! »

Les premiers mots en russe adressés à ses compatriotes par Loukianoff, ancien capitaine de l'armée du tsar, furent alors les suivants :

« Je suis un gradé russe, votre guerre est foutue, il faut changer de camp » !

Cette unité de soldats *Osttruppen* arrivait de Bretagne et venait de franchir la Loire par le bac de Mindin, avec ses chevaux et ses petites voitures à quatre roues, ces *arabas* rendues si pittoresques par cet arceau au-dessus de la tête du cheval. Trois batteries, avec leur équipement, leurs armes et, détail crucial, leur encadrement russe... Ils cantonnaient dans plusieurs villages entre Pornic, Saint-Père-en-Retz et Chauvé. Bien sûr, on avait sorti les bouteilles des fontes des chevaux, et Rostislaw avait partagé une première rasade avec ses compatriotes... « Je veux voir votre chef ! » avait-il demandé. On l'avait

conduit à un colonel du nom de Potiereyka⁹. Un grand type intelligent, ouvert et chaleureux. Un Ukrainien comme lui... Mais décoré de la Croix de fer pour ses combats dans l'armée allemande ! Raymonde commençait à comprendre pourquoi Rostislaw était revenu à pied, en oubliant son vélo...

« On a bu ! Et rebu. Te rends-tu compte ? Des Russes, des compatriotes ! Et des amis de la France. J'ai dit au Major : « Stop ! Halt ! Arrêtez tout. Ce n'est pas votre guerre. À partir d'aujourd'hui, il faut tout arrêter ! »

Mais avant de décrire dans le détail les suites de cette rencontre, il faut évoquer la « **question russe** », de manière générale d'abord, puis spécifiquement à Pornic et en Pays de Retz...

Russes blancs et *Osttruppen*

Avant d'évoquer de façon détaillée la présence des « Russes » à Pornic, je dois revenir sur l'utilisation fréquente en Pays de Retz à cette époque et même après guerre, du vocable « Russes blancs » pour les désigner tous. Il m'est arrivé aussi de le reprendre dans mes livres sans préciser toujours l'écart entre l'usage populaire du vocable et la réalité de l'origine ethnique des soldats ainsi désignés. De même, dans mes conférences ou interventions publiques, j'ai souvent contourné cette difficulté par une boutade : « Ils n'étaient ni russes ni blancs » ! Il me faut donc préciser à nouveau la différence irréductible entre « Russes blancs » et soldats *Osttruppen* qui étaient parfois des « Russes » mais aussi des soldats de beaucoup d'autres nationalités.

L'expression « Russes blancs » désigne les Russes ayant refusé la prise de pouvoir par les bolcheviks en 1917. Elle s'étend à toutes les forces civiles, religieuses ou militaires ayant lutté contre le nouveau régime, y compris au sein des armées blanches, comme le fit d'ailleurs Rostislaw Loukianoff dans l'armée du général Wrangel. Elle désigne ensuite les émigrants quittant la Russie dans les années 20 pour se réfugier à l'Ouest, ou leurs descendants.

Quant aux soldats appartenant aux *Osttruppen*, souvent Russes mais pas toujours, il faut en repreciser l'origine tant ethnique que politique en rappelant que le traitement infligé à certains peuples sous domination soviétique contribua au ralliement plus ou moins forcé de leur jeunesse à la *Wehrmacht*. Quand les Allemands avaient occupé les pays baltes et ukrainiens, beaucoup les avaient acclamés et salués comme des libérateurs et certains hommes s'engagèrent volontairement aux côtés de l'Allemagne, croyant ainsi lutter contre un régime soviétique devenu leur ennemi (en particulier en Ukraine où, dans les années 30, la collectivisation forcée des campagnes, accompagnée d'une famine organisée, provoqua la mort d'environ six millions de personnes).

Dès 1941, on vit apparaître les premières légions de Caucasiens et d'Arméniens, rejoints bientôt par des Tatars, des Mongols, des Géorgiens, des Ukrainiens... enrôlés (de gré ou de force, civils comme militaires), dans la machine de guerre allemande, aussi bien sur le front de l'Est que bientôt sur celui de l'Ouest. Le plus grand nombre de ces *Hilfswillige* ou *Hiwi* (auxiliaires volontaires) ou *Freiwillige* (volontaires libres), *Baubataillon* (bataillons de construction du génie), *Osttruppen*, *Ostbataillone*, *Ostlegionen*...) seront soit tués soit faits prisonniers à travers toute l'Europe de 1941 à 1945.

Chacune de ces légions portait son propre bouclier cousu sur le bras ; on se souvient par exemple, même en Pays de Retz, du bouclier POA porté par les hommes de l'Armée russe de libération du général Vlassof¹⁰ (ROA, pour *Russkaia Osvoboditelnaia Armiiia*, se lit POA en caractères cyrilliques). Par commodité ou ignorance, on les appela parfois « Russes blancs », comme en 1917... Ce qui ne manque pas de surprendre quand on considère le teint cuivré et les yeux bridés de beaucoup, souvent asiatiques - turkmènes ou mongols !

Dès que la *Wehrmacht* commença à subir des revers, ces troupes allaient s'avérer de moins en moins fiables. Au cours de la dernière année de la guerre, on verra même de nombreux « Russes » retourner leurs armes contre leurs maîtres, soit individuellement, soit même parfois par bataillons entiers. Et lors des combats pour la libération de la France, nombre de ces soldats perdus serviront d'instructeurs aux jeunes engagés FFI et participeront aux combats les plus durs contre l'ennemi... Avant d'être tués ou en définitive faits prisonniers. Dès janvier 1944 allaient se multiplier les rencontres et les conventions d'échange de prisonniers entre les alliés russes, américains, britanniques et français. Ce processus sera définitivement formalisé en février et juin 1945 par une clause des accords de Yalta où il ne sera tenu

⁹ Potiereyka était colonel dans l'armée rouge mais Major dans l'armée allemande.

¹⁰ Voir l'**ANNEXE 7** consacrée au général Vlassov

aucun compte des conditions d' enrôlement de ces « Russes », ni même de leur ralliement éventuel à la Résistance et de leur contribution parfois décisive à de nombreux combats aux côtés de leurs camarades français. Tous seront renvoyés en URSS. On pourra en juger dans ce document que j'ai mis en ligne sur notre site internet et intitulé « **Le sort des Osttruppen et des prisonniers russes en France** » : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/26-08-1944-prise-d-otages-pornic/les-osttruppen/histoire-michel-gautier.html>

En août 2014, lors de la reconstitution de la prise d'otages du 26 août 1944 sur la place du Môle, Robert de Voguë, petit-fils de Fernand de Mun, maire de Pornic au moment des faits, avait remis en cause dans la presse la présence de ces Russes à Pornic, de même que la rencontre entre Potiereyka et Loukianoff et les heureuses conséquences de cette alliance de circonstance entre les deux hommes dans la résolution de la crise du 26 août ! Et je lui avais alors apporté une réponse que je vais compléter ici en m'appuyant à la fois sur les témoignages et sur les archives.

En effet, le récit de ces évènements tel qu'il est connu en Pays de Retz depuis 75 ans met en relief, le rôle salvateur de Loukianoff et de soldats russes avec qui il avait fraternisé car ils étaient ses « compatriotes ». Connu dès le premier jour, ce récit a été largement partagé par la population, mais aussi par les journaux de l'époque quasi unanimes, et bien sûr par les historiens... Pour en citer quelques uns : André Perraud-Charmantier, dans « *La guerre en Bretagne* », 1947 ; Jeanine et Yves Pilven le Sevellec dans « *Les délaissés de la Libération* », 1995 ; Luc Braeuer dans son ouvrage « *Poche de Saint-Nazaire* », 2004 ; Dominique Pierrelée et moi-même dans divers ouvrages et articles, mais aussi Marc Guitteny, Lionel Pasquier, Gilles Viot dans « *Si Pornic m'était conté* », 2006... Quant aux journaux, trois au moins reprirent ce récit en août et septembre 1945 dans un article signé « Un ami de la Résistance » ; il s'agissait de *L'Avenir*, *La Résistance de l'Ouest* et *La Voix de l'Ouest* où ils furent découverts par le curé Corbineau qui les conserva précieusement dans ses archives (voir ANNEXE 8).

Je commencerai donc par poser quelques questions très simples... Alors qu'ils se croisent aux abords d'une ferme proche de Pornic vers le 21 août 1944, faut-il s'étonner de voir une relation se nouer entre des soldats russes dont le chef est ukrainien et un photographe pornicais lui aussi d'origine ukrainienne allant chercher du lait pour son enfant ? Est-il envisageable que le second entendant les premiers parler russe ait envie d'établir un contact avec des « compatriotes » et même de partager avec eux une rasade d'alcool fort ? Est-il pensable qu'il rencontre ensuite leur chef ? Est-il imaginable maintenant que ces soldats et leurs officiers usés par la guerre et voyant le tournant décisif qu'elle vient de prendre, cherchent aide et conseil auprès de ce « compatriote » ? Est-il possible que celui-ci fasse alors jouer ses contacts dans la résistance locale pour leur apporter cette aide ? Est-il crédible enfin qu'au moment où un drame est imminent dans la ville, où un officier nazi menace de mort une vingtaine d'otages et rassemble en vociférant toute la population, y compris femmes et enfants dont la propre femme et les propres enfants de Loukianoff, est-il crédible donc, que ces deux « Russes », Loukianoff et Potiereyka, fassent cause commune pour empêcher l'officier nazi de mettre ses menaces à exécution, quand bien même l'un est « blanc » et que rien ne prouve que l'autre soit « rouge » !

Un détour par la Bretagne

Il y eu à la même période, des dizaines de situations similaires en France, et j'en évoquerai seulement une que je vais résumer à partir d'un article de Gildas Priol extrait des Cahiers de l'Iroise N° 230 (Juillet-décembre 2018) et portant le titre





Plaque commémorative
sur le mur de l'église de Tréouergat



Stèle de Tréouergat Kergoff
Érigée à l'entrée du chemin menant au maquis de Kergoff.

Le 8 Août 1965, inauguration de la stèle érigée sur un terrain donné gratuitement par M. Jacob, cultivateur de Penar Prat en Tréouergat.

"Ici se rassembla le 6 Août 1944 sous le commandement du gendarme Grannec,

le Maquis de Tréouergat.

1036 hommes du Bataillon FFI de Ploudalmézeau.

164 soldats russes passés à la résistance.

L'action se déroule dans la région de Brest où l'*Osttruppen Bataillon 633* est arrivé en 1943 pour remplacer une unité allemande mutée sur le front de l'Est. Ce bataillon de 650 hommes est composé de Russes, d'Ukrainiens, de Baltes et d'une poignée de Polonais et de Tchèques.

Nathalie Ouvaroff, née à Kiev en 1911, est issue d'une famille de la noblesse ukrainienne dont le grand-père fut ministre de l'éducation nationale au temps des tsars. Après la révolution russe en 1917, cette « Russe blanche » émigre en France où elle épouse à Paris, Pierre Douillard, commissaire général de la Marine française. Repliés pendant la guerre dans leur propriété de Landunvez, Pierre rejoint la Résistance en 1942 et, lors de l'arrivée des *Osttruppen* en 1943, encourage sa femme à entrer en contact avec eux. Au fil des mois, elle fait évoluer ses rencontres avec les officiers de cette unité en tractations au profit de la Résistance, en particulier avec le lieutenant de 1^{ère} classe Vladimir Rasoumovitch, commandant de compagnie et de son état-major. Ces gradés sont même invités régulièrement au domicile des Douillard, ce qui permet d'instaurer un climat de confiance... Jusqu'au ralliement de ces hommes à la Résistance au printemps 1944.

On trouve bien évidemment dans le début de ce récit un écho de la situation pornicaise, à la différence notable que le 26 août 1944, la Bretagne est déjà libérée et que les Allemands sont partout sur le repli, alors qu'à Pornic nul ne sait encore s'ils pourront se maintenir dans le secteur, et que des soldats de toutes nationalités ont déjà commencé de rompre les rangs et de désérer – ce qui est même le déclencheur immédiat de la crise pornicaise ; la situation devenant si volatile que les différents protagonistes sont amenés à prendre dans l'urgence des initiatives plus ou moins réfléchies ou coordonnées pour amener les « Russes » à se rendre et/ou à changer de camp... Ce qu'ils firent bel et bien dans le maquis de Kergoff Tréouergat où 106 Russes passèrent à la Résistance, comme on pourra le lire en ANNEXE 9.

Les Russes de Pornic

Il faut maintenant préciser qu'à Pornic, et plus largement au sud de l'estuaire de la Loire, on trouve au moment des faits qui nous occupent, des soldats « russes » appartenant à des unités différentes. Les premiers, présents déjà depuis 9 mois aux côtés de Meyer ont eu le temps de se livrer à de multiples exactions, tandis que les autres ne parviennent au sud de l'estuaire et en particulier à Pornic que le 21 août 1944, après la retraite allemande devant l'avance foudroyante de la 3^{ème} Armée du général Patton à la première semaine d'août 1944 et le début de formation de la « poche de Saint-Nazaire ».

1. Les « Russes » du I./Ost-Ausbildung-Regiment Mitte (Voir ANNEXE 10)

En effet, sont présents à Pornic dès le 1^{er} décembre 1943 des soldats *Osttruppen* appartenant au *Stab II.Bataillon* et au *I./Ost-Ausbildung-Regiment Mitte*¹¹, comme en attestent ces archives allemandes (Archives déclassifiées NARA sous forme de microfilm) :

Compteur 479 – T314-R745 XXV AK

243. Infanterie-Division

Fernschreiben (Telex)

Folgende Transporte sind eingetroffen (les transports suivants sont arrivés) :

Truppenteil (Unité)	Ort : (Destination)	Zeit :	Fahrt-Nr. :
Stab m.II.Batl. I.Ost-Ausb.Rgt.	Pornic	1.12. 7.50	255 492
I.Ost-Ausb.Rgt. (Rest)	Pornic	1.12.17.39	255 493

Sonst K.b.E.			
Fernschreiben.			
<u>243. I. Inf.Div.:</u>			
Truppenteil:	Ort:	Zeit:	Fahrt-Nr.:
1.u.2./G.R.852	Auray	1.12 13.30Uhr	255 489 1.5
		14.00 "	" (2.Kp)
13./ G.R.898	"	1.12.20.15 "	255 487
Stab u.II.Batl. I.Ost-Ausb.Rgt.	Pornic	1.12. 7.50	255 492
I.Ost-Ausb.Rgt.(Rest)	Pornic	1.12.17.39	255 493
14./G.R.898	La Baule	2.12. 8.58	255 499
3. u. 4./G.R.852	La Baule	2.12.10.03	255 490
Teile III./A.R.343	La Baule	2.12.10.03	255 490
7./G.R.851	St.Nazaire	2.12. 3.15	255 490
9./A.R.343	St.Nazaire	2.12.13.30	255 491

... Et compteur 480 T314-R745 XXV AK

3.) Bei 243.Infanterie-Division eingetroffen :

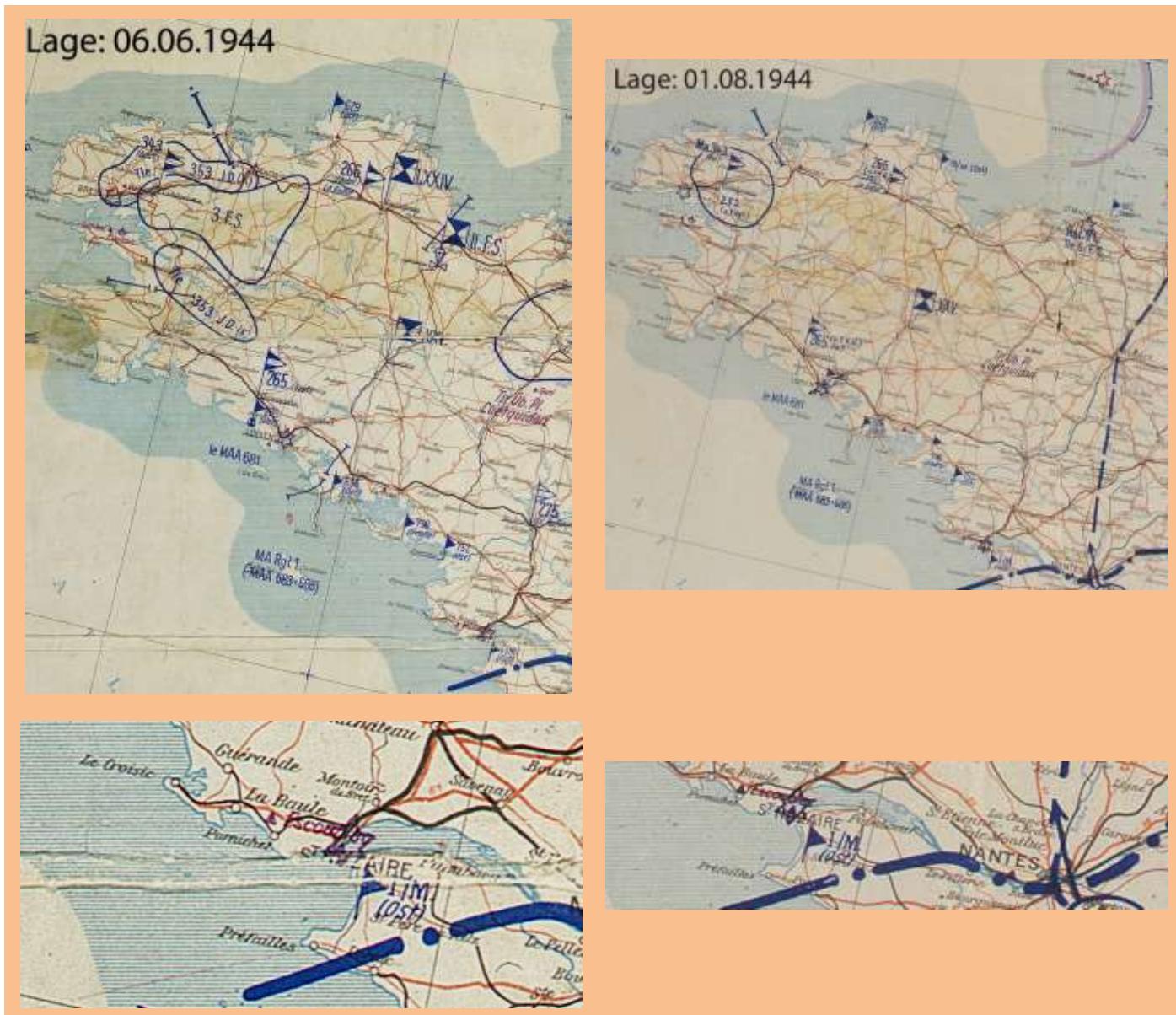
d) I./Ost-Ausb.-Regt.-Mitte (Reste) in Pornic

An	Durchgegeben: Hptm. Westhelle
A. o. E. 7a	Zeit: 17.10 Uhr
	Aufgenommen: Lt. Rothmeier
1.) Stabskp. Ost-Regt.,Stab 752 als 10./Kp.Ost-Batl. 635 nach Landerneau verlegt.	
2.) REKE 6./Ost-Batl.634 nach Névez (5 km südwestl. Pont Aven) verlegt.	
3.) Bei 243. J.D. eingetroffen:	
a) Ost Rebs,Stab 752 in Vannes,	
b) 13./G.R.898 in Auray,	
c) 14./G.R.898 in La Baule	
d) I./Ost-Ausb.Regt.Mitte (Reste) in Pornic,	
e) Teile Stab III./A.R.343 und 7./G.R.851 in La Baule	
f) 9./A.R.343 in St.Nazaire,	
g) 5./ und 4./G.R.852 in La Baule,	
h) 7./G.R.898 in St.Nazaire.	

Sans doute, cette unité a-t-elle occupé différents cantonnements au nord du Pays de Retz entre le 1^{er} décembre 1943 et l'été 1944, mais en tout cas, elle était présente à Pornic de décembre 1943 à août 1944. Ces « Russes » s'étaient d'ailleurs taillé une bien triste réputation dans un triangle Pornic - Saint-Père-en-Retz - Saint Brevin-les-Pins où l'armée allemande qui ne les tenait pas en grande estime et se méfiait d'eux, leur confiant les corvées, les gardes, les opérations dangereuses et les nourrissant mal. Allaient-ils se débander, se révolter, passer à l'ennemi ? On sait par d'autres archives allemandes que certaines compagnies russes du sud de l'estuaire s'étant livrées à diverses exactions contre les civils (vols, pillage alimentaire, viols...) furent repliées vers Saint-Nazaire au printemps 1944. Cependant, outre les cartes ci-dessus, une autre archive datée du 6 juin 1944 indique bien la présence de ces soldats russes au sud de l'estuaire, en même temps que la présence d'éléments du *Grenadier-Regiment 985* (composé en

¹¹ Ce régiment était composé de 3 bataillons : le *I./Mitte* dans le secteur de Saint-Nazaire/Sud Loire avec son *Stab* à Saint-Michel-Chef-Chef ; le *II./Mitte* subordonné à la *343.Infanterie-Division* et stationné le long de la côte de la baie de Douarnenez, dans le secteur de Plonévez-Porzay/Ploéven ; le *III./Mitte* subordonné à la *266.Infanterie-Division* stationné dans le secteur de Saint-Brieuc.

partie de Géorgiens) sous le commandement de l'*Oberst* Kaessberg qui ne parviendra lui-même sur le *Landfront de St.Brevin/St. Michel* qu'au mois d'août 1944 en provenance de la Roche-Bernard.



La présence du *I./Ost-Ausb.-Regt.-Mitte* est attestée à Pornic du 6 juin 1944 au 1er août 1944 par ces deux cartes allemandes.

- | |
|--|
| 3.) Festung St.Nazaire:
mit Ost-Btl. I./Mitte und II./G.R.985.
Dabei werden 2/2 Kpn. in Stadt und Hafen, 1/2 Btl. in Landfront St.Brevin eingesetzt. |
| 4.) K.V.Gr. St. Michel:
Führer: Oberst Kaessberg (bisher Kdr.G.R.985) mit I./G.R.985,
13. und 14./G.R.985. |

Enfin, au moment de la reddition des *Osttruppen* du Major Potiereyka à partir du 3 septembre 1944, il y a toujours des soldats russes appartenant au *I./Ost-Ausbildung-Regiment Mitte* au sud de l'estuaire puisqu'on a saisi la carte militaire de Piotr Isolomacha, un sergent russe appartenant au *Russ.Btl.I./Mitte* qui fut enfermé avec les hommes du *Ost-Artillerie-Abteilung 752* de Potiereyka à La Montagne.



Comme on l'a vu, le *Hauptmann* Meyer, commandant la place de Pornic, appartenait alors au *Reserve-Grenadier-Bataillon 318* de la *158.Reserve-Division*. Le 28 novembre 1943, le PC de son bataillon était à Machecoul, tandis que la *1.Kompanie* était à Bourgneuf-en-Retz, la *2.Kompanie* de Meyer à Pornic, la *3.Kompanie* à Arthon-en-Retz et la *4.Kompanie* à Beauvoir-sur-Mer. Cette concomitance entre les dates d'arrivée à Pornic de Meyer, le 28 novembre 1943, et du *I/Ost-Ausbildung-Regiment Mitte* le 1^{er} décembre 1943, laisse supposer que ces deux unités ont été déployées dans le secteur de Pornic pour se compléter dans leurs missions, comme ce fut le cas partout en France et en particulier en Bretagne, où les unités allemandes pouvaient s'appuyer sur des troupes supplétives « russes » auxquelles elles réservaient les tâches ingrates de garde, de travaux de défense, de corvées de réquisitions alimentaires ou de fourrage pour les chevaux, de surveillance des civils au cours des chantiers de défense (tranchées, défenses de plage, asperges de Rommel)... Autant d'occasions pour ces troupes méprisées, maltraitées et souvent mal nourries par les Allemands d'adopter des conduites déviantes par rapport au règlement militaire de l'armée allemande, en particulier par rapport aux civils et de se livrer à des exactions diverses...

C'est ainsi que l'on peut supposer que l'accusation de Maurice Pollono reproduite ci-dessous vise bien ces Russes présents à Pornic aux côtés de Meyer depuis déjà 9 mois et non les hommes de Potiereyka qui ne sont arrivés à Pornic que le 21 août 1944, c'est-à-dire 5 jours avant les faits et ne furent jamais placés sous le commandement de Meyer puisqu'ils appartenaient à la *265.Infanterie-Division* et qu'ils appartenaient au *Kampf Gruppe Kaessberg*.

« [Meyer] a lancé les Russes dans la campagne en mettant ma tête à prix. Il est responsable des assassinats, viols et vols auxquels se livrèrent ceux-ci qui terrorisèrent la région pendant huit jours ».

La vision quotidienne des troupes allemandes et de toutes nationalités passant la Loire pour se disperser en désordre vers la Vendée et les Charentes, ne fut pas sans effet sur les hommes de Meyer et ses troupes supplétives, en particulier sur les soldats polonais mais aussi sur les Russes du *I/Ost-Ausbildung-Regiment Mitte*, de plus en plus désespérés et affamés et ramassant dans les campagnes des tracts envoyés par avion les appelant à la désertion

DEUTSCHE SOLDATEN !

Die HKL ist bereits weit von hier entfernt und die deutschen Einheiten sind in staendigem Rueckzug. Ihr koennt weder mit Entsat, noch mit der Moeglichkeit, die deutschen Linien zu erreichen, rechnen.

Es bleibt jedoch ein Ausweg :

Ergebt Euch den alliierten Soldaten. Falls Ihr keine Soldaten seht, ergebt Euch beim naechsten Gendarmerieposten.

Nach Eurer Uebergabe werdet Ihr als Kriegsgefangene gemaess den Bestimmungen des Genfer Abkommens gut behandelt.



Dans une note du dimanche 3 septembre 1944, Pierre Dousset relevait :

« Les Russes qui gardent la chicane [quartier de la Birochère] sont très sympathiques, contrairement à tous les autres. Les Boches ne les nourrissent que d'eau chaude, une fois par jour. Nous leur donnons pain, raisins, soupe, farine... Si ceux-là pouvaient rendre quelques services plus tard »...

Avant d'ajouter le dimanche 10 septembre :

« Il y a changement au poste. Les Russes qui montaient la garde à la chicane ont été remplacés par des Boches, au motif qu'ils fraternisaient trop avec nous ».

Dans les deux cas, il ne s'agissait pas des hommes de Potiereyka puisqu'ils ont quitté la zone de Pornic dans la nuit du 3 au 4 septembre mais des Russes présents à Pornic aux côtés de Meyer depuis novembre 1943. Meyer et ses hommes ont en effet quitté Pornic en vélo dans la nuit du 27 août mais sans les Russes du I./Ost-Ausbildung-Regiment Mitte. Si certains d'entre eux vont vraisemblablement suivre les hommes de Potiereyka au début septembre, le Korvettenkapitän Josephi va reprendre en main ceux qui restent, les remplaçant même à la chicane par des soldats allemands.

2. Les « Russes » du Major Potiereyka (Ost-Artillerie-Abteilung 752)

Il faut d'abord préciser que le Major Potiereyka est envoyé dans le secteur de Pornic par l'Oberst Kaessberg dans le cadre de la réorganisation du Kampfgruppe Kaessberg (*KV Gruppe St. Michel/Südufer der Loire*) ordonné vers le 15 août par le Generalmajor Huenten, commandant militaire de l'ensemble de la poche. Kaessberg et Potiereyka se connaissaient donc, mais le premier était certainement dans l'ignorance des intentions du second et ne s'attendait pas à le voir changer de camp avec ses hommes. Il est par contre quasi certain que Meyer et Kaessberg ne se soient jamais rencontrés avant que celui-ci ne se déplace à Pornic le 26 août à l'appel de Potiereyka.

Le rapport de la Résistance du 14 septembre 1944 signé par Eugène Denis, le chef de Libé Nord de Pornic, indiquait ceci :

« Aux environs du 21 Août, des troupes russes évaluées à 3 bataillons et un escadron, arrivant de Bretagne, s'établirent dans la région ; St. Brévin, St. Michel Chef Chef, St. Père-en-Retz, Chauvé et abords immédiat de Pornic.

Le bataillon et l'escadron cantonnés près de Pornic étaient commandés par un ancien colonel de l'armée russe, le Major Potiereyka.

Mon voisin, M. Loukianoff, ancien capitaine russe blanc, émigré à Pornic depuis 17 ans et y exerçant la profession de photographe fit connaissance d'un soldat de ce bataillon (ancien commissaire du peuple) qui le mit au courant des sentiments germanophobes et francophiles de ses officiers et s'engagea à lui amener ceux-ci.

Avertie par M. Loukianoff des intentions de ces Russes, j'en avisai immédiatement le chef de la résistance locale. Celui-ci me demanda de le tenir au courant et de sonder par le même intermédiaire les possibilités de reddition, de ce bataillon... ».

Le bataillon de Potiereyka (*Ost-Artillerie-Abteilung 752*) était composé d'un escadron, le *Fahrschwadron Ost-Artillerie-Abteilung 752* et de 4 batteries. Une archive allemande du 1^{er} février 1944 (Img 011 - AOK 7 Roll 1566) révèle l'armement de ces batteries (voir **ANNEXE 11**) :

1./*Ost-Artillerie-Abteilung 752*

3 canons russes (symbol r) de 12,2 cm

2./*Ost-Artillerie-Abteilung 752*

2 canons russes (symbol r) de 7,62 cm

3./*Ost-Artillerie-Abteilung 752*

3 canons tchèques (symbol t) de 8,8 cm

4./*Ost-Artillerie-Abteilung 752*

2 canons russes (symbol r) de 7,62 cm

L'*Ost-Artillerie-Abteilung 752* avait été formé le 23 décembre 1943 en Russie au sein de *l'Armee Gruppe Süd* autour de 4 batteries russes équipées de pièces russes de 7, 6 cm et 12, 2 cm. Cette unité fut ensuite affectée à la 7.*Armee* en France et placée sous le contrôle du *Kommando der Osttruppen 721*, puis *Ost-Regiment-Stab zbV 752*, créé en février 1944 en tant que force militaire en France au sein de la 275.*Infanterie-Division*. En avril 1944, la *Pionier-Kompanie 752* lui fut incorporée.

Ce bataillon allait se retrouver successivement dans les secteurs de Coëtquidan, Vannes et Guérande puis à La Turballe et Pénestin au mois de juin 1944. Tandis que trois de ses batteries restaient en Bretagne sud, la 3./*Ost-Art.Abt.752*, quitta la Bretagne à pied par Rennes le 27 juin pour le front normand, accompagnée de la *Ost. Pionier-Kompanie 752*. Après la destruction de la 275.*Infanterie-Division* en Normandie, l'*Ost-Artillerie-Abteilung 752* sera affecté à la 265.*Infanterie-Division*, et c'est le 21 août 1944 qu'il franchira l'estuaire par le bac de Mindin. On verra alors le *Fahrschwadron Ost-Artillerie-Abteilung 752* et ses 3 batteries (1, 2 et 4) prendre position dans le secteur entre Saint-Père-en-Retz, Saint-Brevin-les-Pins et Pornic. C'est ainsi qu'une batterie de Potiereyka prit ses cantonnements dans le secteur de Pornic, tandis qu'une autre s'installait dans le secteur de Saint-Brevin/Saint-Michel, et la troisième, composée en partie d'Arméniens, dans celui de Saint-Père-en-Retz.

Le rapport du capitaine Frédéric Payen, chef du groupe Libé nord de La Montagne avant de devenir commandant du 10^{ème} bataillon FFI de Loire-Inférieure, indique la présence des hommes de Potiereyka à la Pauvredrie, la Bate tandis que le PC du colonel aurait été à la Baconnière. Raymonde Loukianoff indique que la première rencontre de son mari avec les hommes de Potiereyka a eu lieu près de la ferme Vénéreau aux Terres Jarries et qu'ils l'ont ensuite mené vers leur chef qui devait se trouver dans le secteur de la Baconnière – La Gelletière. Ce sont des troupes en campagne dont les cantonnements sont encore provisoires, contrairement à ceux des Russes présents dans le secteur depuis novembre 1943. Ces soldats se déplacent donc librement et jusqu'à la limite du bourg de Pornic puisque la première rencontre a lieu aux Terres Jarries. Ce sont des troupes très mobiles qui disposent de chevaux et d'attelages et rien ne s'opposait donc à l'intervention d'officiers et de cavaliers russes à Pornic le 26 août 1944.

Les retrouvailles de Loukianoff avec ses « compatriotes », près de trente ans après son exil, constituèrent pour lui une sorte d'électrochoc. Il renouait avec sa langue maternelle mais aussi avec la fièvre de sa jeunesse le poussant à des initiatives et des engagements audacieux. Au fil des jours, les deux Ukrainiens établirent un tel climat de confiance que le photographe resta à passer la nuit au cantonnement des Russes, ne rentrant que fugitivement chez lui au matin. Avait-on conscience des risques encourus ? Pour Loukianoff, de se déconsidérer auprès de ses concitoyens en s'affichant avec des Russes, c'est-à-dire avec des hommes sous l'uniforme et les bannières allemandes, donc avec l'ennemi, mais le risque aussi de voir les Allemands surprendre ces relations privilégiées et de provoquer l'arrestation de tous ces comploteurs français et russes ! Comment rester fidèle à ses amis de la résistance française, à son engagement antinazi et aider ces compatriotes fourvoyés à s'affranchir de leurs maîtres ? Mission bien risquée quand on se rappelle du statut précaire de l'apatride Loukianoff !

Dès le premier contact, le photographe en avait averti son voisin, le juge de paix Guillet, lui indiquant les sentiments anti allemands et francophiles de ces officiers dont l'un était un ancien commissaire du peuple de l'armée rouge. Guillet avait aussitôt informé Eugène Denis, responsable de la résistance locale qui avait suggéré de sonder les possibilités de pousser ces hommes à la reddition à la tête de leurs troupes. Raymonde se rappelait du retour à la maison de Rostislaw en compagnie d'un officier de Potiereyka parlant un peu français, et elle avait alors compris la nature du projet. C'était le 22 août 1944, c'est-à-dire la veille même du jour où se nouèrent les fils de cette affaire. Ce qui était déjà envisagé, c'était d'organiser avec l'aide de la résistance pornicaise et des groupes FFI de La Montagne la reddition de ces éléments du bataillon *Osttruppen 752* appartenant à la *265.Infanterie-Division* allemande.

Cette entrevue et ce projet à haut risque allaien au fil des jours produire leurs effets, puisque par divers canaux passant par Pornic, Arthon et Saint-Père-en-Retz, le projet de Potiereyka et de ses hommes allait remonter jusqu'au capitaine Payen à La Montagne qui parviendra quelques jours plus tard à finaliser l'opération.

L'engrenage tragique

L'affaire s'était nouée le 23 août 1944 autour d'un échange d'armes allemandes promises par trois soldats sous uniforme allemand contre l'aide de la résistance locale à leur désertion. Ce jour-là, le serrurier pornicais Lucien Broussard avait interpellé Loison et Pollono, ses deux compagnons de réseau : « J'ai trois Polonais dans mon atelier, avec des armes volées aux Boches ! Il y en a même un qui chante la Marseillaise ». On se concerta, il fallait en savoir plus. Ils auraient proposé un marché : « Fournissez-nous papiers et vêtements civils pour faciliter notre désertion. En contrepartie nous vous livrerons fusils-mitrailleurs, grenades et Mausers, et le fourgon pour les transporter ». Et de présenter déjà des chargeurs de Mauser et d'actionner la culasse d'un fusil-mitrailleur. Des armes ! Alors que l'on se préparait à rejoindre les FFI ! Rendez-vous pris le lendemain soir chez le serrurier pour l'échange et la reddition.

Mais le 24 août, dès 11 heures du matin, surgissait une torpède allemande de la Gestapo, guidée apparemment par l'un des trois déserteurs évadés pendant la nuit puis repris. À 13 heures 30, la voiture où l'on avait embarqué Broussard et Loison s'arrêtait rue du maréchal Foch, devant le domicile Pollono où on voulait confronter les trois hommes. Maurice entrevit les uniformes par le judas de la porte, s'échappa par le jardin et la rue de la Marine, revint dans sa rue où son propre fils de sept ans affecta de ne pas le reconnaître, entr'aperçut ses deux compagnons dans la voiture allemande, s'enfuit par cours et jardins, sauta un mur, défonça une porte, se cacha dans un grenier de la criée où son père vint lui remettre de l'argent et lui recommander la fuite, avant qu'il ne s'échappe déguisé en pêcheur pour se réfugier à la ferme du Plessis, appartenant à son ami, le bijoutier Camille Cizeau !

Pendant ce temps, le *Hauptmann* Meyer qui avait déjà intercepté les deux déserteurs polonais, prenait quasiment la défense de Broussard et Loison devant le tribunal improvisé au cantonnement allemand de la Mossardière : « Je les connais, des Pornicais sont incapables d'un tel forfait ». Confrontation et interrogatoire durèrent trois heures. Après que les deux hommes soient parvenus à convaincre Meyer de leur bonne foi, un curieux marché était conclu : « L'affaire est finie pour vous » commença Meyer... « Je vous demande de vous présenter demain chez moi à 11 heures pour signer vos dépositions ». Mais, dernière clause : « Ramenez-moi Pollono » ! Et Loison qui comprenait l'Allemand enregistra même cette dernière phrase : « Sinon, je passerai pour un imbécile aux yeux du colonel » [colonel/*Oberst* Kaessberg]. Autrement dit : « non-lieu » contre trahison.

Il semble bien que dans cette phase de l'affaire, Meyer ait eu une double préoccupation : mettre la main sur un agitateur local déjà repéré et saisir l'occasion de mettre un coup d'arrêt au défaitisme et aux rumeurs de désertion dans ses propres rangs, en particulier au sein des troupes non allemandes. Par ce marché, il inaugurerait une tactique alliant concessions, menaces et chantage qui allait prévaloir jusqu'à l'épilogue. S'il avait à faire à des demi-soldes prêts à parler et à trahir, il allait pouvoir faire un exemple qui lui permettrait de remettre de l'ordre dans ses rangs tout en montrant aux populations qu'il était le maître et que ce n'était pas l'heure d'emboîter le pas des « terroristes ». Il faut noter ici un facteur psychologique aggravant, la rivalité entre Meyer et certains de ses adjoints, en particulier le *Leutnant* Saïb et surtout le *Feldwebel* Paschka, dit *Fil de fer*, qui, dans cette affaire, demeura jusqu'au bout un adepte de la manière forte, tandis que Meyer finira par se soumettre aux ordres de l'*Oberst* Kaessberg.

C'est alors que tout se précipita : dans la nuit, Broussard et Loison à qui Eugène Denis, responsable local du réseau de résistance, avait conseillé de fuir la ville, franchirent les lignes pour prendre la route de Nantes ; Maurice Pollono faisait prévenir sa propre femme de se cacher tandis que les gendarmes de Pornic recommandaient la même précaution aux deux frères de Maurice Pollono. Midi passa... Personne au rendez-vous fixé par Meyer qui s'exaspérait et envoya son âme damnée Paschka chez Pollono où, faute d'interroger Maurice, il avait pour mission d'arrêter ses deux frères Marcel et Michel. Ce dernier étant au ravitaillement, on arrêta le père et le frère aîné, emmenés aussitôt au PC de Meyer, à l'hôtel du Jardin. Devant le lieutenant de gendarmerie Bouhard appelé comme négociateur, on leur posa la question rituelle : « Où est Pollono ? » Pas de réponse ! On les enferma alors dans deux chambres séparées d'un hôtel voisin où Michel vint se constituer prisonnier à la place de son père... qui courut informer le comte de Mun, maire de Pornic.



**Eugène Denis,
chef de la résistance pornicaise**



**Lieutenant de gendarmerie
Marcel Bouhard**



**Au premier plan, le comte Fernand de Mun,
maire de Pornic**



**Jean-Baptiste Sérot,
curé de Chauvé et résistant**

Se mettait en place, au cours de ces premières heures chaudes de ce qui allait devenir la « poche sud » de Saint-Nazaire, un scénario digne d'Alexandre Dumas. Les deux frères, dont Michel, le plus jeune, n'avait que 15 ans, furent transférés dans le blockhaus de la villa Ker Edith, près du Chalet-Arnaud au-dessus de la Noëveillard, où ils passèrent une première nuit d'angoisse... S'ils ne donnaient pas Maurice, ils seraient fusillés à 5 heures du matin ! Paschka retourna exercer le même chantage sur le père qu'on entraîna dans la perquisition d'une ferme où pouvait se trouver le fils. Mais alors qu'on le cherchait au Plessis, il s'était enfui à la Bresse avec ses compagnons Robert Grollier et Gaston Rieupet !

S'ensuivit la nuit de folie du 25 au 26 août... Cris, appels, galopades des soldats allemands dans la rue Maréchal Foch, tirs et explosions. Les voilà démolissant la porte de Camille Cizeau ; Mme Fortineau, la pharmacienne criant dans la rue ; les Loukianoff et leurs enfants réveillés en sursaut... « Au feu ! Au feu ! Y'a le feu chez Pollono ! » La panique s'emparait des riverains de la rue Maréchal Foch... En effet, à 3 heures du matin, Paschka était revenu à la charge devant la maison de Marcel Pollono pensant y surprendre Maurice ! Des coups avaient été tirés, la maison du père perquisitionnée sans mettre la main sur le fugitif. On entraîna alors le père vers la maison du fils et on fit sauter la porte de Maurice Pollono à la grenade. Un éclat blessait Paschka à la main tandis que retentissait un coup de feu et que le *Leutnant*

Saïb venant de se blesser avec son arme hurlait à l'attentat terroriste. En représailles, après avoir pillé la maison, les Allemands y avaient mis le feu avec des grenades incendiaires¹².

Voisins, pompiers et le maire lui-même assistèrent impuissants à sa destruction intégrale, puisque les Allemands avaient interdit de combattre les flammes, montant la garde autour de l'incendie derrière des fusils-mitrailleurs. Au petit matin, Yvonne, la femme de Maurice, fut arrêtée à son tour et enfermée dans un blockhaus de la Noëveillard avec son beau-père... et les deux Polonais. On les confronta sans plus de résultat, avant qu'à 14 heures, on vint chercher Yvonne pour l'emmener dans une salle du Phare de la Noëveillard où arrivèrent bientôt Fernand de Mun, Pierre Fleury, maire du Clion, le notaire Leroux, le curé de Pornic et son vicaire, ainsi que Félix Renaudineau, un des chauffeurs de Pollono. C'est alors que Meyer remit au maire de la ville le texte d'une mise en demeure à la population avec ordre de désigner une liste de 20 otages qui ne seraient ensuite libérés que sur dénonciation des « terroristes » !

Pierre Dousset écrivait sans son journal à la page du 26 août 1944 : « Les Boches ont quitté Arthon » ! Détail sans doute révélateur de l'état de tension extrême régnant dans cette garnison allemande de la côte de Jade aux intentions imprévisibles d'une bourgade à l'autre... Ceux-là avaient quitté Arthon mais à Pornic, ils faisaient régner la terreur ! Au matin de ce samedi 26 août, on avait sorti les deux frères Pollono de leur réduit. Allaient-ils être fusillés ? Nouvel interrogatoire, nouveau sursis. Pendant ce temps, Maurice Pollono avait sauté dans sa traction et pris le risque de gagner La Montagne où le conseil de Fred Payen, responsable local de la Résistance fut sans équivoque : « Ne te rends pas » !... Avant de foncer à Chauvé où le curé Sérot alla tirer le lieutenant Bouhard par la manche.

Le gendarme qui avait rang de sous-préfet pour le sud-Loire proposa à ce titre une ambassade auprès de Meyer... Il avait une autre bonne raison de s'impliquer dans cette affaire puisqu'avant de rejoindre la gendarmerie, il avait été le compagnon de promotion de Maurice Pollono à l'école de pilote d'Aulnat. Mais à Pornic, l'ambiance n'était pas à l'apaisement. Les Allemands couraient dans les rues et les *Feldgendarmen* à « colliers de chien » étaient hargneux. La rumeur était lancée : « Deux soldats ont été tués et un officier blessé par les terroristes ! On exige des autorités une liste de vingt otages » ! Le comte de Mun et des conseillers municipaux, le maire et le curé du Clion se portèrent volontaires. Une affiche fut placardée sur les murs de la ville :

« À partir d'aujourd'hui samedi 26 août à midi, toute circulation est absolument interdite dans les rues et sur tout le territoire de la commune de Pornic et sur la partie de la Birochère - Joli Séjour. Quiconque contreviendrait à ces règlements risquerait d'être fusillé. Les fenêtres et les persiennes devront être hermétiquement closes. Les portes donnant accès à la rue ne devront pas être fermées à clef, l'entrée des maisons devra rester libre, jour et nuit. Les personnes ayant un cas de force majeure pour se rendre à la mairie, pourront le faire en plaçant les deux mains au-dessus de la tête. La commune de Pornic, la Birochère comprise, désignera à l'armée 20 otages. A partir de 13 heures, la population, femmes et enfants compris, sera rassemblée sur la place, quai Leray, pour vérification des papiers. Chaque Français qui désignera un membre de la bande terroriste délivrera un des otages. Si ces terroristes ne sont pas désignés, le feu sera mis aux quatre coins de la ville. Ces mesures sont prises en raison des attentats commis cette nuit sur un officier et des soldats de l'armée allemande. »

Hauptmann Meyer

Puis suivaient les noms des otages

¹² La tension et la frayeur provoquées par les cris et les explosions auraient alors provoqué la mort par arrêt cardiaque de Mme Couillaud, la femme du tonnelier de la rue du Val Saint Martin.

AVIS

L'officier commandant la place de Pornic, communique :

A partir d'aujourd'hui samedi 26 Août à midi, toute circulation est absolument interdite dans les rues et sur tout le territoire de la commune de Pornic et sur la partie de la Birochère-Joli Séjour.

Quiconque contreviendrait à ces règlements risquerait d'être fusillé.

Les fenêtres et les persiennes devront être hermétiquement closes.

Les portes donnant accès sur la rue ne devront pas être fermées à clef, l'entrée des maisons devra rester libre, jour et nuit.

Les personnes ayant un cas de force majeure pour se rendre à la mairie, pourront le faire en plaçant les deux mains au-dessus de la tête.

La commune de Pornic, la Birochère comprise désigneront à l'armée vingt otages.

A partir de 15 heures la population femmes et enfants compris sera rassemblée sur la place, quai Leray, pour vérification des papiers.

Chaque français qui désignera un membre de la bande terroriste délivrera un des otages.

Si ces terroristes ne sont pas désignés, le feu sera mis aux quatre coins de la ville.

Ces mesures sont prises en raison des attentats commis cette nuit sur un officier et des soldats de l'armée allemande.

Hauptmann MAYER.

OTAGES : M. DE MUN, maire.

M. LE CURÉ.

M. LEROUX, adjoint.

M. CH. MARIE.

MM. BRACMARD.

COUSINARD.

DENIS.

MM. JEANNEAU.

LAMBLA.

LE THIEC.

MONTAGNE.

NEVEU.

RIEGERT.

SAUZIER.

MM. FLEURY, maire.

GAUDIN.

LERBET.

IMPRIMERIE PORNICAISE E. BOURRÉ, PORNIC

Le curé Corbineau lui-même relaya les dernières exigences de Meyer auprès de ses paroissiens :

« Je suis chargé par les autorités de vous faire une communication bien grave. Notre ville est sous la menace d'un incendie général et d'une destruction totale. Dans les rues, les rassemblements seront mitraillés sans préavis. Dans les cafés, les réunions seront dispersées par la grenade... »

Quant à Rostislaw Loukianoff, il avait ce matin-là comme tous les autres, malgré l'agitation et les risques d'arrestation, quitté son foyer dès 8 heures du matin. Toujours le prétexte du lait pour le petit Boris. Sa femme brûlait de le prévenir des évènements de la nuit. Mais voilà ! Trop heureux de retrouver ses compatriotes, et ne sachant rien des menaces qui pesaient désormais sur sa famille et toute la population, une fois de plus, il ne rentrait pas !

N'y tenant plus, Raymonde descendit dans la rue. Il fallait absolument reprendre contact avec les Russes, alerter son mari et Potiereyka. Elle se mit à faire les cent pas entre son magasin et le bureau de tabac. Forcément, un Russe aurait besoin de tabac, et elle l'accosterait. Ce qui advint miraculeusement. Elle reconnut cet officier parlant un peu français qui était déjà venu chez elle avec Potiereyka... Il arrivait place du Marchix, une valise à la main ; elle se porta à sa hauteur, s'efforçant d'attirer discrètement son attention et de lui signifier son inquiétude sur ce qui se préparait...

- Komm ! Komm ! Monsieur ! souffla-t-elle naïvement, avant qu'il ne la suive jusque dans le magasin où elle put lui résumer la situation et lui demander de prévenir son mari et son propre chef.

- Tranquille, Madame ! répondit l'officier
- Je veux voir mon mari. Aidez-moi.
- Tranquille, Madame !

Et Raymonde Loukianoff de préciser : « Il comprit que dans l'après-midi, il se passerait quelque chose, et est parti prévenir Rostislaw ».

Midi passé, il fallait s'y résoudre, Raymonde ferma fenêtres et volets, coucha Boris dans son landau, rassura Yannick et descendit avec ses enfants vers le port en compagnie des centaines de Pornicais répondant à l'ultimatum de Meyer. Aucune échappatoire possible. On sépara les hommes des femmes et des enfants, ce qui fit encore monter l'angoisse. Malgré la chaleur accablante de cette fin août, des mères avaient enfilé deux manteaux sur le dos de leurs enfants, redoutant de se voir envoyés en camp ! On avança les chaises du Café de l'Ecu pour asseoir les vieux. Des mitrailleuses avaient été mises en batterie à la sortie de toutes les rues menant vers la place et même du côté de Gourmalon. Meyer observait la foule¹³ et son dispositif à la jumelle, derrière les vitres du Casino. Raymonde témoigne encore : « On regardait, hypnotisés, les canons et les mitrailleuses braqués sur nous ; une au Petit Nice, une en face de l'Écu de France. Les caisses de munitions, les « colliers de chiens »¹⁴ prêts à mordre. On était entre le feu et l'eau » ! L'affiche ne disait-elle pas : « Si ces terroristes ne sont pas désignés, le feu sera mis aux quatre coins de la ville » ! Les plus audacieux ou les plus terrorisés se disaient que peut-être, en cas de nécessité, ils auraient le temps de se précipiter à l'eau !



C'est aussi à travers le témoignage de deux petites filles de l'époque, puis de quatre jeunes élèves de l'institution Saint-Joseph, que l'on mesurera le traumatisme provoqué par cet événement...

Commençons par celui de Françoise Coiffard :

« J'avais 7 ans. Trop jeune pour comprendre ce qui se passait réellement mais suffisamment mûre pour percevoir l'angoisse des adultes s'exprimant par des apartés, des chuchotements entrecoupés de silences pesants ; se perdant en suppositions toutes plus angoissantes les unes que les autres. Nos ouïes fines de bambins percevaient quelque bâtie de phrase : "Isolement de Pornic"... "Toutes les voies d'accès fermées"... "Rassemblement de toute la population sur le môle" !... Ma vie d'enfant aurait pu basculer ce jour-là. Mon père était parti, ce matin, à la pêche, avec un ami... Du moins, c'est ce qu'on m'avait dit, mais peut-être avait-il voulu s'écartier de l'agitation qui avait gagné la ville depuis quelques jours. Et il avait de bonnes raisons pour cela...¹⁵ Ma mère avait cherché à le prévenir des mesures imposées par les Allemands ; mais peine perdue ! Les heures passaient, et le retour des deux pêcheurs avant l'heure fatidique était de plus en plus improbable. Alors, je me mis à prier, répétant en ritournelle : "Petit Jésus, rendez-moi mon papa". Ma mère ou ma grand-mère m'avaient-elles soufflé cette supplique ? La prière des enfants montant sans doute plus

¹³Des témoins ont évalué cette foule entre 1000 et 1500, alors que la population totale de Pornic était alors de 2300 habitants.

¹⁴ Surnom donné aux *Feldgendarmen*, policiers militaires allemands portant une plaque pendue à une chaîne.

¹⁵ Maxime Coiffard, employé de la perception de Pornic, prisonnier en 1940, évadé trois fois, interné à Rawa Ruska puis s'échappant lors de son transfert dans les mines de bauxite de Brignoles, dans le Var, était revenu à Pornic en semi-clandestinité auprès de sa femme et de ses deux enfants.

rapidement vers le ciel ! Mais si papa n'arrivait pas à temps, serait-ce que je n'avais pas prié avec assez de confiance ? J'étais investie d'une responsabilité écrasante.

Papa est revenu à 11 heures 45. Nous serions donc ensemble pour affronter le danger qui planait sur nous. Maman a glissé deux biberons et quelques affaires de première nécessité dans le double-fond du landau de ma petite sœur de 7 mois. À notre arrivée sur le môle, nous avons retrouvé voisins et amis. Tous les accès étaient fermés par des mitrailleuses. Les Allemands, des centaines, tous en armes, étaient très excités. Les Pornicais se sont rapprochés au plus près de la mer comme si elle pouvait constituer un dernier refuge. Les heures passaient lentement, très lentement... L'ambiance n'était pas aux jeux, ni aux rires d'enfants. Je tenais solidement la main de maman et le landau où ma petite sœur dormait calmement. Quelque chose se passa... Vers 17 heures, un ordre fut donné de séparation : les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Ces derniers furent autorisés à rentrer lentement chez eux. Je revois le chemin que nous avons pris ce jour-là. Quant aux hommes, ils durent avancer en colonne, un à un, pour présenter leurs papiers. Quelques gradés allemands épochaient les documents.

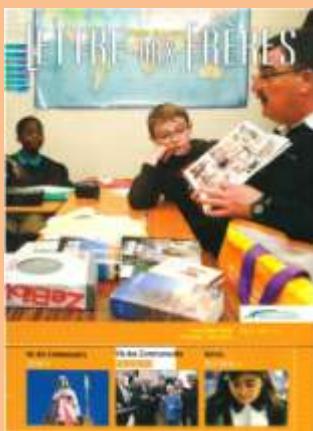
Mon père dont les papiers n'étaient pas en règle laissa le flot s'écouler, tandis qu'il se positionnait en fin de colonne. Au bout d'un certain temps, les Allemands étaient moins regardants, et surtout, ils demandèrent au maire de Pornic, le comte De Mun et à celui du Clion, M. Fleury, de participer au contrôle des identités ; c'est à Monsieur de Mun qu'il présenta "ses papiers". Le maire, au courant de la situation, le laissa passer. Ce soir-là, papa rentra bien tard ».

Soizic Quéveau, née Françoise Denis, fille d'Eugène Denis, chef de la résistance pornicaise, est restée aussi marquée à vie par cette journée...

« Tout avait commencé après le déjeuner. On nous a habillés, nous les enfants, comme pour aller à la plage, sauf qu'à la place de nos maillots, on nous a mis des manteaux... Dehors, la chaleur était écrasante ; sur les quais les gens allaient tous dans la même direction... Arrivés sur le môle, quelle ne fut pas ma surprise de voir tous ces gens assemblés, et il en arrivait toujours ! A première vue, c'était comme une grande fête mais tout le monde avait l'air si inquiet, certaines personnes pleuraient, des adultes qui pleuraient, ce n'était pas du tout normal ! Et puis maman dit quelque chose d'ahurissant : "S'ils commencent à tirer je me jetterai à l'eau". J'étais stupéfaite, je me disais : pourquoi veut-elle se jeter à l'eau ? Elle ne sait pas nager ! Cà, c'était effrayant ! J'entendais des mots inconnus : otages, mitrailleuses, Oradour... Près de nous quelqu'un dit : "Ils vont fusiller les otages". Maman était très angoissée et disait : "Votre père n'est pas rentré, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, quand ils appelleront les otages ils vont s'apercevoir qu'il n'est pas là, c'est terrible "¹⁶. Ma sœur Jeannette dit qu'elle allait se présenter à sa place et fila sans écouter les protestations de maman qui se mit à pleurer. Heureusement elle revint très vite disant : "Ils ne prennent pas les femmes, seulement les hommes". Moi je ne comprenais pas, je trouvais que c'était très bien que papa ne soit pas là, il ne serait pas fusillé ! Mais toute la famille avait l'air si bouleversé. Bien plus tard je compris que le fait qu'il soit absent aurait confirmé les soupçons de Meyer qui le "pistait" depuis quelques temps et qu'il aurait été fusillé de toute façon. Peu après, Jeanine Pacaud vint nous dire que papa était arrivé et avait pris sa place parmi les otages. Maman toute pâle, toute tremblante devait s'asseoir, il n'y avait aucun siège près de nous, elle étendit son manteau par terre pour s'asseoir dessus... Maman si soigneuse, poser son manteau sur le sol dans la poussière, c'était vraiment incroyable... Et puis tout-à-coup, d'énormes bruits, c'était la maison Pollono (située derrière notre hôtel que l'on avait d'abord cru détruit) qui avait sauté et qui brûlait. Après, j'ai surtout le souvenir d'une attente interminable, de la chaleur et de la soif puis, petit-à-petit, l'atmosphère sembla se détendre, on apprit que nous pourrions rentrer chez nous... »

¹⁶ Eugène Denis s'était rendu le matin à la ferme Morantin au Doiterneau où il avait l'habitude de rencontrer d'autres membres de la Résistance.

Quatre jeunes élèves de l'institution Saint-Joseph de la Fontaine aux Bretons étaient aussi présents sur la place du Môle lors de la reconstitution organisée par Alain Barré et Pornic Histoire, 70 ans après qu'ils aient fait partie des otages du 26 août 1944 (ils avaient alors entre 12 et 14 ans). Ils ont témoigné de leur expérience quelques mois avant cette reconstitution dans une revue religieuse interne appelée « Lettre aux frères » (N° 108, parue en juillet 2014)



Voici leur récit

26 août 1944 à PORNIC

Il y a 70 ans.

12 août 1944, Nantes est libérée. Le 25 août, c'est au tour de Paris. Les forces alliées foncent vers l'est. La quasi-totalité du territoire français va être libérée, à l'exception de « poches » atlantiques : Lorient, St Nazaire, Royan.

Les Allemands enfermés dans ces « poches » savent que la défaite est pour eux inéluctable. Ils sont nerveux (Oradour en a fait l'épouvantable expérience le 10 juin précédent).

PORNIC est un joli petit port situé à une trentaine de kilomètres, au sud de St Nazaire.

130 jeunes pensionnaires occupent St Joseph sur Mer, une grande maison qui domine la baie de Bourgneuf à 3 kilomètres au sud de Pornic. Ils forment une sorte de petit séminaire dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, « Frères 4 bras », comme on les appelait à l'époque.

Le texte qui suit est le résultat de la mise en commun des souvenirs de 4 personnes qui ont vécu cette journée du 26 août 1944.

Le « nous » se veut celui du groupe dont il est question ci-après.

Âgés de 13 à 19 ans environ, nous avons évidemment bon appétit et il faut pas mal de pain, même si la ration quotidienne se réduit à 5 tartines bien minces distribuées au début du petit déjeuner et ce pour toute la journée...

Arrive un jour où le boulanger, faute de carburant, même pour son gazogène, fait savoir qu'il ne peut plus assurer livraison à domicile.

Le Directeur constitue donc une équipe de 15 jeunes pour aller chercher des pains à Pornic ; en excluant du groupe les plus âgés, de peur qu'ils ne soient envoyés en Allemagne.

3 Frères les prennent en charge.

Nous voici donc partis, à pied vers PORNIC en début de matinée de ce samedi 26 août 1944.

Dans la bonne humeur, comme il convient à des adolescents que l'aventure n'effraie pas. Sur leur itinéraire, beaucoup de pancartes portent la mention « Achtung Minen » « attention mines »

Une dame du voisinage ayant entendu parler de graves problèmes à Pornic et nous voyant passer, nous recommande fortement de faire demi-tour. En vain, mission obligée !

En arrivant près de PORNIC, au lieu-dit La Birochère, une surprise nous attend : un groupe de soldats allemands fortement armés, nous arrête, demande où nous allons, et pourquoi. Les Frères expliquent que nous allons chercher du pain pour le groupe de St Joseph sur Mer et que nous devons être de retour avant midi.

Après un temps de palabre les soldats décident de retenir 2 Frères et laissent le plus âgé, Frère Célerin, conduire notre groupe à Pornic. Nous nous dirigeons alors vers la boulangerie.

Arrivés dans la ville nous apprenons que les Allemands fouillent toutes les maisons et demandent à tous les habitants de se rassembler sur la place du Môle près du port, car ils recherchent un certain Maurice POLLONO, chef d'un réseau de désertion de soldats allemands qui leur a échappé la nuit précédente et qu'ils veulent absolument retrouver.

Le Frère Célerin décide malgré tout d'aller chez le boulanger: les jeunes ne sont-ils pas pour rien dans cette affaire de désertion ? Le boulanger nous accueille et met sa grange à notre disposition. Pour occuper le temps, Frère Célerin ancien prisonnier en Allemagne durant la guerre 14-18 se met à raconter des histoires qui ne sont évidemment pas à la gloire de l'occupant Soudain, des bruits de bottes se font entendre dans la rue. Nous avons juste le temps de nous cacher dans le dédale des sacs de farine. Mais des soldats poussent la porte et nous découvrent sans peine. Aux cris de « raus !, raus ! », ils nous somment de rejoindre les habitants de Pornic.

Le port est noir de monde, ceinturé de soldats en armes, interdisant toute fuite. Nous n'avions jamais vu de si près des soldats allemands et remarquons qu'ils ont peut-être une demi-douzaine d'années de plus que nous et portent des habits trop grands pour leur âge. L'attente dure plusieurs heures, tout le monde s'interrogeant sur les représailles probables. Retentit soudain une forte déflagration. La rumeur court que les Allemands ont dynamité la maison POLLONO.

On annonce à la foule que des otages vont être pris parmi la population. Ils seront fusillés si Maurice POLLONO ne se rend pas.

12 otages sont appelés, à commencer par le maire, le médecin et le curé. Encadrés par des soldats, nous les voyons monter la rue allant vers le château.

L'ordre de dispersion est alors donné et nous voilà sur la route du retour vers St Joseph sur mer, via la boulangerie où nous prenons les pains. Le Frère Célerin qui garde un mauvais souvenir du matin, envisage de revenir par un autre chemin, celui dit « des douaniers ». Peine perdue : un cordon de soldats nous refoule vers la ville. Visiblement ils n'ont pas été avertis de l'ordre de dispersion donné par leur commandement.

A la Birochère, même scenario que le matin, là non plus l'ordre de dispersion n'est pas parvenu.

Le Frère Célerin qui connaît quelques mots d'allemand, essaie de s'expliquer avec le chef du groupe.

Pendant ce temps nous attendons tranquillement à quelque distance, le résultat des conversations; certains ne résistent pas à la tentation de grignoter les croutons de pains. Soudain deux jeunes soldats se couchent sur

le sol, munis d'un fusil-mitrailleur et le pointent vers notre groupe. Minutes d'affolement, chacun se mettant à plat ventre, pétrifié, dans un silence de mort jusqu'à ce que les soldats se relèvent en éclatant de rire de la frousse qu'ils nous ont causée. Comme si nous n'avions pas eu suffisamment d'émotions depuis le matin!.....

Finalement, permission nous est donnée de repartir et en compagnie des 2 Frères retenus depuis le matin. Nous arrivons enfin à St Joseph, accueillis en héros par les Frères et les pensionnaires soulagés de nous revoir sains et saufs ; avides aussi de renseignements sur les événements de Pornic.

On est en fin d'après-midi ; rien dans l'estomac depuis le matin. Mais il y a les pains ! Mission remplie.

Le lendemain, nous apprenons la libération des 12 otages, grâce à l'intervention du maire de Pornic et d'un coiffeur d'origine russe. Celui-ci avait lié relation avec des soldats allemands, d'origine russe comme lui. Ils n'avaient pas eu cette chance, les 50 otages fusillés à l'automne 1941 (Guy MOQUET, 17 ans, était l'un d'eux), en représailles de l'attentat mortel contre le commandant de la place de Nantes le 16 octobre de cette même année .

Ce lendemain était aussi un dimanche, jour où, chaque semaine, nous étions invités à écrire à nos familles. Dieu sait si nous avions des choses à raconter ! Pourtant, le Frère Directeur rassembla tout son monde pour lui interdire strictement de parler de ce qui s'était passé la veille; à cet effet, le courrier devait lui être donné ouvert ; il resterait bloqué si une allusion directe ou indirecte y était faite aux événements. On comprend qu'il n'était pas question d'inquiéter nos familles.

Elles l'apprendront quelques semaines plus tard, de notre propre bouche, quand nous les aurons rejoints ; les responsables ayant estimé qu'il devenait trop dangereux de vivre dans cette zone qui allait devenir 9 mois durant une sorte de no-mansland entre les allemands de la « poche de St Nazaire » et les FFI du pays libéré.

Ainsi finit ce récit, rédigé par 4 membres du groupe, âgés aujourd'hui de 83 et 84 ans, qui revendiquent l'honneur d'avoir, à 13-14 ans, été prisonniers de guerre, une journée durant.

Saluez !

Souriez

31/03/2014.
Frères Louis COGNEE, Joseph COTTIN,
Robert BLANCHARD
et Monsieur Louis RAIMBAULT.

On retiendra en particulier cette phrase où, à part la confusion sur le métier (coiffeur au lieu de photographe), et une imprécision sur le nombre des otages, ces quatre jeunes élèves avaient bien retenu les rôles joués par deux acteurs majeurs : Fernand de Mun et Rostislaw Loukianoff.

Le lendemain, nous apprenons la libération des 12 otages, grâce à l'intervention du maire de Pornic et d'un coiffeur d'origine russe. Celui-ci avait lié relation avec des soldats allemands, d'origine russe comme lui.

Pendant ces heures d'angoisse, la maison du père Pollono avait à nouveau été fouillée et vandalisée par les hommes de Meyer ; ils avaient ouvert le coffre pour y dérober tout l'argent, avant de sortir les meubles sur la rue pour les brûler. Après avoir fait exploser la maison de trois fortes charges, ils avaient poursuivi les destructions jusqu'au garage dont les camions furent mis hors d'usage, avant de poursuivre le pillage chez Camille Cizeau, le bijoutier. Les Allemands avaient consenti à laisser à leur domicile quelques personnes à la santé trop précaire, et parmi elles, Mme Couillaud et M. Sigoignet qui ne survécurent pas à cette épreuve. Sur la place du môle, l'angoisse avait monté d'un cran au bruit de ces explosions. C'est alors que Meyer apparut sur la place et ordonna l'appel.

Fernand de Mun prit la parole pour décliner le nom des otages : en tête de liste, le sien, celui du curé, l'adjoint Leroux, MM. Mary, Bracmard, Cousinard, Denis, Jeanneau, Le Thiec, Montagne, Neveu, Sauzier et deux autres noms, Lemasson et Gachet, que Meyer avait fait remplacer par ceux de Riegert et Lambla, les deux tenanciers de l'Ecu de France qui avaient le malheur d'être Alsaciens et d'avoir choisi le camp de la France. Ajouter trois otages du Clion : MM. Gaudin, Lerbet et Fleury, le maire. Et bien sûr, les Pollono, père et fils. Vingt en tout¹⁷.

Meyer annonça : « Chaque terroriste qui se constituera prisonnier, libérera des otages et la famille Pollono ». Le délai de grâce pour le retour des fugitifs était fixé au dimanche 27 à midi. Les otages munis de couvertures furent alors escortés par des soldats vers la villa Ker Wisy à la Noëveillard. Sur la place, on priait pour les otages et aussi pour les frères Pollono, mais l'angoisse monta encore d'un cran lorsque le maire annonça que si Maurice ne se rendait pas, c'est toute sa famille qui serait pendue, y compris Gilbert, le frère prisonnier en Haute-Silésie ! Le ressentiment contre Maurice Pollono monta dangereusement... « Comment ? On allait prendre sa famille, on allait fusiller des otages et il ne se rendait pas ? »



Maison de Marcel Pollono détruite à l'explosif

Alors que le drame paraissait imminent, la situation allait pourtant se dénouer en quelques minutes... Mais voici le témoignage oral que j'ai recueilli de la bouche de Raymonde Loukianoff en 2006 et qu'elle rapportait déjà en 1995 dans des termes très proches dans son journal « *Mon enfance, ma vie* » :

¹⁷ Une Préfaillaise, Madame Benet de Montcarville, avait pris la route de Pornic à pied pour offrir de prendre la place d'un otage.

« Tout à coup, j'ai aperçu deux des Russes que je connaissais, arrivant à cheval ; ils s'arrêtèrent au niveau du bureau de tabac, observèrent et repartirent. Puis, un peu plus tard, j'ai vu arriver Rostislaw accompagné d'un soldat russe. Comme j'étais très en avant, il nous a repérés tout de suite et nous a rejoints... »

- Viens, remonte à la maison, il n'y plus de danger ! On va vous libérer.
- Mais ce n'est pas possible, tu vas nous faire tuer !

Le soldat russe a alors pris le landau de Boris et les deux hommes nous ont obligés à leur emboîter le pas et à remonter les escaliers menant vers le haut de la ville... J'étais terrifiée. Je pensais qu'on allait recevoir une balle à chaque seconde. Mais Rostislaw m'expliqua que le colonel Potiereyka était au Casino avec Meyer et lui avait ordonné de libérer la population... Le capitaine avait dû obéir au colonel ! D'ailleurs, un détachement de soldats russes était posté à côté du cinéma Saint-Gilles, prêt à intervenir en cas de besoin. Derrière nous, la foule nous suivait. J'ai ressenti un immense soulagement ».

Après quatre heures d'angoisse, et pour ne pas perdre la face, Meyer, revenu sur la place, venait d'ordonner un contrôle général des identités auquel procédèrent les maires de Pornic et du Clion sous la surveillance des Allemands. La place se vida peu à peu à travers une maison du quai Leray pour ressortir rue des Sables. Quant aux otages rassemblés dans la salle à manger de la villa Ker Wisy, ils allaient être libérés sur parole suite à un engagement d'honneur garanti par MM. de Mun et Fleury.

Dans le climat explosif et surchauffé de cet après-midi du 26 août 1944, quel fut le contenu des tractations au Casino ? La supériorité hiérarchique dans l'armée allemande du Major Potiereyka n'était pas discutable par le Hauptmann Meyer et suffit peut-être à expliquer l'épilogue, mais, sans doute, Meyer lui-même avait-il conscience de l'impasse dans laquelle il s'était mis, poussé par son adjoint Paschka. Quelle issue lui restait-il ? Fusiller le comte de Mun, son adjoint Leroux, le curé, tous ceux qui suivaient sur la liste, puis le père, la femme et les frères de Maurice Pollono, les jeunes Pornicais arrêtés le matin !... Ordonner les tirs croisés des mitrailleuses sur cette foule rassemblée !...

Certains commentateurs ont voulu minimiser les enjeux et la gravité de la crise du 26 août 1944 à Pornic, au point même de prétendre que la population ne fut pas vraiment prise en otage mais seulement rassemblée pour un « contrôle d'identité ». Et il est bien vrai que cette exigence figure sur l'affiche placardée par Meyer :

A partir de 15 heures la population femmes et enfants compris sera rassemblée sur la place, quai Léray, pour vérification des papiers.

Mais dans la phrase suivante on trouve une deuxième justification à ce rassemblement, celle d'obtenir la dénonciation d'un des « terroristes », avec la promesse de libérer un otage pour chaque terroriste désigné.

Chaque français qui désignera un membre de la bande terroriste délivrera un des otages.

Et la phrase qui suit est tout de même très lourde de menace :

Si ces terroristes ne sont pas désignés, le feu sera mis aux quatre coins de la ville.

Peut-on imaginer que Meyer aurait rassemblé et terrorisé toute cette population pornicaise, femmes et enfants compris, et menacé les otages de mort seulement pour vérifier les identités ! S'il s'agissait de capturer l'insaisissable Pollono à l'occasion d'un simple « contrôle de papiers », les Allemands étaient-ils assez naïfs pour imaginer que ce résistant aguerri allait se laisser prendre dans la nasse ? Et pourquoi alors ne pas avoir convoqué que les hommes ? Ne s'agissait-il pas, en intimant l'ordre à toute la population de se rassembler entre les mitrailleuses sur la place du Môle, de créer un climat de terreur pour impressionner la population et peut-être obtenir une dénonciation du fugitif transformé en ennemi public N° 1 ? Quelqu'un, peut-être, allait indiquer où se cachait ce Pollono,

suffisamment lâche pour ne pas se constituer prisonnier et sauver ainsi son père, ses frères, les 20 otages de la liste et même toute cette population qui risquait bel et bien le massacre !

Faut-il rappeler que l'on avait à faire à une troupe dirigée par des officiers nazis et décrits par beaucoup de témoins comme violents et caractériels, dont le chef avait servi sur le front russe jusqu'en 1942 ? Rappeler aussi que les positions allemandes au sud de l'estuaire n'étaient pas stabilisées, que défilaient chaque jour depuis trois semaines des troupes allemandes et supplétives en déroute, à pied, en vélos ou en charrettes, et que, dans des circonstances comparables pendant les deux premières semaines d'août 1944, les troupes allemandes s'étaient livrées en Bretagne à de multiples massacres ? N'était-il pas question en effet de mettre le feu aux quatre coins de la ville ? Et l'abbé Corbineau lui-même, curé de Pornic, relayant les dernières exigences de Meyer auprès de ses paroissiens, ne déclarait-il pas au matin du 26 août dans son église ?

« *Je suis chargé par les autorités de vous faire une communication bien grave. Notre ville est sous la menace d'un incendie général et d'une destruction totale. Dans les rues, les rassemblements seront mitraillés sans préavis. Dans les cafés, les réunions seront dispersées par la grenade. Je vous supplie donc d'éviter, à partir de maintenant, les rassemblements de plus de trois personnes, même sur la place du Marchix, même sur la place de l'église. Je vous supplie de ne pas entrer dans les cafés, même par les portes cachées et d'éviter toute agitation... »*



Le curé Jean-Baptiste Corbineau

Après avoir quitté sa maison en laissant portes et fenêtres ouvertes et en emportant avec soi le plus précieux, argent et papiers, plus d'un Pornicais parqué sur la place du Môle a bel et bien redouté le pire, au point même que certains s'étaient rangés près de l'eau espérant leur salut dans la fuite, comme Joseph Grillas, manœuvre à la minoterie Laraison, qui avait dit à ses enfants : « Si ça tire, jetez-vous à l'eau », tandis que d'autres, comme Raymonde Loukianoff, avec ses deux enfants, s'était placée au plus près de la gueule de la mitrailleuse installée devant « L'Ecu de France », se disant : « Ce sera plus vite fini » ! Au regard des faits et des témoignages, il n'est donc pas question de minorer les risques et les enjeux, ce qui permettrait d'expliquer un dénouement somme toute raisonnable, après un moment de « folie allemande ». Mais comment comprendre alors que le *Hauptmann* Meyer soit subitement revenu à de meilleurs sentiments, alors que non seulement, il vient de faire sauter la maison de Marcel Pollono, de faire exécuter les deux déserteurs polonais à l'origine de toute l'affaire et qu'il s'apprête à poursuivre la traque de Maurice Pollono au cours de laquelle seront tués Pierre Gouy et Robert Grollier ?

Il faut rappeler les ressorts cachés de ce dénouement. Tout d'abord, on n'a pas à faire ici à une unité à moitié ivre de la *Waffen-SS* harcelée par la résistance locale et tentant de remonter vers la Normandie pour rejeter les alliés à la mer. Contrairement au massacre du 10 juin 1944 à Oradour, l'affaire de Pornic s'inscrit dans un cadre de repli et d'encerclement progressif d'une garnison de faible valeur militaire, démotivée et devinant sans doute que le vent a définitivement tourné. L'*Oberst* Kaessberg lui-même, à Saint-Brevin, optera le lendemain, pour la modération et la négociation, désireux sans doute de ne pas se mettre à dos la population civile de ce réduit où il se voit peu à peu enfermé. Mais d'autre part, et c'est un facteur déterminant, alors que la tension monte sur la place et qu'aucune des exigences de Meyer n'a reçu la moindre réponse, un facteur externe va intervenir, l'intervention d'un autre officier de l'armée allemande, le *Major* Potiereyka alerté par son compatriote ukrainien, Loukianoff, photographe pornicais, mais ancien officier de l'armée du Tsar, avec lequel il prépare sa reddition et/ou son passage à la Résistance.

La crise et les violences n'étaient pas pour autant éteintes. Après que les maisons aient été fouillées, parfois pillées, et que chaque vélo ait été saisi, les séquestrés du môle avaient donc pu rejoindre leur domicile. La maison du père de Maurice Pollono dévalisée et en partie détruite à l'explosif, les otages transférés d'abord à la villa Ker Wisy furent aussi relâchés, à l'exception des proches de Maurice Pollono dont la capture demeurait le point focal de toute l'affaire. Ses deux frères Marcel et Michel avaient été transférés à l'hôtel du Jardinier, siège du PC de Meyer, pour subir un deuxième interrogatoire, en présence du lieutenant Bouhard. Les signes de connivence et d'encouragement du gendarme ne suffirent pas à rassurer les jeunes otages, car on les menaçait bien menacés d'être fusillés le lendemain à 8

heures s'ils ne donnaient pas leur aîné. Ils reçurent alors la visite de quelques courageux Pornicais, dont Éliane Pouvreau et l'épicier Morel, autorisés par Meyer à leur porter des vivres.



Oradour-sur-Glane, bourg supplicié par la *Wehrmacht* où périrent 642 victimes le 10 juin 1944

De temps à autres ramenés à l'air libre pour faire quelques pas, les deux frères de Maurice Pollono avaient été témoins dans l'après-midi de l'arrivée d'une colonne de soldats, chantant, marchant au pas, et armés de pelles. Une fosse avait été creusée, à cheval entre les jardins de Ker Édith et du Chalet-Arnaud. Vers 16 heures, une salve retentit qui les fit sursauter en même temps que leur gardien polonais. Celui-ci, en larmes, leur apprit qu'on venait de fusiller contre un arbre au fond du jardin du Chalet-Arnaud, au-dessus de la Noëveillard, les deux déserteurs polonais à l'origine de toute l'affaire. Il s'agissait de deux jeunes hommes de 19 ans, Alfons Sowa et Georg Misterek, originaires tous deux de la région de Katowitz en Silésie¹⁸. On apprit que l'un d'eux avait refusé les liens et le bandeau et avait crié : « Vive la Pologne ! Vive la France » ! Paschka, revenu à la charge n'eut pas les mêmes attendrissements pour Marcel et Michel : « Vous deux, pas fusillés. Trop doux. Pendus » !



C'est devant ce tronc de *Lambertiana* près du Chalet-Arnaud, au-dessus de la Noëveillard, que furent fusillés les deux soldats polonais le 26 août 1944

On peut maintenant s'interroger sur le sort d'un autre groupe de soldats polonais capturés par les Allemands dans le secteur du Pont du Clion et que Geneviève Mure atteste avoir vu dans les caves de l'hôtel de la Noëveillard (voir **Annexe 4**) ! Aucune archive ni témoignage ne permet à ce jour de préciser

¹⁸ Suivre ce lien pour découvrir la recherche et la découverte de leur identité par René Brideau : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/26-08-1944-prise-d-otages-pornic/soldats-polonais/recherches-rene-brideau.html>

ce qu'ils sont devenus mais une rumeur courut au lendemain de la libération faisant état de la mort de 19 Polonais fusillés à la Noëveillard. Elle fut lancée ou reprise par le *Populaire de l'Ouest* d'août 1944 :

presseur. Deux tombes, 19 corps sous un peu de terre, des traces de balles sur un arbre. Simples et émouvants lieux de pèlerinage pour l'anniversaire de ce jour historique...

Le curé Corbineau lui-même fit écho à cette rumeur dans un compte-rendu conservé aux archives diocésaines :

Hommage aux soldats Polonais... fusillés le 26 août 1944 à la Noëveillard.
R.B. le dimanche 27 Mai, au soir, à 5 heures, les deux Paroisses de Sainte-Marie et de Gornic vont faire hommage aux 19 soldats Polonais fusillés à la Noëveillard par le fou sanglant qui terrorisa nos 2 Paroisses, le trop célèbre capitaine Meyer.
Plus de 3.000 personnes, avec les autorités civiles, militaires et Religieuses, étaient présentes à cette manifestation de sympathie à l'égard de ces enfants de la malheureuse Iologue tombés sous les balles d'assassin sans scrupules et dont les corps reposent, pèle-mêle, dans 2 charniers que la piété des Français entretiennent châtiablement.

Mais, dans les fosses anonymes où les Allemands avaient enterré les deux soldats polonais fusillés le 26 août 1944 dans le jardin du Chalet-Arnaud, il n'y avait le 16 juin 1946 (jour de leur exhumation et de leur transfert au cimetière de Sainte-Marie où ils reposent encore aujourd'hui), que les dépouilles de deux soldats polonais dont la mort et l'identité sont confirmées par les archives allemandes *Wast*.

Après cet accès de violence et suite à l'intervention de Fernand de Mun et de Pierre Fleury, un sursis de quatre jours fut accordé pour la reddition de Maurice Pollono ; son père et sa femme Yvonne furent provisoirement libérés ; cette dernière devant en toute urgence contacter son mari pour le convaincre de se rendre. Elle y parviendra dans la nuit chez Charles Bénéteau au pont du Clion, mais il préféra rester caché aux abords de la ferme de la Bresse où il était ravitaillé par le fermier Vénéreau et où il gardait le contact avec le gendarme Gouy, Jean Cousinard et ses compagnons Rieupet et Grollier. Le lieutenant Bouhard, confirmé le lendemain par Meyer devant Fernand de Mun, révélera que s'il s'était rendu à ce moment-là, il aurait vraisemblablement été fusillé¹⁹.

¹⁹ Il faudrait ici évoquer l'affaire Jean de Neyman qui, à la même période dans la poche nord, le 17 août 1944, était arrêté à Saint Molf pour aide à la désertion de soldats polonais enrôlés dans l'armée allemande. Condamné à mort le 25 aout 1944, il fut exécuté à Heinlex le 2 septembre 1944. On peut supposer que si Maurice Pollono avait été capturé, il aurait subi le même sort.

S'ensuivit une rude nuit pour les deux frères Pollono dans l'obscurité du blockhaus de Ker Edith où ils pataugeaient dans un cloaque, à 4 ou 5 mètres sous terre... Au matin du 27 août, on les avait à nouveau poussés dans les marches remontant vers la lumière. Michel, persuadé de recevoir une balle dans la nuque, se retourna brusquement, mais il ne s'agissait encore que d'un nouvel interrogatoire au Jardinot, avant de replonger dans les ténèbres du blockhaus, l'exécution étant repoussée à 18 heures ! On les transféra ensuite dans la cellule voisine précédemment occupée par les deux Polonais... La cellule des condamnés à mort ! Après une démarche de Fernand de Mun auprès de Meyer, les Pornicais avaient enfin été autorisés à quitter leur domicile pour se ravitailler et se rendre à la messe où le curé Corbineau évoqua les deux jeunes prisonniers sous les traits des martyrs Donatien et Rogatien, avant que le vicaire, suite à l'intercession de M. de Mun, ne fût autorisé à leur porter la communion.

L'assignation à résidence étant levée, Raymonde Loukianoff s'était faufilée vers les lignes russes où elle avait retrouvé son mari qui alerta une fois de plus Potiereyka sur le sort funeste de la famille Pollono. Mais l'officier russe, avec une certaine sagesse, suggéra que des représentants de la population interviennent officiellement auprès de lui et de Meyer pour demander leur libération – ce qui permettrait de couvrir aux yeux de Meyer, l'alliance qui était en train de se nouer entre les chefs de la garnison russe et la population pornicaise. Le libraire Jean Cousinard ainsi que le juge de paix – et capitaine de réserve - Guillet furent désignés mais ne parvinrent pas jusqu'à Potiereyka. Meyer ne voulait plus rien entendre et on crut scellé le sort des deux frères. Le vicaire vint les confesser, incapable de retenir ses larmes, puis le père Pollono fut autorisé à entourer ses deux fils de ses dernières tendresses. On entraîna alors les deux jeunes gens vers la salle à manger de la villa Ker Wisy où ils étaient censés attendre leur exécution, ignorant tout des méandres de la négociation à haut risque entre tous les protagonistes de cette affaire : Meyer, Kaessberg, Potiereyka, Loukianoff, de Mun, Bouhard, Denis, et Maurice Pollono lui-même.

En effet, suite à une nouvelle entrevue avec Loukianoff, le *Major* Potiereyka s'était résolu à en appeler à l'*Oberst* Kaessberg qui, le dimanche après-midi, accepta de se déplacer à Pornic. Vers 15 h, il rencontra Meyer en présence de Fernand de Mun et du lieutenant Bouhard, qui se joignirent aux négociations.

Fernand de Mun fit valoir à Kaessberg que les actes reprochés aux fugitifs n'avaient pas reçu le moindre commencement d'exécution, que seuls ses soldats étaient responsables, qu'il était abusif que de telles représailles aient été infligées à la population et pèsent encore sur la famille Pollono et sur les otages, concluant sa défense par une demande de levée totale des sanctions.

Kaessberg l'ayant écouté avec calme s'entretint alors à l'écart avec Meyer puis annonça que sa décision serait communiquée par celui-ci le soir à 18 heures. Bouhard qui avait gardé le contact permanent avec Pollono détenait une lettre du proscrit qu'il vint présenter à M. de Mun avant cette échéance : « Je ne suis pas un terroriste mais un soldat qui saura prendre ses responsabilités le moment venu ».

En cas de menace immédiate sur la vie des otages, la lettre serait remise à Meyer avec la parole de soldat de Pollono promettant de se rendre le lendemain lundi. Mais devant l'impasse et l'impossibilité de mettre la main sur Pollono, Kaessberg avait déjà tranché dans le vif, ordonnant à Meyer de relâcher tous les membres de la famille Pollono et de rapporter toutes les mesures répressives contre la population pornicaise, ce que Meyer annonça à M. de Mun et au lieutenant Bouhard convoqués au Jardinot à 18 heures. Aussitôt, Meyer et son adjoint, Edmund Paschka se préparèrent à quitter les lieux avec leurs hommes. Le soir même, ils allaient laisser le commandement du secteur de Pornic à Potiereyka et ses *Ostruppen*. Autrement dit les troupes de la *16.Infanterie-Division* abandonnaient le terrain à ceux de la *265.Infanterie-Division*, et du même coup, on voyait l'*Oberst* Kaessberg se débarrasser d'un officier encombrant rejoignant le corps principal de son unité sur la route des Vosges.



Oberst Kaessberg, commandant les forces allemandes de la poche sud à la *Kommandantur* de Saint-Brevin

En cette fin d'après-midi du dimanche 27 août, alors qu'ils étaient de nouveau enfermés dans le blockhaus du Jardinier, Michel Pollono éprouva une étrange impression : alors que depuis quelques heures il surprenait des bribes de conversation indiquant un départ prochain des Allemands, il n'entendait plus aucun bruit. Silence des manipulateurs radio dans la pièce voisine. Et visite surprenante d'un des téléphonistes venant leur apporter une lampe : « Nous nicht lampe ! Tous partir ! » Il était 18 h 20. On redoutait une nouvelle ruse, lorsqu'apparut Paschka. Le personnage si détesté de toute la population pornicaise tint à son tour des propos bien surprenants dans sa bouche : « Monsieur Pollono, bon papa. Libre ! Enfants aussi. Retour chez vous ».

Ils reconnurent alors une voix familière et autrement rassurante, celle de leur chauffeur Félix Renaudineau : « Sortez de là ! Vous êtes libres ! Ils foutent le camp » !... Dernières angoisses entre la Noëveillard et le virage des Malouines. Des centaines de soldats, bien en rang, devant Meyer en train de remettre des décorations et des montres aux plus valeureux ! C'est ainsi que dans cette soirée du 27 août 1944, vers 23 heures, on vit le *Hauptmann* Meyer et ses soudards quitter la ville sur des vélos volés. Des témoins ont pensé qu'ils se dirigeaient vers La Rochelle mais les archives allemandes et en particulier le journal du *Generalleutnant* Ernst Haekel atteste qu'ils se dirigeaient vers le front de l'Est, en faisant vraisemblablement étape à Cholet.

On vit aussi grossir l'escorte qui ramenait les deux frères Pollono vers le bourg de Pornic où un petit rassemblement de réconfort s'était organisé spontanément. La maison de Maurice était partie en fumée, celle du père avait été détruite à l'explosif ! Où aller ? C'est à la quincaillerie Pouvreau que les deux frères furent accueillis pour la nuit ; quant à Yvonne et son beau-père, ils trouvèrent refuge chez Camille Cizeau, le bijoutier. Le lendemain matin, Marcel Pollono, sa belle-fille et ses deux fils gagnèrent la ferme Priou à la Chalopinière où une voiture avait été cachée sous une meule de foin. Miracle ! On parvint à la démarrer et à gagner Le Pellerin où les attendaient déjà la mère et les enfants de Maurice.



Château de la Mossardière (état-major Poche sud)



Chalet Arnaud (Noëveillard) où sont fusillés les 2 Polonais



Le Jardinier (sur la corniche de la Noëveillard)
PC de Meyer où se mènent les interrogatoires



Ker Wigy où sont enfermés les otages

Encore deux victimes françaises

Après l'exécution des deux soldats polonais le 26 août, cette longue épopée allait faire deux autres victimes au cours des journées du 27 et 28 août : Pierre Gouy, un jeune cultivateur complètement étranger à toute l'affaire, ainsi que Robert Grollier, compagnon de Maurice Pollono. Difficile de savoir quelle fut la chaîne de commandement qui aboutit aux exactions que nous allons décrire maintenant, mais Maurice Pollono écrivait dans le passage de son rapport consacré au *Hauptmann Meyer* : « J'accuse Meyer d'actes de terrorisme, de pillage, et de vol... Il a lancé les Russes dans les campagnes en mettant ma tête à prix. Il est responsable des assassinats, viols et vols auxquels se livrèrent ceux-ci qui terrorisèrent la région pendant huit jours »... C'est le dimanche après-midi 27 août que Pierre Gouy fut mitraillé par trois Russes à la Guichardière. Son frère Jean-Marie l'avait trouvé au bout du chemin, projeté par une rafale sur l'herbe de la berme ; dans la poussière du chemin, vingt-quatre douilles. On lui avait volé son tabac, sa montre bracelet et son argent. Un docteur fut appelé, suivi aussitôt des gendarmes de Saint-Père-en-Retz et de Louis Fillodeau, le maire de Chauvé.

Quelques minutes plus tard, les trois soudards poussaient leur vélo dans le garage de Charles Benéteau, au pont du Clion. Il fallait réparer les vélos sur-le-champ ! Et pour montrer qu'ils ne plaisantaient pas, ils sortirent les revolvers, s'amusant à dégommer les boules de ciment sur les piliers, à l'entrée du garage. Pour Charles Benéteau, ça sentait le roussi, car c'était bel et bien chez lui que Maurice et Yvonne Pollono venaient de passer la nuit. Il fallut réparer les vélos, pas le choix... Et foncer à la Bresse prévenir Pollono. C'est Charles qui lui avait trouvé cette planque, car derrière, il y avait des taillis où il cachait ses voitures et où on pouvait filer en cas d'alerte... Mais Pollono gardait une longueur d'avance car la poursuite engagée par les Russes était ralentie par la soif ! En effet, poursuivant leur équipée, les trois hommes secouaient ensuite la porte du café Guilbaud au pont du Clion, s'énervant, faisant comprendre qu'ils avaient quelque chose à arroser... Ils avaient blessé un Français, par là-bas, de l'autre côté du canal... Puis s'en prenant à la belle-fille dont ils arrachaient la bague de fiançailles avant de se livrer à d'autres outrages.



Pierre Gouy, « Mort pour la France » à l'âge de 24 ans tué par des *Osttruppen* à la Guichardière le 27 août 1944



Robert Grollier, résistant pornicais « Mort pour la France » à l'âge de 33 ans, tué par des *Osttruppen* à la Brenière le 28 août 1944

Le lendemain après-midi, ce furent encore deux Russes qui fondirent sur les fermes de la Brenière, non loin du pont du Clion, s'apprêtant à clore tragiquement un épisode qui aura toujours hésité entre le rocambolesque et le crime de masse. Chasse aux « terroristes » ! Ils fouillent d'abord la ferme d'Alfred Gouy, sans succès, puis se dirigent vers la maison attenante, celle de Robert Grollier que vient de quitter le curé de Chauvé Jean-Baptiste Sérot et où sont rassemblés Robert et Célestine Grollier et leurs trois enfants, ainsi que Gaston Rieupet et... l'insaisissable Pollono. Celui-ci s'échappe aussitôt par derrière suivi de Gaston Rieupet. Resté pour protéger sa famille, Robert Grollier tente de calmer les Russes qui

vocifèrent et fouillent tandis que Célestine sort avec ses trois enfants. Pendant ce temps, Gaston Rieupet a eu le temps de faire un détour pour rejoindre son camion hors de vue des soldats, y récupérer son revolver et le confier à Robert Grollier pour qu'il le cache. Mais au moment où celui-ci jette l'arme dans un abreuvoir à vache, les soldats surprennent son geste, le mettent en joue et lui arrachent sa ceinture pour tenter de lui lier les mains. Pourtant Robert Grollier leur échappe à travers un bâtiment de ferme et se précipite vers le fond d'un jardin où il tente de franchir une haie. Il est alors abattu d'une balle puis achevé d'une grenade. Blessé grièvement à l'épaule et à la hanche, il expire sur place.

La mère et ses deux aînés, Robert, 9 ans, et Yvonne, 8 ans, vont rester cachés à mi-corps dans l'eau d'une mare pendant tout l'après-midi, pendant que la petite Danielle, bébé de 4 mois, vagit dans son landau dans la cour de la ferme. Après avoir retourné la maison en vain, les soldats fouillent le landau, démaillotent la petite, l'abandonnent sur le chemin, et quittent les lieux, avant que la grand-mère Gouy ne vienne secourir l'enfant. Prévenus par Rieupet, voilà enfin les gendarmes de Saint-Père-en-Retz qui relèvent le corps bientôt chargé à l'arrière du camion de Jacques Pujol vers 14 h 30 et ramené à Pornic...

Mais les soldats reviennent fouiller la maison Grollier, puis désespérant de ne trouver aucune arme, vont terroriser à nouveau la famille d'Alfred Gouy. Ils tiraillent à travers les plafonds et frappent Alfred à coups de crosse, tandis que sa femme parvient à cacher sa petite fille derrière une baline et à s'enfuir avec le garçon. Quant à la fille aînée, elle est retenue et violentée. Après avoir contraint le fermier à tourner la manivelle du camion qui ne veut rien savoir, le commando mitraille le véhicule et quitte le village... Rappliquent alors l'adjudant de gendarmerie de Saint-Père-en-Retz avec deux gendarmes... Suivis vers 16 h, du soldat russe ayant abattu Robert Grollier accompagné de quatre soldats allemands dont un officier, munis de mitraillettes et de grenades. Voilà les gendarmes aussitôt alignés contre un mur ! Après que l'adjudant se soit enfui sous les rafales, les gendarmes Bruno et Gouraud sont pourtant épargnés. Reste à grenader le camion puis à piller le refuge des « terroristes » pornicais sans y découvrir les deux fusils-mitrailleurs, les deux revolvers et la mitraillette que, le soir même, Robert Grollier devait convoyer jusqu'à La Montagne pour les remettre aux FFI du capitaine Payen.

La reddition des *Osttruppen*

C'est autour de quelques armes et d'une désertion manquée que s'était nouée cette sombre affaire de Pornic et qu'elle venait de trouver aussi son épilogue tragique. Pourtant, le petit port de pêche venait d'échapper à un péril bien plus grand qui l'aurait inscrit dans le long martyrologue des villes et villages européens où l'armée allemande s'est livrée à des massacres de masse. L'intelligence tactique des négociateurs français, le sang-froid des Pornicais, mais surtout, l'intervention de deux « Russes » devenus amis par les hasards de la guerre, à plusieurs milliers de kilomètres de leur mère patrie, avaient évité le pire, mais pour autant, le sort de ces derniers n'était pas encore totalement écrit.

En effet, Potiereyka se retrouvait désormais le seul responsable militaire de l'armée allemande dans le secteur de Pornic, et plus rien, semblait-il, ne s'opposait à ce que les tractations engagées entre lui et la Résistance par l'entremise de Loukianoff et Denis, aillent à leur terme, c'est-à-dire à la reddition de son escadron avec armes et bagages – sans doute suivi par les autres cantonnements *Osttruppen* de la poche sud.

C'est pour finaliser cette opération que le lendemain de la prise d'otages sur la place du Môle, le Major Potiereyka, accompagné d'un capitaine et d'un lieutenant, était venu dîner à la table des Loukianoff. Parmi les convives, il y avait aussi, d'après les souvenirs de Raymonde, Eugène Denis, le juge Guillet, le garagiste Gasse, le libraire Bracmard, le plombier Raulic, le médecin Tessier, les gendarmes Jean Delsart et Abel Gouy... Sans doute avait-on pris des précautions, mais c'était sans compter avec la langue trop longue d'un soldat russe éméché. La police allemande alertée tenta de vérifier les projets de reddition de Potiereyka. Enquête non probante, mais la suspicion était née et la surveillance se renforça aussi bien sur les troupes russes que sur la famille Loukianoff... En effet, dès le 2 septembre, l'Oberst Kaessberg, sans doute inquiet du climat entretenu par les « Russes de Meyer » et des rumeurs de désertion concernant « les Russes de Potiereyka », nomma un nouveau chef provisoire du secteur de Pornic, en la personne de Walter Josephi. Chargé de mener à bien l'entraînement des marins et sous-mariniers de la base sous-marine pour les transformer en fantassins, il est très vraisemblable qu'il fut aussi chargé de surveiller voire de neutraliser Potiereyka et ses hommes, ce qu'il ne parvint pas à faire à Pornic mais réussit partiellement à Saint-Brevin et Saint-Père-en-Retz.



L'Etat-major allemand de la Poche sud au château de la Mossardière à Pornic en septembre 1944 :
le Generalmajor Maximilian HUENTEN, l'Oberst Siegfried KAESBERG, le Korvettenkapitän Walter JOSEPHI
remplaçant le Major POTIEREYKA dans le secteur de Pornic le 2 septembre 1944 (l'Obertleutnant SCHROEDER le
remplacera à son tour du 15 septembre jusqu'à la libération de la poche)

Au cours du repas chez les Loukianoff, le *Major* Potiereyka avait demandé qu'on organisât une entrevue avec les responsables militaires de la région nantaise, ou pour le moins, des assurances en cas de reddition en masse sous son commandement. Albert Rabiller, FFI du groupe de Touvois et boucher au centre d'abattage de Saint-Père-en-Retz, soumit cette demande à Fred Payen commandant le 10^{ème} bataillon FFI de La Montagne le vendredi 1^{er} septembre à 9 h 30 (ce 10^{ème} bataillon deviendra ensuite le creuset du 6^{ème} bataillon FFI de Loire-Inférieure). Celui-ci en avisa le capitaine Grangeat à Nantes et recommanda à Rabiller de vérifier les intentions des Russes en se faisant accompagner par l'interprète roumain Barkovitch *alias* Mickey résidant à Arthon. Si les volontés de Potiereyka s'avéraient crédibles et sincères, les deux hommes devaient assurer les Russes qu' « ils trouveraient des troupes régulières disposées à les accueillir en amis et non en ennemis s'ils se dirigeaient vers Sainte-Pazanne et La Montagne » ! Cette proposition faite le samedi soir 2 septembre ne reçut pas de réponse ferme de la part des Russes qui ne souhaitèrent communiquer ni date ni heure de départ de leurs cantonnements. Cependant, la méfiance allemande s'accentuant, Potiereyka craignait de se voir arrêté et désarmé avec ses hommes, et il décida donc de brûler ses vaisseaux sans attendre un accord explicite avec la résistance française et surtout sans attendre l'arrivée du *Korvettenkapitän* Josephi. C'est alors qu'elles étaient déjà sur les routes que les colonnes russes eurent vent de la consigne de Fred Payen : « Dirigez-vous vers l'est. Entre le lac de Grandlieu et la Loire, vous croiserez des troupes françaises qui accepteront votre reddition ». Consignes dignes d'un grand jeu de piste, mais bien peu précises sur la nature et les conditions de cette reddition !

Le même jour, 2 septembre, Loukianoff avait été déclaré indésirable à Pornic. En effet, accompagné à la gendarmerie de Pornic par le gendarme Jean Tendron, il avait reçu des mains de l'adjudant Jean Delsart cet ordre de la *Kommandantur* :

« Le réfugié russe Rostislaw Loukianoff, demeurant à Pornic, est expulsé. Il devra quitter Pornic le 3 septembre 1944 par la route de La Bernerie ».

Aussitôt, Rostislaw avait montré cet ordre au juge de paix M. Guillet et à son suppléant M. Eude, puis il s'était rendu auprès de Potiereyka qui se préparait à l'évasion en masse avec ses hommes et eut ces quelques mots : « **Vous êtes trahis et nous aussi** » ! Alors que Raymonde se réfugiait aux Fosses chez son amie Mme Frioux, Rostislaw rentrait à la gendarmerie pour demander conseil à l'adjudant Delsart. Celui-ci décida de l'accompagner à Chauvé en vélo pour rencontrer le lieutenant Marcel Bouhard et le curé Sérot. C'est le gendarme qui le reçut d'abord, plutôt froidement, hésitant même à le laisser repartir librement. À cette date, que savait-on en effet des intentions réelles des « Russes », du jeu de Potiereyka et même de Loukianoff ? On venait d'enterrer Pierre Gouy et Robert Grollier, victimes des Allemands, mais aussi des « Russes » ! Du Clion à Saint-Père-en-Retz, régnait un climat de terreur entretenu par les Russes de Meyer : les femmes ne sortaient plus ; on hésitait à se rendre dans les bourgs pour la corvée de pain ; les Allemands eux-mêmes passaient dans les villages pour prévenir de garder les filles et les femmes à l'abri, tant que les bandes ne seraient pas toutes désarmées. Bouhard avait cependant ordonné à Jean Delsart de reprendre l'ordre d'expulsion et de laisser repartir Loukianoff librement. Celui-ci ayant trouvé une cache provisoire chez le charcutier Grellier résolut d'y attendre le passage de ses « compatriotes » qu'il s'était promis de guider vers les lignes françaises.

C'est alors que certaines compagnies en provenance de campements de Pornic et Saint-Père-en-Retz parvenaient à Chauvé, tandis que d'autres étaient cernées et désarmées par les Allemands. C'est au soir du 3 septembre et durant toute la nuit que partirent les groupes les plus importants. Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1944, le champ de foire de Chauvé servit ainsi d'aire de regroupement et de repos à des colonnes calmes et silencieuses qui allaient bientôt se relancer sur les routes, vers Vue mais surtout vers Arthon, Cheméré et Port-Saint-Père. Constant Boisserpe rapporte d'étonnantes images de caravansérai sous la lune, animées de chevaux, de mules et d'attelages. On entend le cliquetis des éperons. Malgré la saison, des hommes sont drapés de leurs grands manteaux ou de leurs vestes de cuir ; certains portent des bottes traditionnelles cosaques, des toques ou des chapkas de fourrure ; d'autres ont le crâne rasé surmonté d'une tresse ; on voit des ceintures tressées d'où pendent des sabres...

Des Russes furent attaqués par les résistants locaux lors de la traversée d'Arthon où Denise Briand fut témoin de ces événements...

« Ça pétaradait juste sous nos fenêtres. La fin de la colonne était arrivée à la hauteur du calvaire et s'engageait vers Cheméré. Les FFI s'étaient cachés derrière une sorte

de barricade en bois. On a dit que c'était des Vendéens - ils étaient habillés comme des Romanos - mais je pense qu'il y avait aussi des gars du coin... [dont certains allaient rejoindre le groupe Besnier quatre jours plus tard]. Les Russes, on les a bien vus passer. Des pouilleux eux aussi, à pied, à cheval, en vélo, assis sur leurs petites charrettes. Ils faisaient plutôt pitié. C'est triste à dire, mais on leur a tiré dans le dos »²⁰ !

L'escadron de Potiereyka devait maintenant se faufiler entre le Pont-Béranger et Sainte-Pazanne pour parvenir aux abords de Port-Saint-Père. Resterait à franchir l'Acheneau, traverser la route de Nantes et piquer vers La Montagne en espérant croiser des émissaires français. Le 4 septembre, vers cinq heures et demie du matin, un premier groupe d'une dizaine d'hommes se rendait à des résistants de Bouaye. Les résistants locaux signalaient aussi la présence d'un fort détachement « ennemi » à Saint-Mars-de-Coutais et d'un autre groupe à Port-Saint-Père. C'est ici qu'un groupe de volontaires constitué de réfractaires et d'éducateurs de la colonie du Pré Nouveau, renforcés de paysans et même d'un jeune prêtre, l'abbé du Pasquier, interceptèrent un premier parti de 21 Russes, avec à leur tête, un lieutenant et un colonel qui se disait « ami des Français », et avec qui une première négociation avait déjà été engagée. Il s'agissait bel et bien de Potiereyka et de ses hommes traînant avec eux deux blessés graves atteints par la fusillade à la sortie d'Arthon. Souhaitant se rendre à une armée régulière, ils n'étaient pas disposés à baisser pavillon devant cette maigre troupe dépenaillée.



Il faut donc maintenant faire le récit des négociations de reddition de ces hommes, avant même qu'ils soient pris en charge par les FFI de La Montagne... On est dans le secteur du Brandais à Port-Saint-Père au matin du 4 septembre 1944 et le jeune abbé du Pasquier nommé dans la paroisse de Port-Saint-Père m'a livré son témoignage de jeune résistant jouant un rôle déterminant dans ces négociations...

Des groupes de soldats russes sont signalés dans les campagnes. L'abbé du Pasquier et deux autres résistants locaux, Joseph Chipeaux et Joseph Morilleau, se portent à leur rencontre après avoir croisé un éclaireur...

« L'homme lança quelques mots d'une voix forte, et au lieu des coups de feu attendus, ce fut une longue acclamation. Aussitôt, des silhouettes se dressèrent... Deux, cinq, sept, peut-être vingt, en différents points de la haie. Tous ces hommes, enjambant les épines, sautant par-dessus le talus, vinrent vers nous, arme à la main, s'interpellant joyeusement... »

²⁰ M. Moreau, employé au garage Gasse à Pornic, et réfugié chez sa mère à Cheméré depuis le soir du 26 août fut aussi réveillé par le passage de leurs carrioles sous ses fenêtres.

Deux soldats russes parlaient un peu le français. Soudain, l'homme au manteau de cuir le déboutonna et l'entrouvrit des deux mains pour laisser apparaître une veste d'uniforme allemand aux épaulettes d'argent tressé. Il déclara avec solennité : "Ich, colonel russe !" Pour nous, un éblouissement ! C'était un grand et bel homme d'une quarantaine d'années, à la figure à la fois ouverte et grave, à l'allure calme et décidée [il s'agit bien sûr du colonel Potiereyka]... »

S'ensuit un échange autour d'une carte Michelin que Potiereyka sort de la poche de son manteau...

« Je dépliai la carte que me tendait le colonel, la posai sur l'herbe et, devant toutes ces têtes inclinées, déclarai avec assurance : " Allemands, ici !" tandis que mon doigt décrivait un arc de cercle de Préfailles à Paimbœuf... " Ja !" fit le colonel... " Américains, ici !" ... et j'indiquai tout le nord de la Loire au-dessus de Nantes. C'était un souhait plutôt qu'une certitude... " Ja !" fit le colonel... " Français, ici !" ... Geste large couvrant une ligne allant de Bourgneuf à Clisson. Enfin, un dernier geste : " Nous, ici !" ... C'est-à-dire dans le blanc central, le *no man's land* triangulaire délimité par les trois zones que je venais d'affecter aux belligérants. Alors le colonel échangea quelques mots avec le lieutenant, se redressa, puis prononça lentement et fortement : " Nous, partisans russes. Nous, avec vous !" Joie réciproque, tapes dans le dos. »

Du Pasquier décrit ensuite l'étonnante diversité des uniformes qui l'entouraient :

« Il y avait le manteau de cuir et la toque de fourrure du colonel. Je ne parle pas des bottes, tous en avaient, mais les siennes étaient fines et à revers. Plusieurs têtes étaient aussi coiffées de toques, mais les autres portaient le calot allemand. Les vestes étaient allemandes, mais pas toutes : certaines me parurent plus amples, un peu comme des blouses. Je n'ai pas détaillé les culottes de cheval. L'une d'elles tranchait pourtant par sa couleur : elle était rouge vif et celui qui la portait - je l'appelai aussitôt le cosaque - avait une veste à brandebourgs et, au côté, un grand sabre courbe ; aucun autre n'en possédait ».

Puis c'est la description des armes :

« Quant aux armes à feu, elles étaient impressionnantes comparées aux nôtres. Des fusils mitrailleurs typiquement russes avec un chargeur en forme de disque plat ; leurs deux servants, ainsi que le lieutenant et les deux ou trois sous-officiers portaient au ceinturon un pistolet automatique allemand. Tous les autres étaient munis de Mauser à répétition qui me parurent neufs. Plusieurs disposaient de tromblons lance-grenades fixés au canon. Voyant que je m'intéressais aux armes, le colonel déboucla le rabat de son étui, sortit son revolver et me le tendit. Je crois qu'il était prêt à me le donner. C'était un revolver d'allure classique, de calibre 9 mm. Je l'avais bien en main. Quelle tentation que de posséder un pareil souvenir. Il portait gravé sur la platine une étoile à cinq branches : il était donc de fabrication soviétique. Mais il était à barillet et je préférais un pistolet automatique. Je le rendis au colonel et lui désignai alors le porteur de fusil mitrailleur le plus proche, qui avait à la ceinture un pistolet automatique. Sans hésiter, le colonel déboucla le ceinturon de l'homme, fit glisser l'étui du pistolet et me le tendit²¹. Le soldat dépouillé n'avait pas l'air content, mais ne protesta pas. J'admirai l'objet quelques instants, puis le fis disparaître dans ma poche de soutane. Ah ! L'ampleur des poches de soutane ! »

... Un peu plus tard, on retrouve du Pasquier parvenu à Saint-Mars de Coutais pour continuer son rôle de négociateur auprès d'autres Russes...

« Les instituteurs avaient procédé comme nous l'avions fait au Brandais : ils avaient cherché à convaincre le chef de la colonne qu'il n'avait rien à faire de mieux que de se rendre.

²¹ Lors de ma visite à Lourdes pour recueillir le témoignage de l'abbé du Pasquier, j'ai pu moi-même tenir dans ma main ce revolver conservé précieusement par l'ancien jeune prêtre de Port-Saint-Père et en même temps FFI.

En signe de bonne volonté, des gens du village avaient eu l'idée géniale d'apporter une barrique et de la mettre en perce derrière l'église... Les Russes venaient y boire et remplir leurs bidons. Ils étaient une bonne centaine, avec plusieurs voitures à chevaux à quatre roues, bâchées de toile sur des armatures arrondies. Leur armement comprenait au moins une mitrailleuse lourde, des fusils, des pistolets, des lance-grenades, des caisses de bouteilles incendiaires - nous ne savions pas alors que ça s'appelait des "cocktails Molotov" - des caisses de grenades et de munitions. Bref, une belle prise ! À notre arrivée, les instituteurs commençaient à rassembler la colonne pour la mettre en route vers Bouaye par la chaussée du lac de Grandlieu, en vue de la conduire à La Montagne... »



Capitaine Frédéric Payen, alias Fred Pernet qui négocia avec Potiereyka la reddition des *Osttruppen* du pays de Retz



L'abbé Guy du Pasquier qui fut l'un des négociateurs lors de la reddition de Potiereyka et de ses hommes à Port-Saint-Père

Au matin 4 septembre, le capitaine Payen, commandant le 10^{ème} bataillon, avait été alerté par les groupes FFI de Bouaye, Saint-Mars de Coutais, Saint-Lumine et Port-Saint-Père que des « détachements ennemis » circulaient dans la campagne et qu'un groupe avait même été escorté par des résistants locaux au château du Pré Nouveau à Port-Saint-Père. Payen dépêcha aussitôt une patrouille de 22 hommes aux ordres d'Irénaëe Legeay, en voitures, avec une mitrailleuse Hotchkiss sur le toit d'une traction, au cas où... Il avait eu la sagesse de les faire accompagner de Jean Sorin, un bon négociateur, et d'un interprète crédible en la personne de Vassilitch Ladow Sakanoïev (dont on peut revoir la photo p. 5)... Mais sans attendre l'arrivée des FFI en armes, les volontaires locaux avaient poursuivi leurs « manœuvres d'encerclement »... (Voir en ANNEXE 12, le compte-rendu de Frédéric Payen)

Retrouvons donc l'abbé du Pasquier au château du Pré Nouveau où les volontaires du secteur ont accompagné les Russes...

« Le noyau des volontaires du Port-Saint-Père, encore renforcé de quelques nouveaux venus, était rassemblé, partie dans l'entrée, partie dans l'avenue, fusil à la bretelle, par groupes de trois ou quatre. Sur la pelouse de droite se tenaient les Russes, derrière les barrières à moutons... Ils avaient mis leurs deux fusils mitrailleurs en batterie, l'un pointé vers le grand portail, à moins de dix mètres des premiers volontaires. L'atmosphère semblait moins bonne qu'au moment où je les avais quittés. J'appris que les Russes avaient refusé de se laisser désarmer, que le colonel était au château, en palabre avec M. Guillet, le directeur de colonie de vacances et que les soldats devenaient nerveux, inquiets de ne pas voir revenir leur colonel. La situation pouvait mal tourner ».

Par chance, une des femmes de service, Nina Leckzynska²², était polonaise et sa connaissance du dialecte ukrainien lui permit de servir d'interprète et de renforcer la confiance. Elle vint dire aux Russes qu'un repas leur avait été préparé. Heureuse diversion... Durant toute la journée, le personnel du Pré Nouveau, du directeur aux cuisinières, sut faire preuve d'initiative autant que de discrétion, mais qui eut

²² Cette femme appartenait à une importante communauté polonaise installée à Couëron où elle travaillait dans la métallurgie locale. Par crainte des bombardements, sa famille s'était réfugiée à Port-Saint-Père.

cette idée magnifique de servir un bon repas aux Russes ? Toute la troupe, avec son armement, se mit alors en route vers le réfectoire aménagé dans l'ancienne bergerie du château...

« L'espace avait été dégagé, nettoyé, balayé ; des tables dressées sur tréteaux ; des bassines fumaient et les bouteilles luisaient dans cette grande pièce sombre. Je crois bien qu'il y avait même des assiettes et des couverts. Les bancs étaient prêts à recevoir les Russes, mais les Russes ne s'y asseyaient pas. Ils s'étaient placés autour des tables et restaient obstinément debout, malgré les exhortations des serveuses. Ils attendaient leur colonel. Ils l'attendaient si bien qu'il fallut aller le chercher. Il arriva avec M. Guillet et gagna d'un pas calme sa place au centre de la table. Là, après un rapide coup d'œil sur son monde, d'un geste amical, il donna le signal de s'asseoir. Après lui, tous s'installèrent et commencèrent à se servir les uns les autres en devisant gaiement. J'appréciai ce comportement patriarchal, à la fois respectueux et familier. Le repas achevé - il fut bref - le colonel se leva ; tous ses hommes l'imitèrent. Et la troupe mêlée des Français et des Russes se mit en route vers La Montagne ».

Durant le repas, du Pasquier avait informé M. Guillet des événements de Saint-Mars et celui-ci lui avait confirmé l'entêtement du colonel à se considérer, lui et sa troupe, comme des « Partisans russes » qui allaient se joindre aux partisans français...

« En conséquence, il refusait catégoriquement de se laisser désarmer. M. Guillet espérait qu'à La Montagne, les FFI, mieux armés et mieux structurés que nous, pourraient trouver des arguments plus décisifs que les siens. Comment, en effet, enrôler des hommes qui, combattant aux côtés des Allemands, avaient probablement tué des Français ? Il convenait d'être corrects et amicaux - la prudence d'ailleurs le conseillait - mais rien de plus... »

Le groupe des FFI de La Montagne arriva enfin, et les Russes furent rassurés par la présence au milieu d'eux de leur compatriote Vassilitch Ladow Sakanoïev, mais ils persistaient à refuser de se rendre et de se laisser désarmer ... Potiereyka exigeant de rencontrer un responsable, on finit par accéder à sa demande et on l'emmena à La Montagne en voiture tandis que son groupe était joint à un autre parti de 113 Russes capturés aussi par le 10^{ème} bataillon aidé par un groupe de résistants de Saint-Lumine. On vit alors une colonne de cavaliers se former en direction de Bouaye puis de La Montagne. Encadrée par une poignée de FFI armés de bric et de broc, renforcés de quelques volontaires de Saint-Lumine-de-Coutais, cette colonne de 138 Russes en armes n'allait pas tarder à pénétrer dans le « camp des Annamites » de la Briandière. Au total, provenant de divers secteurs, ils seraient environ 300.

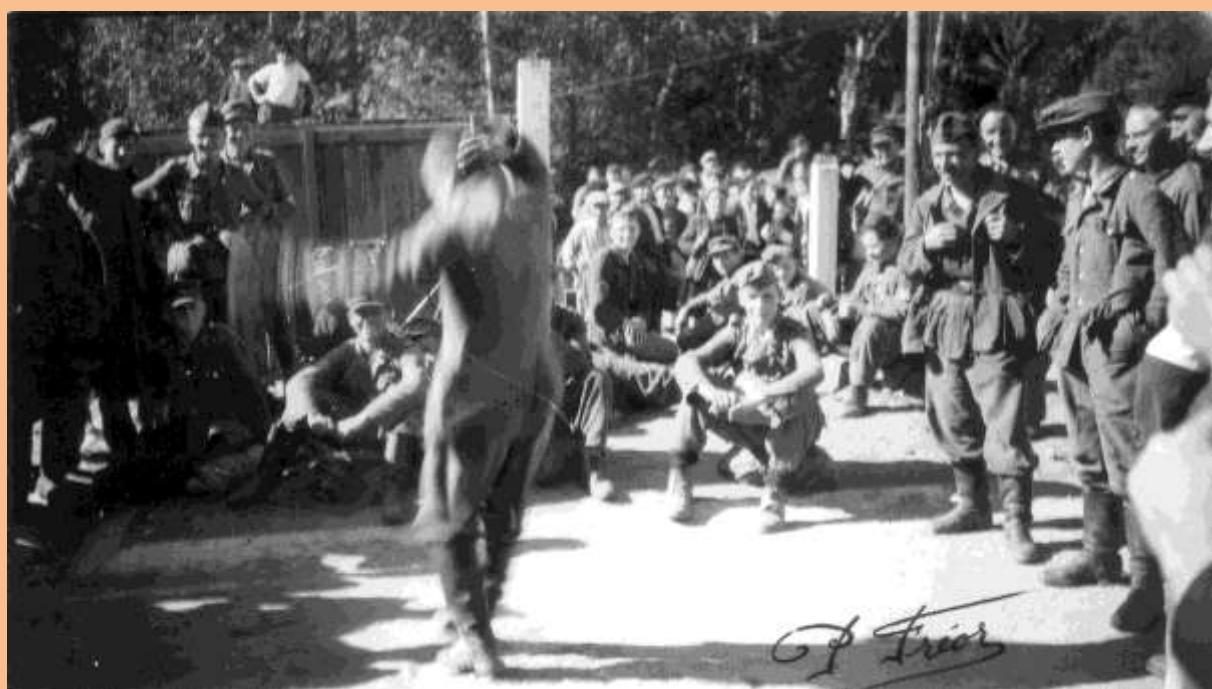


Pendant ce temps, Payen avait entraîné Potiereyka à la mairie de La Montagne pour lui faire signer sa reddition officielle, avec remise des armes, en présence du capitaine Grangeat, commandant le 5^{ème} bataillon FFI de Loire-Inférieure, venu de Nantes et représentant le colonel Félix. Puis, en sept exemplaires, il lui fit établir une déclaration en russe reconnaissant que ses hommes et lui-même avaient été « bien traités par les Français », et engageant les autres groupes « à se rendre aux troupes françaises ».

Depuis la rencontre initiale de Loukianoff et de Potiereyka, le point commun de tous ces hommes c'est qu'ils parvinrent, malgré le barrage de la langue, de la culture, du costume ou de l'uniforme, à Michel Gautier

maintenir constamment la négociation, par mots, gestes ou décisions symboliques destinées à créer la confiance, et à éviter de sortir les armes de leur étui ou les sabres de leur fourreau...

Pourtant, allait se livrer ensuite une bataille d'ego et une surenchère très dommageable au succès complet de cette opération... En effet, un autre chef de groupe, Briac Le Diouron *alias* Yacco, qui s'était déjà signalé par des imprudences ayant fragilisé gravement le maquis de Saffré, se livra une fois de plus à une action aventuriste. Alors que Payen avait demandé à Rabiller de poursuivre son travail de contact auprès d'autres cantonnements russes situés au nord de Chauvé, au château de Terre-Neuve et au Bois-Hamon, Payen lui-même, accompagné de quelques hommes, se proposait le mercredi 6 septembre de se rendre en voiture, puis à pied, dans le secteur de Paimbœuf, sans armes et sans signes distinctifs mais « armé » de l'appel de Potiereyka, pour pousser à la reddition un fort parti de Russes. Mais parvenu au Pellerin, le groupe apprit que Yacco et son corps franc venait de prendre à partie une patrouille russe et de lui tuer cinq hommes ! La reddition en nombre des *Osttruppen* du Pays de Retz se trouva gravement compromise... Quant aux hommes de Potiereyka, ils allaient être remis aux Américains par les FFI qui les avaient capturés. Par une clause des accords de Yalta, ceux-ci les remirent à Staline qui les envoya au goulag. Potiereyka sachant le sort qui lui était promis se pendit sur le sol français.



Lorsque le 9 juillet 1945, le capitaine Payen remit à l'abbé du Pasquier ce certificat :

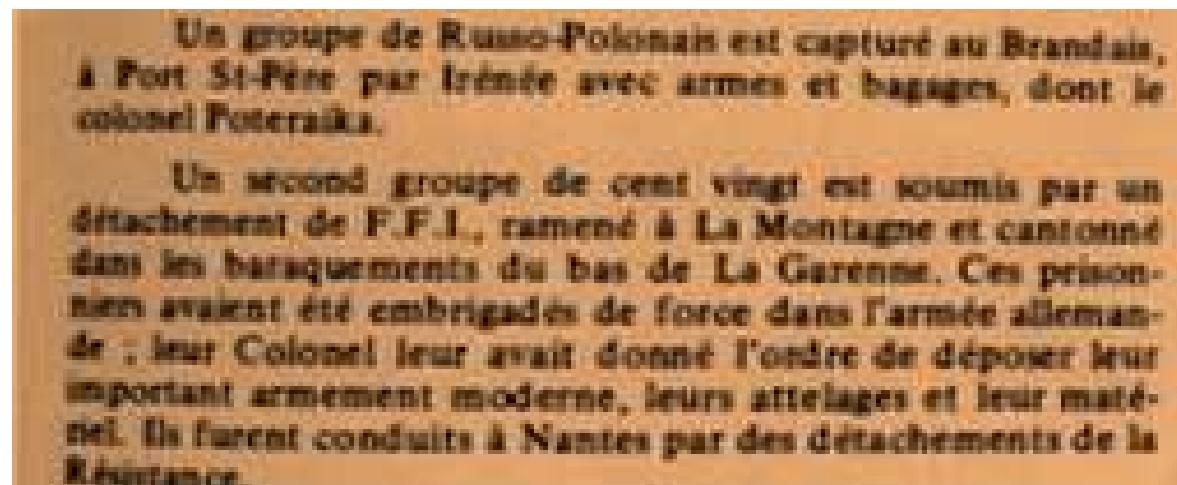
« Je soussigné, capitaine Payen, ingénieur des Directions de travaux de première classe de la Marine, certifie que M. l'abbé du Pasquier a créé un groupe de Résistance au Port-Saint-Père et qu'il a participé activement aux opérations de la Libération. Secteur de Saint-Nazaire - Commandement du Génie : Capitaine Payen », il accompagna ce geste de ce commentaire : « La capture du détachement russe est à ce jour l'opération la plus importante réalisée par les FFI de Loire-Inférieure ».

Ce furent seulement une partie des hommes de Potiereyka, ceux du secteur de Pornic, qui se rendirent aux FFI de La Montagne le 4 septembre 1944, en compagnie sans doute d'Ukrainiens du *Ost-Regiment Mitte* de l'*Oberstleutnant* Schubuth. En effet, suite aux rumeurs de désertion concernant les *Osttruppen* du sud-Loire et le début de fraternisation avec la résistance locale initiée à Pornic par Potiereyka et Loukianoff, les soldats des batteries de Saint-Brevin et Saint-Père-en-Retz furent encerclés, désarmés, et pour certains enfermés dans les blockhaus de Saint-Brevin et dans l'école Saint-Roch de Saint-Père-en-Retz.

Un témoin capital a attesté de la reddition d'une partie de ces hommes le 4 septembre 1944 avec à leur tête le colonel Potiereyka, il s'agit de Pierre Fréor dans *Histoire de la commune de La Montagne* où il écrivait :

« Un groupe de Russo-Polonais est capturé au Brandais à Port-Saint-Père par Irénée [NDLR – Irénée Legeay, chef de groupe FFI de La Montagne, adjoint du capitaine Frédéric Payen] avec armes et bagages, dont le colonel Poterayka.

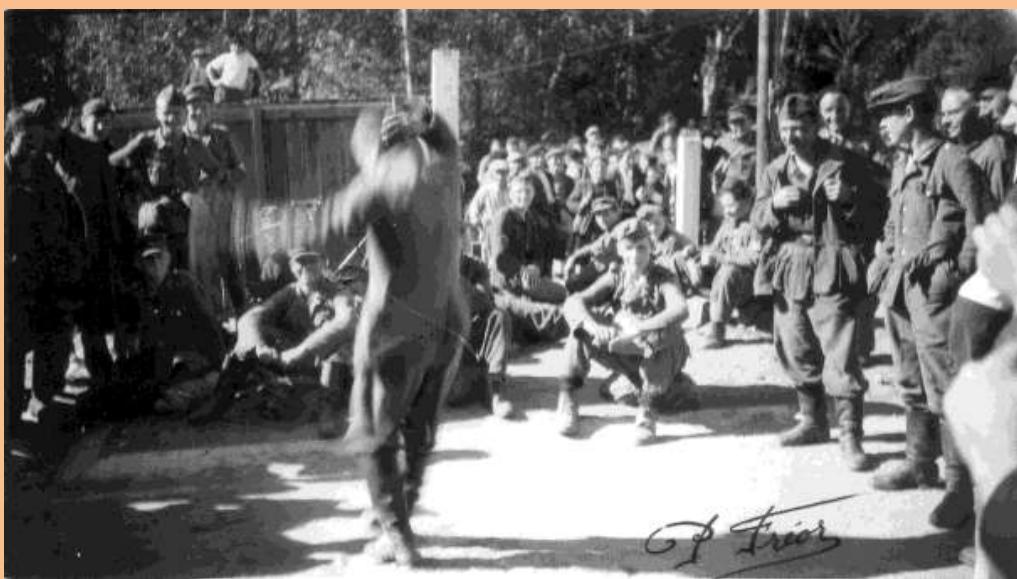
Un second groupe de cent vingt est soumis par un détachement de FFI, ramené à La Montagne et cantonné dans les baraquements du bas de la Garenne. Ces prisonniers avaient été embrigadés de force dans l'armée allemande ; leur colonel leur avait donné l'ordre de déposer leur important armement moderne, leurs attelages et leur matériel. Ils furent conduits à Nantes par des détachements de la Résistance » [NDLR – avant d'être dirigés vers un camp de regroupement de soldats Osttruppen à Angers]



Il illustra d'ailleurs ce témoignage personnel d'une des célèbres photos de ces soldats russes en cours de reddition et bientôt sur le chemin du goulag et de la mort.



Mais toutes les autres sont magnifiques... À remarquer sur la dernière photo, des soldats portant l'écusson de la ROA (voir ANNEXE 7 consacrée au général Vlassov)



Epilogue

Quelles furent les suites de cette affaire pour les protagonistes principaux ?

L'expulsion de Rostislaw Loukianoff et l'exil de sa famille hors de la poche, tel qu'en témoigne Raymonde Loukianoff dans « *Mon enfance, ma vie* » :

Le 2 septembre, le gendarme Tendron, de Pornic, rencontrant Rostislaw, lui annonça qu'un papier le concernant était arrivé à la gendarmerie et qu'il devait s'y rendre. Là, le chef de brigade, Delsart, lui remit un ordre de la Kommandantur:

"Le réfugié russe Rostislaw Loukianoff, demeurant à Pornic, est expulsé. Il devra quitter Pornic le 3 septembre 1944 par la route de la Bernerie."

La signature, illisible, était celle d'un capitaine allemand. Rostislaw me montra cet ordre ainsi qu'à M. Guillet, le juge de paix, et à M. Eude, son suppléant.

A partir de ce moment, me sentant en danger avec les enfants, je suis partie me faire héberger chez une amie, Mme Frioux, aux Fosses, non loin de l'actuelle rue des Peupliers.

Rostislaw se rendit auprès du colonel Potiéreïka. Celui-ci comprit tout de suite la situation: le général allemand commandant la poche de St-Nazaire n'avait sans doute pas apprécié l'intervention des Russes. Ils étaient tous en danger, il fallait tenter une évasion massive.

De retour à la gendarmerie, Rostislaw demanda conseil à M. Delsart: il se doutait bien de ce qui l'attendait s'il franchissait le poste allemand de la route de la Bernerie. M. Delsart lui proposa de l'accompagner à Chauvé où se trouvait le lieutenant de gendarmerie Bouhart. A Chauvé, ils eurent tous les trois une longue discussion. Le lieutenant Bouhard ordonna à Delsart de reprendre l'ordre d'expulsion et de laisser repartir Rostislaw.

Si le capitaine Meyer avait accepté de libérer la population, il ne faut pas oublier qu'il avait gardé prisonnière toute la famille Pollono. Le colonel Potiéreïka était intervenu, mais l'un des fils Pollono était encore aux mains des Allemands. Le curé de Pornic est venu me voir le matin du 3 septembre, de très bonne heure, afin que je joigne Rostislaw pour qu'il demande une nouvelle fois au colonel Potiéreïka d'intervenir. D'autre part, à la demande du chef de la Résistance, M. Denis, je devais aussi lui dire de faire entrer en contact les Russes avec le curé de Chauvé, le Père Sérot.

Rostislaw était au cantonnement des Russes, vers la Gelletière, sur la route de St-Père-en-Retz. Je suis donc allée à bicyclette chercher du lait à la ferme de la Gelletière. J'ai été arrêtée par les Allemands à un barrage, mais comme ma carte d'identité était encore à mon nom de jeune fille, d'Hervé, ils m'ont laissé passer.

Malheureusement, à la Gelletière, il y avait partout des Allemands à la place des Russes. La fermière m'a expliqué que les Russes étaient tous partis dans la nuit...

Je suis donc revenue prévenir M. Denis de ce changement. Il m'a envoyée aux nouvelles à Chauvé. J'ai appris du curé de Chauvé que Rostislaw était parti avec les 300 Russes en direction du Pellerin², après avoir passé la nuit dans un débarras chez M. Grollier, charcutier. Celui-ci avait accepté de le loger alors qu'il était recherché par les Allemands...

J'ai su, depuis, que, conduits par Rostislaw, les 300 Russes avaient réussi à se rendre avec armes et munitions aux F.F.I.³ près de La Montagne. Robert Pastemps, un Pornicais qui était du groupe de Résistants auprès desquels ils se sont rendus, a reconnu mon mari et a d'ailleurs empêché ses amis de lui faire connaître le même sort que les autres Russes prisonniers. Que sont-ils devenus par la suite ? Je sais que Potiéreïka s'est pendu. Les autres ont été renvoyés en Russie où, selon toute vraisemblance, ils ont été considérés comme des traîtres et fusillés.

Raymonde LOUKIANOFF

Précisons ici quelques détails concernant le déplacement de Raymonde à Chauvé à la demande d'Eugène Denis... Se trouvant de fait transformée en agent de renseignement de la résistance, Raymonde avait confié ses enfants à ses voisins Guillet et la garde de sa maison au gendarme Abel Gouy, avant d'enfourcher son vélo et de gagner Chauvé où le curé Sérot l'avait accueillie froidement :

- Je ne sais rien !
- Mais Monsieur Denis m'a dit que...
- Chère Madame, puisque je vous dis que je ne sais rien !

On remarque à cette occasion les attitudes parfois divergentes des responsables de la Résistance par rapport aux Russes. Alors que le lieutenant Bouhard et le curé Sérot restent très méfiants, le capitaine Payen et Eugène Denis, suivis par l'état-major nantais, font tout pour soutenir l'initiative de Loukianoff et Potiereyka et accompagner la reddition de ces compagnies *Osttruppen* du Pays de Retz. Cela manifeste sans doute la grande difficulté à échanger rapidement consignes et décisions entre Nantes, La Montagne, Chauvé et Pornic.

Quant à Raymonde, elle avait pris le chemin du retour par la route de Saint-Père-en-Retz où, parvenue au carrefour du Poteau, elle était tombée sur une bande de Russes à qui elle avait montré crânement son alliance en disant « Mon mari, *Russki* ! Loukianoff ! *Russki* ! »... Ils la laissèrent remonter sur son vélo et rejoindre Saint-Père-en-Retz où c'est les Allemands qu'il lui fallut contourner...

« Ils étaient très énervés et couraient dans les rues, trop occupés à désarmer les Russes et à les pousser à coups de crosse vers l'école des frères [Saint Roch] pour s'intéresser à moi ».

De retour à Pornic, elle rendit compte de son aventure et de son échec à Eugène Denis qui l'informa de la prise en main de la ville par un nouveau chef, un marin du nom de Josephi !... En moins de 15 jours, Pornic venait de changer à trois reprises de représentant local de la Wehrmacht ! Une partie des troupes d'occupation avait fait sécession ; la résistance locale était aux abois et durement frappée ; la population sortait d'une semaine de terreur et avait perdu tout espoir d'une libération prochaine.

Une famille en exil

Voici maintenant un autre extrait des Mémoires de Raymonde Loukianoff intitulé « Réfugiés » où elle évoque son départ de Pornic avec ses enfants en compagnie de Gabrielle Grollier partant se réfugier à Saint-Sébastien-sur-Loire.

RÉFUGIÉS

Je voulais quitter la Poche. Il y avait encore quelques possibilités pour partir à Nantes, qui était libérée, mais tous mes amis me le déconseillaient. M. Denis avait appris par la Résistance que Rostislaw était à Nantes, à l'hôtel du Grand Monarque, place Saint-Clément.

Un jour, j'ai pris une résolution. Je m'étais dit en me couchant chez Mme Guillet : "la nuit porte conseil", car j'étais lasse d'entendre mon entourage me conseiller. Le matin, en me réveillant, j'étais décidée, coûte que coûte, à partir. A Pornic, je me sentais trop en danger.

Un plan de départ a donc été mis au point par mes amis. Mme Grollier et son jeune fils (l'aîné avait été tué par une grenade à Chauvé) voulaient partir aussi.

La préparation du départ m'a beaucoup absorbée. Je savais qu'il fallait emporter l'indispensable, l'argent, que j'avais camouflé dans une large ceinture que j'avais confectionnée. C'était huit cents francs en billets, qui m'ont fait transpirer pendant le voyage car j'avais mis sur moi le plus possible de vêtements et l'on était en septembre, il faisait chaud. Mes enfants aussi étaient chaudement habillés et le landau de Boris transportait encore nos vêtements d'hiver indispensables. Boris était attaché très haut dans son landau, la tête touchant la capote que l'on avait relevée, bien sûr, pour loger les vêtements pliés en oreiller. Et on avait des valises !

Nous sommes partis de Pornic le 14 ou le 15 septembre 1944, en charrette à cheval, avec Mme Grollier dont le fils avait été tué à Chauvé par un Russe enrôlé dans l'armée allemande et qui patrouillait dans le secteur. D'après mes souvenirs, les Résistants pornicais s'étaient réunis dans une ferme et avaient été découverts par une patrouille. L'un d'eux, Robert Grollier, aurait pris peur et aurait jeté son arme dans un puits. Ce serait à ce moment-là qu'il aurait été tué. Rostislaw a cherché à savoir auprès des Russes ce qui s'était passé. Le Russe aurait-il pris peur ? J'en ai parlé avec Mme Gouy dont le mari était gendarme résistant. Elle affirme qu'il y a eu beaucoup d'imprudence dans cette affaire.

Donc, j'ai voyagé jusqu'à Nantes avec cette dame Grollier par un itinéraire préparé par nos amis,

entre autres, M. Denis, chef de la Résistance. Au carrefour de la Chaussée, au Clion, nous avons changé de véhicule et nous sommes montés à l'arrière d'une camionnette à plateau qui fonctionnait au gazogène.

À Arthon, où nous avons franchi la ligne, nous étions dans la zone libérée. Quelle joie de voir les premiers FFI !

A Pirmil, les ponts étaient détruits. De petites barques faisaient le passage mais nous étions trop lourds, avec tous nos bagages, pour une seule barque et il a fallu me séparer de Boris installé dans son landau. Il était dans une autre barque qui nous suivait. Je me souviens lui avoir donné un fruit, une poire, pour lui faire accepter cette séparation et quand je l'ai retrouvé sur l'autre rive, il mangeait toujours la poire qu'il partageait avec une guêpe ! Ouf, nous avions encore échappé à un ennui supplémentaire !

À Nantes, Rostislaw nous attendait. Je ne sais pas comment il avait été renseigné, mais cela prouve que tout avait été organisé pour nous remercier. C'est donc à l'hôtel du Grand Monarque, place Saint-Clément, que nous avons demeuré, sans carte de séjour. Il nous était interdit de rester dans la ville sans carte de ravitaillement, ce qui nous obligeait à nous nourrir chez les sœurs de l'Armée du Salut, sur la même place. Nous n'avions même pas le droit de recevoir du lait pour Boris. Rostislaw et moi sommes allés à la mairie de Nantes exposer notre situation. Impossible d'avoir un résultat, si bien que Rostislaw s'est mis en colère et je l'entends encore dire, avec son accent « Mais il me faut les biberons pour l'enfant » !

Nous avons eu des tickets pour le lait uniquement et celui qu'on nous servait chez les sœurs était caillé dans le biberon, mais avalé quand même par Boris. Il profitait des bonnes sœurs pour se remplir l'estomac car celles-ci me le prenaient et l'emmenaient avec elles pour le nourrir.

...

[Un mois plus tard, la mairie de Nantes les envoie à Derval en tant que réfugiés]

Là-bas, nous avons d'abord été hébergés à la mairie où se trouvaient déjà plusieurs familles. Le maire, le Dr. Capel, ainsi que sa femme, infirmière, nous faisaient la cuisine, le temps de nous loger tous. Mais j'étais la seule qui aidait à faire la vaisselle !

On nous a d'abord logés quelque temps dans une maison vétuste sur la hauteur de La Grée, où Yannick a fait une très forte crise d'asthme. Le docteur-maire est venu et s'est arrangé pour nous réquisitionner deux chambres chez l'abbé Du Souchay qui était à l'époque curé de Clisson et qui possédait dans le centre de Derval une propriété importante, gardée par deux personnes âgées, deux sœurs. Nous devions partager la grande cuisine avec elles. Une pièce longue de 10 à 12 mètres. Les deux femmes nous offraient quelquefois le café avec "la goutte" (eau-de-vie). Nous avions la cuisinière pour notre famille, les deux sœurs avaient la cheminée et nous partagions la grande table ainsi que la vaisselle et tous les ustensiles de cuisine. Nous disposions dans les chambres de la literie et des draps de la maison. Une vie de château... sans chauffage dans les chambres, mais à cette époque et surtout en temps de guerre, c'était normal.

...

À Derval, nous avons vécu avec les économies que j'avais emportées. Jacqueline Bouraud, une ancienne employée, nous avait fait parvenir depuis Pornic une petite tireuse fabrication maison que nous avait apportée un voisin mareyeur, M. Pacaud. Il devait avoir l'autorisation de franchir la ligne de démarcation avec sa camionnette pour le ravitaillement de la Poche malgré l'occupation, car cela arrangeait sans doute tout le monde, y compris l'occupant. Munis de cette tireuse, et grâce à la belle salle de bains dont nous disposions chez M. le curé et qu'à l'aide de cuvettes et de seaux hygiéniques pour le développement nous avions transformée en chambre noire, nous avions quelques clients qui nous étaient envoyés par le buraliste et nos économies fondaient moins vite.

...

Pornic a été libéré le 13 mai 1945 et Rostislaw y est parti à vélo. Il est revenu ensuite nous chercher avec la camionnette de M. Pacaud, le mareyeur. Presque arrivés à Pornic, alors que nous nous réjouissions de rentrer bientôt chez nous, nous nous sommes embourbés au carrefour de la Chaussée. Nous avons été obligés de chercher un fermier qui nous a aidés à nous en sortir.

À notre arrivée, nous avons retrouvé notre magasin qui, c'était une obligation, n'avait jamais été fermé à clé pendant toute notre absence. Je suis montée jusqu'au grenier. Tout était comme nous l'avions laissé. Mais au bout d'une minute, mes jambes étaient couvertes de petites puces plates et affamées. Il a fallu passer tous les planchers au grésil pour pouvoir de nouveau occuper la maison. Mais nous étions heureux ! Je me souviens, il nous restait encore 150 francs. Les cartes d'identité nous ont aidés à vivre, mais cela n'a pas été facile pendant bien longtemps !

Ils étaient les mains vides mais doté d'un inépuisable capital de reconnaissance. Reste à ajouter un détail à ce témoignage : pendant toute la durée de l'exil des Loukianoff à Derval, ce fut le gendarme Jean Sarrazin, (croix de guerre 1939-1945 et membre de la résistance pornicaise), qui surveilla et protégea chaque jour la maison et le magasin du photographe.

La fin tragique de Maurice Pollono

Cet épilogue serait incomplet si l'on n'évoquait pas le sort de celui qui venait d'échapper au peloton d'exécution du *Hauptmann* Meyer à Pornic mais qui allait devenir quelques mois plus tard un héros tragique de cette période dont la tombe même fut creusée sous les balles dans le cimetière de La Sicaudais... Après avoir échappé au sort de son compagnon Robert Grollier à la Brenière, le 28 août 1944, on retrouva Maurice Pollono à La Montagne où il s'engagea avec son corps franc aux côtés de Payen, Yacco et Legeay, dans le harcèlement de l'occupant replié dans la poche sud

Le 8 décembre 1944, il montait en première ligne sur le front de La Sicaudais, avec une section d'une trentaine d'hommes en provenance des maquis de la Vienne, de Haute-Vienne et de la région de Legé... L'aspirant Roussel, son second (qui deviendra ensuite colonel) m'a décrit une sorte de section « commando » opérant en « enfants perdus », chargée de la surveillance de zones en avant des lignes. Ce corps franc était rattaché à la compagnie d'accompagnement Bretteval du capitaine Lequime, en provenance de la Vienne, elle-même intégrée au 7^{ème} bataillon du commandant Thomas appartenant au 125^{ème} RI.

Au matin du 21 décembre, alors que l'attaque allemande se développait entre La Sicaudais et Chauvé, Pollono tenait le carrefour de la Feuillardais... Il sortit un petit carnet de sa poche sur lequel il griffonna au crayon de bois un dernier message à l'intention du commandant Thomas. Le message était bref : « *S/L Pollono à Ct. Thomas – 9 h 40 – Carrefour La Feuillardais. Les Boches semblent avoir percé sous la station venant de la Perrière. Une reconnaissance faite par une patrouille vers le N. de...* » Et dans cette phrase interrompue, nous venons de lire en pointillés la mort prochaine de Pollono qui vient de prendre la décision de repartir lui-même en reconnaissance vers La Sicaudais pour traduire la situation de façon plus claire avant d'en informer le commandant Thomas. Dans l'urgence de la mission, il avait tendu le feuillet avec son graffiti à son adjoint, Alexandre Roussel, en lui ordonnant de le suivre à pied avec son groupe pour aller mettre en place deux mitrailleuses lourdes dans les postes qu'ils avaient préparés les jours précédents à l'entrée sud du bourg, aux abords de la Malpointe, puis il avait sauté dans sa chenillette Bren-Carrier, entraînant six hommes avec lui. Quelques minutes plus tard, il doublait les Landes Fleuries, la Perrière, la Vignerie, franchissait sans encombre le passage à niveau de la Malpointe, s'engageait dans la dernière côte vers le bourg de La Sicaudais... Là-haut, à proximité du cimetière, au coin d'une grange, l'adjudant allemand Topffer prenait tout son temps et laissait approcher les Français...

... Le 15 novembre 1944, Maurice Pollono avait écrit une lettre à son grand ami, Jean-Baptiste Sérot, curé résistant de Chauvé, dans laquelle on trouvait ces deux phrases :

« Lorsque vous lirez ces lignes, je ne serai plus », puis en conclusion : « Je pars sans regret de cette horreur qu'on appelle le monde. Je sais que grâce à vous, aux nôtres, mon sacrifice ne sera pas vain. Il nous servira. Vive la France. Maurice ».

Il est sans doute bien présomptueux de vouloir interpréter aujourd'hui ces paroles testamentaires, mais sans doute pourra-t-on les éclairer par une autre lettre envoyée à son frère, Émile Pollono, le 12 juillet 1940 :

« Ma croix de guerre m'a été attribuée dans des circonstances si douloureuses que le plaisir de l'avoir en a été bien diminué. J'ai perdu un de mes meilleurs copains, Renaudie, descendu en flammes entre Namur et Dinan. Assassiné ! Car il n'y a pas d'autres mots pour exprimer notre infériorité matérielle à laquelle s'ajoutait l'infériorité numérique. Un contre 5... 8... parfois 10 ! Que de charmants camarades nous avons laissés » ! Ajoutant : « À quoi bon épiloguer sur ce qui fut... Pour nous qui avons tout fait et qui, surtout dans la chasse, n'avons jamais été vaincus et avons toujours conservé un moral à toute épreuve, l'annonce de la défaite, que chacun voyait en survolant les troupes au sol, en débandade, mais que personne ne voulait admettre, a été rude ; et je t'avouerais qu'en l'air, tout seul dans mon avion, en rentrant de mission, j'ai pleuré ; pleurs de rage de ne pas avoir en main l'outil nécessaire ; de

rage, une fois, d'être descendu par la Flak, car cela m'est arrivé ; et de honte de notre défaite au sol. Chez nous, nous n'avions pas mérité cela, nous, les pilotes !

Malgré l'insuffisance matérielle et numérique, le pilote Pollono était parvenu à abattre cinq avions ennemis, par la ruse, l'audace personnelle et ses qualités propres, mais comme on le sait, l'héroïsme de quelques uns ne suffit pas à gagner une guerre. Sa mort au combat pour la défense du petit bourg de La Sicaudais lors de l'offensive allemande du 21 décembre 1944 en fournit une nouvelle preuve²³. Pollono et ses hommes furent alors enterrés avec salves d'honneur allemandes pour chaque corps inhumé ; curieux retour des choses pour ce « terroriste » qu'on se proposait de pendre sans procès quelques mois plus tôt.

C'est sans doute dans ce printemps brisé de 1940 que résidait le secret de son goût pour le combat, maintenu jusqu'au bout, en dépit ou peut-être à cause des insuffisances du commandement ou de l'équipement, car il avait une revanche à prendre. Le curé Sérot l'avait bien compris, et plusieurs témoins se souvenaient de sa sainte colère lors du transfert de la dépouille de son ami, du cimetière de La Sicaudais à celui de Pornic, après la Libération... On se pressait à l'église autour du cercueil, et au discours frileux d'un édile osant soupçonner l'imprudence ou l'aventurisme derrière le courage, le prêtre avait jeté son calot sur le cercueil en s'adressant au mort pour répondre à l'affront :

« Tu entends, Maurice, on s'attaque à toi, on s'en prend à nos morts, à tous tes copains qui sont tombés pendant que d'autres restaient bien au chaud... » !

Les événements d'août 1944 à Pornic s'inscrivent bien dans ce débat qui traversa toute la période : faut-il résister ou composer avec l'ennemi ? Et à quel prix pour soi et pour les autres ?

L'identité retrouvée des deux soldats polonais

Il faut revenir enfin sur l'identité de deux autres victimes de cette semaine tragique, les deux déserteurs polonais qui, de fait, venaient de passer à la Résistance en tombant sous les balles allemandes au cri pour l'un d'entre eux de « Vive la Pologne ! Vive la France ». L'abbé Jean-Baptiste Corbineau, curé de Pornic, organisa quinze jours après la Libération une cérémonie à leur mémoire ; c'est ainsi que le dimanche 27 mai 1945, il avertit ses paroissiens en chaire :

« Ce soir, à 16 h 45, vous entendrez un glas prolongé. Ce sera l'invitation à venir vous grouper très nombreux sur la place de l'église de Pornic. Nous nous disposerons à porter des couronnes de fleurs et à prier sur la tombe [près du Chalet-Arnaud] des soldats polonais fusillés par le capitaine Meyer à la Noëveillard le 26 août dernier pour avoir refusé de nous faire du mal ; ils ont droit à la reconnaissance de la France... ».

René Brideau est parvenu à retrouver l'identité de ces deux hommes et on trouvera l'histoire de cette recherche en suivant ce lien : <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/26-08-1944-prise-d-otages-pornic/soldats-polonais/recherches-rene-brideau.html>

- Grenadier Georg MISTEREK - 06.03.1925 - Katowice / Haute-Silésie

Appartenant au 14./Grenadier-Regiment 225

- Grenadier Alfons SOWA - 15.03.1925 - Bismarckhütte / Haute-Silésie

Appartenant au 14./Grenadier-Regiment 225

On peut inscrire le geste de ces deux hommes dans un mouvement important de désertion de plusieurs dizaines d'autres soldats polonais qui, avec plus de chance, se trouvèrent de fait enrôlés auprès de leurs camarades français... Dans le 1^{er} bataillon FFI du commandant Coché par exemple, engagé dans le secteur nord de la poche de Saint-Nazaire. Au mois de décembre 1944, alors que se réorganisaient tous les bataillons FFI au sein de l'armée régulière reconstituée, le sergent-chef commandant la section d'une vingtaine de soldats polonais engagés au 1^{er} bataillon, vint trouver Jean Coché pour lui demander l'autorisation de rejoindre avec ses hommes dans le nord de la France l'armée polonaise libre qui se

²³ L'embuscade fit 4 morts (lieutenant Maurice Pollono, 31 ans, père de 2 enfants ; caporal René le Guiffant, de Saint-Hilaire de Chaléons, 31 ans, père de 3 enfants ; Georges Maurice, jeune mécanicien nazairien de 19 ans ; Albert Levœu, jeune Brévinois de 21 ans) et 2 blessés (Joseph David, 21 ans, touché au ventre ; Léon Bocéno, 20 ans, atteint de balles dans le genou et la cuisse).

battait depuis Narvik dans l'armée Anders. Coché lui donna son accord et en remettant à chaque homme tous les certificats nécessaires ajouta à l'intention de leur chef qui avait été lieutenant de l'armée polonaise en 1939 : « *Vous savez combien votre collaboration m'a été précieuse et laissez-moi vous féliciter, vous et vos compatriotes* ».

Neuf mois plus tard, la Libération



Chenillette allemande aux mains des libérateurs de Pornic sur le Pont de l'écluse

... Après que les Allemands se soient constitués prisonniers...



Soldats allemands se dirigeant vers le camp de regroupement de la Chalopinière à Pornic

Reconstitution de la prise d'otages de la place du môle du 26 août 1944 organisée par Alain Barré et Pornic Histoire le 26 août 2014

70 ans après, le 26 août 2014, en présence de Raymonde Loukianoff et de Soizic Quéveau, fille du chef de la résistance locale Eugène Denis, près de 500 personnes se sont rassemblées pour évoquer ces heures noires où se formait la poche sud de Saint-Nazaire



Raymonde Loukianoff et son fils Yannick



Photos réalisées par Alain Barré

Crédits photos : familles Pollono, Loukianoff, Bouhard, Quéveau, Grollier, Gouy ; Luc Braeuer (Grand Blockhaus), Pierre Fréor, René Brideau, Michel Gautier

L'affaire des otages de Pornic du 26 août 1944

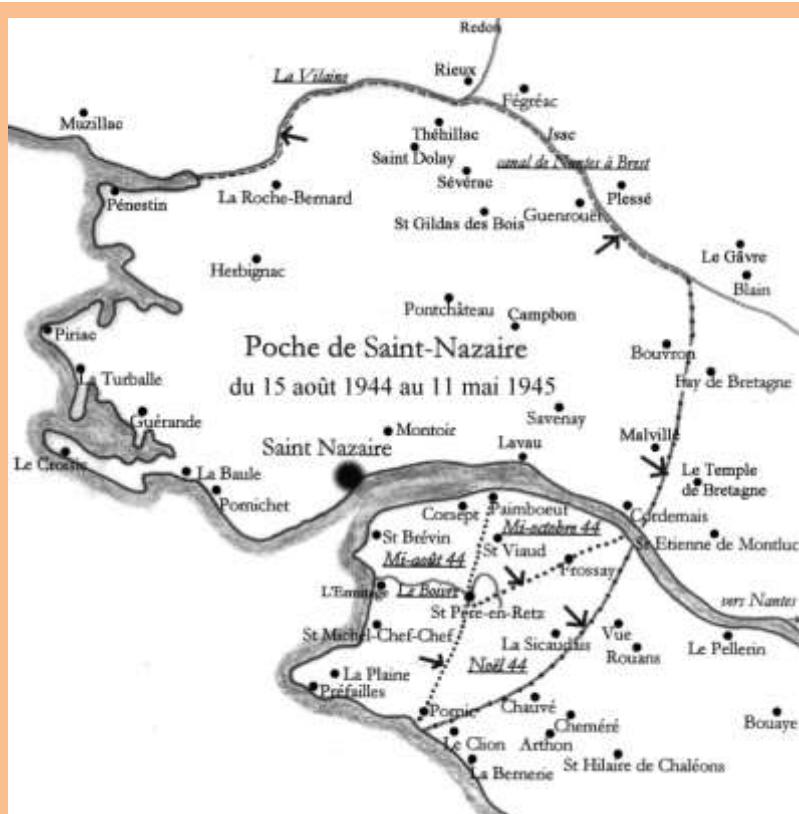
Michel GAUTIER

ANNEXES

(Archives et témoignages)

1. Carte de la poche de Saint-Nazaire	63
2. Pornic entre deux secteurs militaires allemands	63
3. Réseau Libé nord de Pornic	65
4. Résistants pornicais	66
5. Rapport Libé nord de Pornic sur le 26 août 1944	71
6. Témoignage Yannick Loukianoff	73
7. Le général Vlassof	74
8. Article de « L'ami de la Résistance »	75
9. Des <i>Osttruppen</i> rejoignent la Résistance	77
10. Des Russes à Pornic depuis décembre 1943	82
11. Le bataillon du <i>Major Potiereyka</i>	85
12. Le rapport du capitaine Payen	86
13. Texte et photos du panneau « 26 août 1944 » (en projet)	87

ANNEXE 1 – Carte de la poche de Saint-Nazaire



Carte de la poche de Saint-Nazaire établie par Michel Gautier

ANNEXE 2 – Pornic entre deux secteurs militaires allemands

Lorsque l'opération Chariot du 28 mars 1942 révéla les failles du système défensif allemand sur l'estuaire de la Loire, Rommel s'efforça d'éviter toute récidive. Il ordonna donc de renforcer toutes les défenses côtières de part et d'autre de l'estuaire²⁴ puis de fermer les accès à la mer des ruisseaux, étiers et canaux pour transformer de larges zones du sud de l'estuaire en « forteresse aquatique » (marais de Vue, de Corsept, du Boivre, de Haute Perche...). Un changement important intervint le 21 mai 1942 lorsque la 1.*Armee* (*AOK 1*) remplaça la 7.*Armee* en conservant son *Stab* à Bordeaux et prenant en charge les défenses côtières de Portmain/Pornic à Hendaye. Quant à la 7.*Armee* (*AOK 7*), elle permutait vers le nord pour prendre en charge le secteur entre Portmain/Pornic et le nord-Est de Caen. Cette partition en deux secteurs, de part et d'autre de la position Portmain/Pornic allait placer Saint-Nazaire et toute sa « zone de défense » (y compris au sud de l'estuaire) dans le secteur *KVA C2* (*Küsten Verteidigungs Abschnitt*) se déployant entre Quiberon et Portmain, tandis que Pornic elle-même se trouvait dans le secteur *KVA D1* se déployant de Portmain aux Sables d'Olonne. Ce découpage restera pour l'essentiel en place jusqu'à la formation des *Poches de l'Atlantique*.

Pour préciser les noms des unités occupant ce secteur, le 25 janvier 1943, arrivait en Vendée la 158.*Reserve-Division* chargée de la défense côtière entre Pornic/Portmain et Royan et dépendant de l'*AOK I*. On trouvait notamment au sein de cette division le *Reserve-Grenadier-Regiment 18* dont le *Stab* était aux Sables d'Olonne et dont dépendait le *Reserve-Grenadier-Bataillon 318* avec un *Stab* à Machecoul à partir du 28 novembre 1943 et 4 compagnies dans le secteur de Pornic : la *1.Kompanie* à Bourgneuf-en-Retz, la *2.Kompanie* du *Hauptmann Meyer* à Pornic, la *4.Kompanie* à Beauvoir-sur-Mer et la *3.Kompanie* à Arthon-en-Retz (à partir du 15 décembre 1943). Les grenadiers de ce bataillon étaient

²⁴ Il s'agissait pour la rive sud de défenses de dimensions très variables, depuis les *Tobrouks* de 10 m³ jusqu'aux blockhaus de 500 ou 3000 m³. Dans le secteur côtier situé entre Corsept et L'Ermitage, furent installés une trentaine de points d'appuis fortifiés dirigés vers la mer, le ciel ou la terre et codés *Nz*, c'est-à-dire relevant de la *Festung St. Nazaire* ; entre Corsept et Portmain mais contournant les batteries *Nz* et la *HKL* (*Haupt Kampf Linie*) du sud estuaire, une vingtaine de points d'appui codés *Mi*, c'est-à-dire relevant du secteur de Saint-Michel-Chef-Chef ; et enfin, entre Portmain et La Bernerie, une trentaine relevant de la *KVA D1* (secteur de Portmain au Sables d'Olonne) et codées *Sa*.

rejoins dans le secteur de Pornic le 1^{er} décembre 1943 par des soldats *Osttruppen* du *I./Ost-Ausbildung-Regiment Mitte* dont le *Stab* était à St Michel-Chef-Chef.

À la même période, en mars 1943, en provenance du front russe où elle avait été décimée à Stalingrad, parvenait à Saint-Nazaire et sur la Côte de Jade la *76.Infanterie-Division* commandée par l'*Oberst* Erich Abraham appartenant à l'*AOK 7* et en charge du secteur *KVA C2*. Son 2^{ème} bataillon, le *II./Grenadier-Regiment 203*, dont le *Stab* était à Saint-Brevin, occupait alors le nord du Pays de Retz avec 4 compagnies cantonnant à Saint-Brevin, Saint-Michel, Préfailles et La Plaine. Après de nombreuses permutations²⁵ ce fut le tour de la *265.Infanterie-Division* du *Generalleutnant* Hans Junck d'occuper ce secteur du 27 août (départ de Meyer et du *14./Grenadier-Regiment 225*) au 11 mai 1945, c'est-à-dire la reddition de la Poche de Saint-Nazaire.



Ligne de partage entre deux zones d'occupation allemandes de part et d'autre de la position de Portmain/Les Fontenais (juin 1944)



La forteresse aquatique créée par Rommel au sud de l'estuaire après le succès de l'opération Chariot le 28 mars 1942 (Carte M. Gautier)



La *Haupt Kampf Linie / HKL* (ligne de défense principale) se déployant au nord et au sud de l'estuaire pour protéger la *Festung ST Nazaire* (septembre 1944)

De la défense de la *Haupt Kampf Linie* à la celle de la « Poche de Saint-Nazaire »

Cette « ligne de démarcation » entre deux zones d'occupation s'étendant de part et d'autre de la position de Portmain/Les Fontenais (entre Pornic et La Plaine) perdura donc jusqu'à la formation de la poche, mais dès l'arrivée des troupes de la 3^{ème} armée Patton en Bretagne et plus précisément de la 4^{ème} DB du général Wood à quelques dizaines de km de Saint-Nazaire dès le 4 août 1944, allait s'ouvrir une période de flottement très révélateur du désarroi d'un état-major de crise tentant dans l'urgence de réorganiser des troupes disparates et des unités en partie détruites dans un secteur dont les limites définitives ne seront établies que plusieurs semaines plus tard.

En effet, c'est à cette même date du 4 août 1944 que la *158.Reserve-Division (AOK 1)* allait fusionner avec les restes de la *16.Luftwaffen-Feld-Division* pour former la *16.Infanterie-Division* constituée de 3 régiments (*Grenadier-Regiment 221, 223 225*) répartis entre la Seudre et Pornic. Dans le secteur de Pornic où il commandait l'*OrstKommandantur*, le *Hauptmann* Meyer qui allait terroriser sa ville pendant 4 jours, entre le 23 et le 27 août 1944, appartenait désormais au *14./Grenadier-Regiment 225* commandé par l'*Oberst* Tillessen dont le poste de commandement était à Challans, en charge du secteur s'étendant entre Saint-Gilles Croix de Vie et le nord de Pornic. Très brève mission car le 27 août 1944, cette division allait recevoir l'ordre de se porter vers les Vosges.

À la même période, c'est l'*Oberst* Kaessberg qui était désigné par le *Generalmajor* Maximilian Huenten au sein de la *265.Infanterie-Division (AOK 7)* pour passer la Loire et constituer un bastion de défense avancé de la *Festung St. Nazaire* au sud de l'estuaire²⁶. Après avoir occupé successivement les secteurs de Plouharnel, Vannes et La Roche Bernard, l'*Oberst* Kaessberg installait donc son PC à Saint-Brevin-les-Pins vers le 20 août 1944 et mettait en place son *KampfGruppe St. Michel (Südufer der Loire)* à l'intérieur d'une *Haupt Kampf Linie / HKL* se déployant entre Corsept et L'Ermitage et se prolongeant jusqu'à Portmain pour englober les batteries de la Pointe Saint-Gildas. Il intégrait alors des éléments du *Grenadier-Regiment 985* à son « groupe de combat » ainsi que des éléments d'un bataillon de « troupes

²⁵ De juin à octobre 1943, cette division fut remplacée par la *384.Infanterie-Division* du *Generalleutnant* Salengre-Drabbe, puis de novembre 1943 à janvier 1944 par la *243.Infanterie-Division* du *Generalmajor* von Witzleben, avant la *275.Infanterie-Division* du *Generalleutnant* Hans Schmidt de janvier 1944 à juillet 1944 et la *265.Infanterie-Division* du 27 août 1944 au 11 mai 1945, y compris le secteur de Pornic.

²⁶ Il avait pris position en Bretagne le 11 décembre 1943 à la tête du *Grenadier-Regiment 983* au sein de la *275.Infanterie-Division* bientôt totalement détruite en Normandie.

de l'Est », l'*Ost-Artillerie-Abteilung 752* du Major Potiereyka²⁷ envoyé vers le secteur de Pornic dès le 21 août 1944 avec un escadron/*Fahrschwadron* et les batteries 1,2 et 4.

C'est donc seulement à partir de la fin août 1944 que l'« administration militaire » du nord du pays de Retz et de la côte de Jade se trouva placée pour la première fois sous un commandement unique, celui de l'*Oberst* Kaessberg, placé sous l'autorité des généraux Junck et Huenten au sein de la *265.Infanterie-Division*. Après le départ du *Hauptmann* Meyer au soir du 27 août 1944, le secteur de Pornic quasiment déserté par les forces d'occupation allemandes se trouva donc de fait sous le contrôle du Major Potiereyka et de ses compagnies *Osttruppen*, mais de façon très provisoire car suite aux événements de la semaine tragique du 26 août 1944 à Pornic, l'organigramme allait évoluer très vite.

ANNEXE 3 – Réseau de résistance Libé Nord de Pornic dirigé par Eugène Denis

LISTE des MEMBRES du GROUPE de RESISTANCE de PORNIC	

DENIS Eugène (DROUET)	HUGUENARD Lucien
DELAUZES Charles	MECHINEAU Maurice
CONSTANTIN Louis	GUIMARON André
ROY Ernest	GEAY Henri
DESPERS Georges	GUERIN Henri
BLAIS André	MICHAUD Louis
DUSSEAU Charles	PINEAU Louis
CHOUBLÉ Marcel	GROLLIER Robert
DUPUIS Eugène	RIEUPET Gaston
GOUPIL René	RIEUPET Louis
CROSNIER Eugène	MICHENEAU Jean
LAMBARD Auguste	ROUILLEAU Maurine
PASTOREPS Robert	MARTAU André
COUSINARD Roger	RENAUDINEAU Félix
CHARRIER Edouard	GILBERT Ernest
CHARRIER Elie	RAYNAUD Louis
MOYON Albert	AUBINAIS Albert
MORANTIN Louis	PADIOLEAU Pierre
POLLONO Mammie	
RIOU Pierre	

²⁷ Ce bataillon formé le 23 décembre 1943 en Russie fut rattaché le 12 janvier 1944 à la *275.Infanterie-Division* de la *7.Armee (AOK 7)* dans le *III./Artillerie-Regiment 275* et présent le 21 janvier 1944 dans le secteur de Guérande (*KVA C2*).

ANNEXE 4 - Actions de résistance de quelques Pornicais

Cette annexe vient illustrer cette remarque de mon dossier à propos des « résistants sans médailles » :

« ... Enrôlés ou non dans un réseau, bien peu virent leurs actions répertoriées dans les archives de la Résistance et le plus souvent, aucune récompense ni aucune médaille ne vint reconnaître leur mérite ou leur courage. »

Je l'ai rédigée à partir d'extraits du Chapitre II de mon ouvrage *Portraits de guerre* (Geste éditions, 2007) intitulé Figures pornicaises où j'évoquais entre autres les figures de Pierre Grollier, Armand Mercier, Job Grillas, Denise Bracmard, Clarisse Villain... auxquelles j'ai ajouté depuis Geneviève Mure :

Pierre Grollier

Commençons par la famille Grollier. Le père, ancien poilu de 14, et lui-même résistant, et ses deux fils Robert et Pierre... On connaît le sort tragique de Robert mais que sait-on de Pierre ? On sait seulement que jamais aucune médaille ne lui fut remise, ni aucun diplôme. Ajoutons que ni son nom ni ses nombreux faits de résistance dont certains, pourtant, furent ordonnés par Eugène Denis lui-même, ne figurent dans les comptes-rendus de Libé Nord...

Dans mon ouvrage *Portraits de guerre* paru en 2007, après avoir décrit les actes de résistance de Pierre Grollier, j'évoquais sa démarche tardive pour faire reconnaître ses mérites résistant... « *Quand, en 1987 sonna l'heure de la retraite du petit mécano de 1945, Pierre se rendit à Nantes pour tenter de faire reconnaître ses mérites. Depuis quarante ans, il n'avait jamais pris le temps d'aller voir les colonels et les sous-préfets qui vous font le certificat de reconnaissance de vos mérites patriotiques, encore moins les associations de résistants ou d'anciens combattants qui vous obtiennent une médaille ou un petit complément de pension. Désormais, il était bien tard... Quel jour ? Quelle heure ? Quelles preuves et quels témoins ? Il retrouva finalement la trace du gendarme Jean Sarrazin. « Je vais te faire une lettre sur mon honneur de gendarme ! Je ne sais pas si tu pourras en tirer quelque chose, mais moi je sais ce que t'as fait ! »* [Jean Sarrazin appartenait à la section placée sous les ordres du lieutenant Marcel Bouhard comportant pendant la poche les brigades de 3 communes libérées à l'été 1944 (Bourgneuf-en-Retz, Sainte-Pazanne, Le Pellerin) et de 4 communes « empochées (Paimboeuf, Saint-Père-en-Retz, Saint-Brevin-les-Pins et Pornic). Jean Sarrazin, Croix de guerre de la guerre 1939-1945 appartenait à la résistance pornicaise]

Mais qu'avait donc fait Pierre Grollier ?...

- Dès l'été 1940, alors âgé de seulement 13 ans, il vole le ceinturon et le pistolet d'un officier allemand pendant au dos d'une chaise longue sur la plage de la Noëveillard.

- Suivant la consigne reçue d'Eugène Denis... « Prends une tenaille dans ta poche et va couper la ligne dans le chemin de la Corderie », il réalise cette mission qui interrompt provisoirement toute liaison entre le poste situé à côté du moulin de la Birochère et la *Kommandantur* du port.

- Ce jour-là, avec son compère Louis Durand, il passe devant le manoir du Sandier, route de la Plaine, où un cantonnement allemand a pris ses quartiers. Ce chariot à quatre roues ferait notre affaire pour nos petits transports... Tout est calme, le cordonnier pornicais requis pour réparer les bottes allemandes n'est pas à son poste, on pénètre dans le parc et on repart avec la carriole que l'on se hâte d'aller planquer sous une mouche de fagots.

- Participe avec d'autres mécanos du garage Guimaron où il est apprenti, au vol de carburant allemand sur des camions de travaux publics des entreprises Dodin, Chambrouty, Grimaud remontant de la gare où ils viennent charger des matériaux pour ravitailler les chantiers Todt.

- Quand je l'ai interrogé en 2006, Pierre se souvenait encore de l'immatriculation *WWH 2214* de la traction pilotée par le *Feldwebel* Paschka, dit « Fil de fer » !... « On s'arrangeait pour faire des vidanges approximatives, tant au point de vue quantité que qualité des huiles ; on sur gonflait les pneus qui éclataient dès qu'il avait atteint la Fontaine au Breton ou le Pont-Béranger ».

- Participe avec André Guimaron lui-même, Henri Guérin, le teinturier, le plâtrier Amand Mercier, le serrurier Lucien Broussard à la planque dans le faux-grenier du garage d'une caisse de grenades abandonnée par des soldats polonais au moment du naufrage du *Lancastria*.

- L'adjoint du *Hauptmann* Meyer, Edmund Paschka, dit *Fil de fer* vient d'entamer l'inspection du garage Guimaron et il fait ouvrir le placard de chaque ouvrier. Dans celui de Pierre Grollier, punaisée au dos de la porte, une caricature du Führer découpée dans *Miroir du Sport*, un journal d'avant-guerre ! On voit le grand homme mal en point, porté dans un brancard par un soldat français et un soldat anglais... Pierre est traîné vers le port entre deux soldats et interrogé à la *Kommandantur*, avant d'être transféré à l'Hôtel de la Plage dont on a obturé les fenêtres par des grilles. On le fourre dans une chambre-cellule privée de sa poignée de porte (dans la chambre voisine est enfermé un Polonais). Après une dizaine de jours de détention, il décide de tenter la belle... Par négligence, on avait oublié de le délester du testeur de pression qui dort au fond de la poche de son bleu (on branche cet appareil sur la valve des pneus et la pression repousse un petit curseur sur une tige métallique qui, heureux hasard, a le bout carré !) Tout juste la pointure du penne de la porte !... Personne dans le couloir ni au premier palier, ni au suivant, ni au rez-de-chaussée... Il se faufile par une porte donnant sur les jardins et les terrains de tennis. Plus qu'à sauter haies et murs et courir se planquer le long du canal dans le local de mareyeur de son frère Robert. Celui-ci dispose d'un laissez passer de mareyeur pour aller vendre son poisson à Nantes et c'est donc caché sous les caisses de marée que Pierre franchit les *Posten*, gagne Nantes puis une ferme du Landreau où Joseph Boucheau, un viticulteur ami, accepte de l'héberger. On est en 1943 ; s'ensuivra une année d'éloignement, très comparable à la situation de nombreux réfractaires au STO.

- Ayant appris que Meyer et ses hommes ont quitté Pornic après la prise d'otages de Pornic, Pierre Grollier quitte son refuge vigneron pour regagner Nantes et prend contact avec M. Pujol, un mareyeur pornicais, ami de son frère, qui lui apprend la cavale de son père (responsable lui aussi d'une attaque contre un soldat allemand) et la mort de son frère Robert, abattu par les Russes à la Brenière. Malgré le risque de se jeter dans la gueule du loup, Pierre repasse les lignes pour revenir dans ce qu'on n'appelle pas encore la poche et où les Allemands de Pornic et leurs chefs ont été remplacés. On est le 5 septembre 1944.

- Pierre reprend le chemin du garage Guimaron où on bricole les derniers vélos ayant échappé à la razzia, ou des carrielles à attacher derrière. On entretient aussi les vélos des gendarmes Bruneau, Goureau, Sarrazin, Gouy, Delsard... toute l'équipe du lieutenant de gendarmerie Bouhard ; on bricole aussi une moto, une 3 CV Terrot, pour le lieutenant Bouhard.

- À nouveau, le jeune mécano glisse une paire de pinces dans sa poche, et le PC de Gourmalon se trouve une fois de plus privé de téléphone pendant quelques heures.

- Chaque midi, Pierre revient à pied à la maison, traînant un peu du côté de la gare ou sur le port avec les copains. C'est ainsi qu'il salue chaque midi son compère Padoleau qui travaille à la minoterie Laraison. Le meunier et le mécano boivent une chopine, puis du côté de la gare croisent deux soldats allemands émêchés s'avancant vers eux baïonnette au canon ; l'un d'eux y a même embroché un lapin de garenne surpris sans doute à la sortie de son terrier. Pourquoi le meunier et le mécano se retrouvent-ils adossés aux grands portails de Hailaust et Gutzeit, Mausers et baïonnettes sur le ventre ? Une réflexion mal venue ? Un regard de travers ? Pas question de retourner à la *Kommandantur*... « On va pas rester là ! » grogne François Padoleau. Pierre est bien d'accord... « Chacun le sien. On leur casse la gueule ! ». Quelques minutes plus tard, après avoir mis au tapis les deux soldats, François et Pierre balancent fusils, casques, baïonnettes et ceinturons dans le jardin du chef de gare. Puis ils traversent le pont comme d'honnêtes travailleurs, sans plus d'ennui avec la sentinelle assoupie dans sa guérite.

- Le grand jour arrive : le 8 mai 1945, sur le coup de 18 heures, les cloches de Pornic se mettent à sonner, et drapeaux et cocardes à fleurir aux fenêtres et sur les façades des bâtiments publics. À des kilomètres, on voit flotter un immense voile tricolore accroché au château d'eau. Eugène Denis fait appeler Pierrot : « À telle heure sur la plage des Grandes Vallées ». Il faut prendre en charge un émissaire américain débarqué en douce pour régler avec la résistance locale les détails de la reddition allemande. Guidé par Aristide Foucaud, accoste un officier sur une petite embarcation qui vient de suivre la côte depuis La Bernerie...

Famille Bracmard

Le 20 novembre 1943, c'est à la porte de la famille Bracmard que frappe la *Gestapo*. Adrien, le père, est emprisonné pendant trois mois à Saint-Nazaire, et ses machines réquisitionnées. On l'accuse d'avoir fourni des cartes d'état-major à la Résistance. Ce qui n'est pas faux ! Denise peut en témoigner, puisque c'est elle qui à maintes reprises, en a assuré le transport dans son corsage. On se méfie moins des jeunes et des femmes ; Eugène Denis leur confie donc de nombreuses missions. Mais mesure-t-on tous les risques, et sait-on que couper une ligne téléphonique ou électrique, cacher une arme, transporter un plan

ou un message codé, peut mener devant un peloton ou vers les camps ? « C'était dangereux, mais je n'avais pas peur », affirme-t-elle.

Ses pérégrinations à bicyclette l'amènent plus d'une fois à Chauvé, où elle porte au curé Sérot des messages ou des documents dont elle ne connaît pas la teneur ; ou à la Croix de la Rogère où, accompagnée de Geneviève Mure, elle cache ses messages derrière une pierre descellée, à destination du lieutenant Le Bris qui vient les récupérer, en provenance de La Bernerie. La mission est parfois plus facile lorsqu'il suffit de remettre les documents au gendarme Bouhard, dans une villa de la Noëveillard.

Denise, mariée à Robert Pastemps, un employé de la perception, se sent protégée par son statut de mère de famille, mais elle dispose aussi d'une couverture légale bien utile, celle de la Croix-Rouge et de la protection civile – avec une quinzaine de femmes et de jeunes filles, sous la houlette de Melle Harmegnies et M. Dambrun...

Geneviève Mure

Après une évocation de l'action résistante de Denise Bracmard, donnons la parole à son amie Geneviève Mure, alias Violette, elle aussi agent de liaison de la résistance pornicaise.

« Avant la Poche, j'ai fait plusieurs déplacements à Nantes pour ramener des lettres à Pornic destinées à la Résistance, soit à Monsieur Denis, soit à Monsieur Loukianoff qui avait un studio rue Saint André, près du presbytère. Nous, avec ma mère et ma sœur, nous habitions au-dessus, au premier étage. Raymonde Loukianoff montait pour parler à ma mère avec son fils Yannick qui aimait caresser ma tourterelle apprivoisée. Je connaissais bien aussi Monsieur Denis car j'ai été élevé avec ses filles à l'Ange gardien et j'allais souvent chez eux. C'est Robert Pastemps qui le premier m'avait demandé ce service car j'étais très amie avec sa femme, Denise Bracmard. Lui, il travaillait avec maman à la perception de Pornic. Ensuite, c'est Monsieur Denis qui me l'a demandé. Ce jour-là, il m'a dit, il faut que tu te choisisse un nom. J'ai choisi « Violette ». Violette était mon nom de guerre. Pourquoi, j'ai choisi Violette ? Parce que, quand j'étais petite, au printemps, ma sœur ramassait des primevères et moi des violettes pour donner à notre mère. C'est après la guerre que j'ai compris que j'avais été agent de liaison mais à l'époque je me contentais de rendre service à des amis ! Je pense que j'ai commencé en 1943. J'avais 20 ans. À chaque fois que je partais à Nantes, ma mère était très inquiète mais elle me laissait faire. Je recevais le signal dans ma boîte à lettre quand je trouvais une enveloppe portant le nom de Violette. Je savais ce que cela voulait dire. À l'intérieur, il y avait un feuillet avec un seul mot : « Attends ». Alors, je partais à Nantes. Au début, j'y allais par le train mais j'y suis aussi allé en vélo. Je devais me rendre au café de l'Europe. Le garçon de café avait mon signalement « une jeune fille très blonde » s'appelant Violette. Je me dirigeais vers les toilettes et le garçon me rejoignait pour me donner une enveloppe, sans un mot. Je ne savais pas ce qu'il y avait à l'intérieur et je la cachais dans ma culotte. Ensuite, je revenais à Pornic. Je devais remettre l'enveloppe en mains propres à Eugène Denis ou à Monsieur Loukianoff, pas à Raymonde, à lui directement. C'était des messages de la Résistance. Ensuite, au début de la poche, j'ai aussi ramené de Nantes des paquets de lettres normales, du courrier que des Pornicais vivant à Nantes envoyoyaient à des membres de leurs familles empêchés à Pornic. Au retour, j'en gardais la moitié et je donnai l'autre la moitié à Clarisse Villain qui travaillait chez Jean Cousinard, et on allait les distribuer aux familles. »

« Ce que je vais raconter maintenant s'est passé au mois d'août 1944. Je pense que c'était le lendemain de l'affaire des otages de Pornic et de la Place du Môle. Des Polonais enrôlés dans l'armée allemande se sont sauvés (on a dit qu'il y en avait 11). Ils se sont cachés dans une ferme près du pont du Clion, je pense que c'était chez Gouy. Parmi eux, il y avait aussi un Allemand. Ils ont été repris et enfermés dans les caves sous l'hôtel de la Noëveillard. Avec eux, les Allemands avaient enfermé aussi un Pornicais qui s'appelait Guy Barbier.

Madame Barbier était une amie de ma mère et son fils Guy était l'amant de Madame J. de Sainte-Marie. Mais cette dame avait un autre amant, le fameux « Fil de fer » qui faisait si peur aux Pornicais. On le connaissait bien et il me connaissait aussi car je faisais l'entretien des baignoires dans l'établissement de bain de Madame Bigeard, derrière le château, où les Allemands venaient souvent. D'ailleurs, ils ne m'ont jamais manqué de respect. Ils donnaient des bons de charbon à Madame Bigeard et moi j'avais droit aussi à quelques bons en paiement de mon travail.

« Fil de fer » avait surpris Guy Barbier sortant de chez Madame J et, furieux, il l'avait fait enfermer avec les Polonais en lui disant qu'il serait fusillé avec eux. Madame Barbier avait raconté tout

cela à ma mère et à moi. Elle pleurait, il fallait le sauver. Nous sommes montées avec elle vers la Noëveillard et nous avons vu « Fil de fer » en conversation avec un autre Allemand devant le portail de la villa Ker Colo où il habitait. Je suis allé vers lui et je lui ai dit que Guy Barbier était mon fiancé et qu'il fallait le libérer. Il m'a répondu : « Je ne vous félicite pas ». Il a vu que j'étais accompagnée par ma mère et par Madame Barbier, en pleurs. Il a alors demandé à quatre soldats de m'accompagner, toute seule, jusqu'à l'hôtel de la Noëveillard. Là, on a descendu des marches, ils ont ouvert une porte fermée à clé et ils m'ont laissé entrer. Il y avait des hommes en tenue de soldat, assis ou accroupis, et, parmi eux, Guy Barbier. Je lui ai dit : « Je viens vous chercher, vous êtes mon fiancé. Vous avez compris, vous êtes mon fiancé ». Il a compris et il est sorti avec moi. On est revenus vers la chicane où nous attendaient nos mères. Il était très énervé, paniqué, il avait très peur. Mais quand nous sommes revenus vers « Fil de Fer », il l'a laissé partir avec nous. Il était libre. J'ai sauvé Guy Barbier, car sinon il aurait été fusillé avec les Polonais ».

« Parmi les Allemands qui fréquentaient l'établissement de bain de Madame Bigeard, il y en avait un qui parlait très bien français. Il avait épousé une fille de Saint-Nazaire ; je ne sais pas comment ils s'étaient rencontrés mais le couple habitait Berlin avant guerre. Il était très inquiet pour sa femme car Berlin était bombardée très souvent et il ne pouvait même plus passer la Loire pour aller voir ses beaux-parents à Saint-Nazaire car ils avaient été évacués. Il m'a demandé si je pouvais l'aider à s'évader. Je connaissais la famille Bourmaud à la Berthauderie, où j'allais de temps en temps chercher du ravitaillement et j'ai accepté de le guider vers cette ferme. On s'était donné rendez-vous devant le cinéma Saint-Gilles et il m'a suivi de loin. Quand on a été dans la campagne, on a continué de marcher séparés. Parfois, je marchais à travers champs et il me suivait par la route. Une fois parvenus à la ferme, les Bourmaud lui ont donné des vêtements civils et ils ont brûlé ses vêtements de soldat. Il voulait retourner à Berlin, mais je ne sais pas ce qu'il est devenu. »

Clarisse Villain

Faut-il rappeler aussi les mérites résistants de Clarisse Villain, à qui Jean Cousinard, membre du réseau Denis a laissé un poste émetteur clandestin avant d'être lui-même exfiltré de la poche. Membre de la Croix-Rouge, elle met à profit ses travaux de ravaudage et d'entretien du linge allemand pour qu'après chaque usage, l'émetteur soit déménagé dans un autre secteur de la ville, au fond d'une voiturette où elle entasse les vêtements. Avec de plus en plus d'audace, Clarisse Villain se déplace aussi entre Pornic et Saint-Père-en-Retz, repérant avec l'aide de M. Vénéreau, un cultivateur de la Bresse, les batteries allemandes de la Davitière, du Moulin Grasset et du Bois Redoux.

Le plus étrange, c'est qu'elle bénéficiait sans doute de la complicité de l'*Oberleutnant* Schroeder, dit Bobby, nouveau chef de la *Kommandantur* de Pornic à partir du 15 septembre 1944²⁸. Des échanges écrits transitèrent en effet par l'entremise de Clarisse Villain entre Schroeder et Jean Cousinard accostant clandestinement entre la Noëveillard et la plage du château ; d'autres étaient portés par Clarisse Villain ou Melle. Vénéreau au curé Sérot à Chauvé... Aux derniers jours de la poche, on lui confia enfin la tâche de guider le capitaine Feuillet, officier de renseignement français, (chef du SRO et du « Réseau Berry » dans la poche de Saint-Nazaire), vers une entrevue avec l'autorité allemande. C'est ainsi qu'une ultime rencontre entre Schroeder et un émissaire français en gare de Sainte-Marie, permit de fixer les conditions d'une reddition en douceur de la place de Pornic en mai 1945 !

²⁸Cet ancien officier de la marine marchande allemande, personnage hautement romanesque, entretenait une relation avec Yvonne Dietrich, espionne et résistante française et il rendit de nombreux services à la population et à la résistance locale. C'est ainsi que le 8 février 1945, Eugène Denis et Lucien Huguenard (en même temps que M. Delage qui ne fut pas condamné à mort), furent arrêtés sur dénonciation par la police allemande à Pornic le 8 février 1945 pour sabotage, détention d'armes, transmission de renseignements, puis internés à Saint-Nazaire, condamnés à mort par le conseil de guerre le 16 avril 1945... Avant d'être graciés le 5 mai 1945 et libérés le 8 mai 1945 dans le cadre général des négociations pour la reddition de la poche de Saint-Nazaire. De multiples interventions précédèrent cette grâce, celle de Fernand de Mun, maire de Pornic, celle de Schroeder lui-même, et celle autrement plus vitale pour les condamnés à mort, d'un autre officier allemand membre de la résistance française, le commandant Christian Horn, juge allemand de la forteresse de Saint-Nazaire, dont une fiche de la « Direction générale des études et recherches » du GPRF, révélera qu'il appartenait au « Réseau Berry » et qu'il sauva 47 résistants français condamnés à mort en communiant leur peine en « travaux forcés » !

Armand Mercier

Terminons ce panorama des résistants pornicais sans médailles par Armand Mercier... Bien que déjà âgé de 38 ans et père de trois enfants, Armand Mercier fut affecté à l'automne 1939 comme personnel au sol d'un terrain d'aviation près de Belfort. Mais déjà les menaces s'accumulaient sur sa tête. En effet, il ne faisait pas bon alors se réclamer des idées du parti communiste français. Lors d'une permission à Pornic, en janvier 1940, Armand Mercier commit l'imprudence de prononcer en public des propos qui aujourd'hui nous paraîtront anodins, mais à l'époque tombaient sous le coup de la loi : « Cette guerre est encore faite pour les industriels sur le dos des ouvriers » ! commença-t-il à claironner dans un café dont le patron le dénonça aux gendarmes. En effet, un décret du 20 janvier 1940, sanctionnait d'une peine de un mois à cinq ans de prison, et d'une amende de 50 à 5 000 francs, les « discours et propos de nature à favoriser les entreprises d'une puissance étrangère contre la France ou à exercer une influence fâcheuse sur l'esprit de l'armée et des populations ». L'application de ce décret provoquera, outre la dissolution de nombreux syndicats, la déchéance de milliers d'élus et de nombreuses arrestations... Dont celle d'Armand Mercier qui écopa de 40 jours de prison²⁹.

Sa peine purgée, il regagna son unité embourbée dans la drôle de guerre. La défaite consommée, replié vers le sud, puis démobilisé en juillet 40, il reprit alors sa taloche de plâtrier. Mais surtout, il chercha très vite à s'engager dans des formes de résistance individuelle, au risque du dérapage. Requis par l'occupant pour renforcer une équipe de surveillance des lignes électriques, il en profitait lui aussi pour les couper. Ayant repéré les stocks de charbon des Allemands dans les garages de la colonie d'Alsace-Lorraine, il entraîna un soir son copain électricien, *P'tit Roy*, dans une opération de récupération. On s'activait à bourrer de boulets les sacs à plâtre que l'on chargeait dans une charrette à bras... Lorsque se pointa une sentinelle. « Ça va être ta fête » ! gronda Mercier qui sortit son couteau. Mais le soldat préféra sauver sa peau et refusa l'affrontement.

Bien vite, la construction périclita, faute de commandes et de matériaux. Ciment, pierre, sable et gravier ; tôles, planches et madriers ; engins de chantiers et camions... Tout fut détourné vers les chantiers de défense allemands. Depuis les ouvriers et artisans locaux jusqu'aux grosses entreprises de travaux publics ou de transports, il fallut faire des choix : ou bien poser les outils et licencier les compagnons ou en passer par les exigences de l'occupant. Nouvel agencement des structures économiques à la botte d'Albert Speer, le grand ingénieur du Reich, et de son représentant local Pitzer ; salariat de guerre et chômage massif ; élimination des syndicats... Quelques responsables et ingénieurs, à l'instar de Pierre Chevry chez Kuhlmann, organisèrent eux-mêmes le coulage ou le sabotage de leur production, au risque de leur vie. Mais dans la plupart des entreprises, on considéra qu'il n'y avait pas le choix. Parfois même, on fit du zèle en allant au-devant des besoins de l'occupant et en s'engageant dans une véritable collaboration économique. Des fortunes se construisirent.

Les entreprises de la région nantaise comme Dodin, Grossin, Le Guillou, Trouillard... Mais aussi, locales, comme à Pornic, les transporteurs Grimaud, Pollono, Guimaron, les carrières Guitteny, les artisans Pénisson, Monica... Et Armand Mercier lui-même, toutes les forces vives de la construction et du transport furent réquisitionnées pour les besoins de Todt. Sous la surveillance de *Toto* et de ses comparses, on déchargeait les wagons directement dans les camions, prolongeant même les rails jusque sur les quais pour embarquer les sacs de ciment pour Noirmoutier. Formidable trafic de bois, de ferraille et de ciment, soumis à une « évaporation » parfois occasionnelle et « artisanale », parfois confinant au sabotage économique. Mais Wolf, un des officiers de la *Kommandantur*, avait tissé son réseau de renseignement et d'indicateurs, et un coup d'arrêt fut porté à ces détournements. *Toto* que l'on croisait quotidiennement dans les cafés du port avec son uniforme kaki et son brassard à croix gammée frappé du sigle Todt, fermait les yeux sur le trafic et y gagnait douceurs et avantages... Il fut envoyé dans les mines de Poméranie. Quant au petit groupe constitué de Trouillard, des plâtriers Mercier et Penisson, du maçon Monica et de Gilbert Pollono, il fut finalement repéré et arrêté, à l'automne 1942, un soir où le camion de ciment que devait récupérer un maçon nantais ne fut pas transféré assez vite. Trouillard et Pénisson furent libérés rapidement ; Monica un peu plus tard. Armand Mercier et Gilbert Pollono écoperent de quatre ans de prison et furent embastillés à Saint-Nazaire... Pas pour très longtemps pour Armand Mercier.

Profitant d'une visite de sa fiancée, Gilbert Pollono lui demanda de prendre la mesure d'un banc se trouvant sous les fenêtres, dans la cour de la prison. Au moment favorable, Armand et son camarade se hissèrent par une fenêtre et se laissèrent glisser sur un premier mur d'enceinte. Les prisonniers en promenade descellèrent le banc, le brandirent vers les deux hommes qui parvinrent à le faire basculer en

²⁹ Lire *La répression anticomuniste en Loire-Inférieure*, de Dominique Bloyet et Jean-Pierre Sauvage (Geste éditions, 2006) Michel Gautier

passerelle pour atteindre le mur d'enceinte extérieur. Le sportif Armand Mercier s'aventura sur ce pont-levis improvisé et s'évada, mais l'alarme donnée, son compagnon Pollono hésita puis renonça à franchir le pas.

Gilbert Pollono fut transféré à Lafayette où son frère Michel se souvient lui avoir rendu visite en compagnie de son père... Ils venaient de monter les marches et de pénétrer dans la cour où stationnait un camion, moteur au ralenti, lorsque l'on entendit un étrange bruit de râclement dans les couloirs : deux prisonniers apparurent encadrés par un peloton de gardiens armés. Les deux hommes étaient entravés par des chaînes traînant sur le sol. On entendit monter une Marseillaise qui s'étendit bientôt à toute la prison. Les gardiens empoignèrent les deux condamnés à mort pour les jeter dans le camion qui les menait au supplice au terrain du Bêle. Gilbert échappa à ce sort, mais en octobre 1942, il fut transféré dans un camp à Bochum.

Quant à Armand Mercier, les gendarmes vinrent prévenir son grand-père : « Qu'il se cache » ! Mais déjà, le saute muraille était parvenu à gagner Nantes où il ne se cachait guère, se rendant souvent à l'arrivée des cars Citroën pour échanger des nouvelles avec sa famille par l'intermédiaire de Pornicais. Il fit un jour passer le message par une serveuse de *l'Écu de France*, le café voisin du siège de la *Kommandantur*³⁰, où les Allemands avaient leurs habitudes : « Tu diras à Wolf que je l'emmerde »... Avant de quitter définitivement la Loire-Inférieure et de connaître une fin de parcours à la fois tragique et romanesque...

ANNEXE 5 - « Rapport sur les événements survenus à Pornic dans les derniers jours d'août 1944 »

Rapport rédigé par Mme Guillet, épouse du juge de paix Guillet (voisin de la famille Loukianoff), à la demande du chef de la résistance Libé Nord de Pornic, Eugène Denis.



³⁰ Les bureaux de la *Kommandantur* se trouvaient alors dans une maison située à l'angle de la rue du Môle et du quai Leray, à côté de la boulangerie Péneau.

La jeune femme de Maurice Polleno, qui s'était réfugiée chez des amis, pour finir la nuit, fut arrêtée et brutallement séparée de ses deux enfants en bas âge; le père et les deux frères (16 et 19 ans) de Maurice Polleno furent également arrêtés.

Au matin du 26 Août, les Allemands, ivres de fureur, mettaient Fornic en état de siège, sous prétexte d'un attentat imaginaire contre un officier allemand. (Interdiction aux habitants de sortir de chez eux à partir de midi, obligation de fermer fenêtres et volets, et de laisser les portes des maisons ouvertes, etc.)

Ordre à tous les habitants de Pernis et de partie du Clion (La Biroche) de se réunir à 13 heures sur le quai Laray à Pernis pour vérification d'identité.

Li les hommes furent séparés des femmes et des enfants, sous la menace des mitrailleuses.

Vingt étages furent désignés (en plus d'une cinquantaine d'hommes et jeunes gens arrêtés au hasard le matin dans les rues de Pernis).

Il fut déclaré que si Maurice Polleno ne revenait pas, sa famille serait toute entière fusillée; les étages étaient menacés de l'explosion également.

Pendant ce temps, M. Loukianoff, parti dès huit heures le matin, sous prétexte de chercher du lait pour ses enfants, avait rejoint le cantonnement russe; il fut prévenu des événements que vers 14 heures, alerté par le capitaine russe que sa femme et moi avions reuni à notre au courant (non sans peine, celui-ci ne parlant pas le Français).

Vers 15 heures, le major envoia son lieutenant avec une escorte pour se rendre compte sur le quai Laray. Celui-ci, voyant la population menacée fit prévenir son chef qui vint aussitôt, et donnant comme raison qu'il devait prendre le commandement de Fornic sous quelques jours, signifia au Hauptmann Meyer de relâcher les étages, ne voulant pas avoir de difficultés avec la population. MG

Les habitants, après un simulacre de vérification des identités, furent autorisés à rentrer chez eux, mais toujours fenêtres et volets clos, et portes ouvertes.

Pendant ce temps, entre 15 et 16 heures, les maisons avaient été fouillées, et des bicyclettes et d'autres objets y avaient été pris.

Pendant ce temps également, les Allemands faisaient sauter en partie, à l'aide d'explosifs, la maison de M. Polleno père, et dévalisaient son officier fort.

Les étages furent relâchés.

Mais vers 17 heures, mon mari apprit que les membres de la famille Polleno étaient toujours emprisonnés et menacés d'être fusillés le lendemain à 8 heures.

M. Loukianoff, pressé à nouveau par les officiers russes, mais le major Potierryka demanda, pour intervenir à nouveau, qu'une démarche fut faite auprès de lui par des habitants français de Pernis.

Mon mari, juge de paix de Pernis, et capitaine de réserve, accompagné de M. G... (colonel allemand de Pernis), se chargea de cette démarche. Tous deux cherchèrent à rejoindre le major russe sans y parvenir.

Peu de temps après, le major Potierryka, vint trouver chez lui M. Loukianoff qui le mit au courant de la démarche faite, et fit le nécessaire pour obtenir un "survis à l'exécution".

M. Polleno père et la jeune femme furent relâchés par le Hauptmann Meyer, avec ordre de rechercher et ramener Maurice Polleno (M. Breusaard et Loyens avaient été relâchés la veille, dans le même but).

Maurice Polleno fut introuvable, et un délai de 4 jours fut accordé pour le rechercher.

Mais le Dimanche matin, 27 Août, mon mari apprit que le délai était modifié et que l'arrachement des deux frères Polleno et leur père qui avait été de nouveau arrêté, devaient faire fusiller le soir même à 18 h. 30.

Mme. Loukianoff, l'interdiction de sortir ayant été levée à midi, fut rechercher son mari dans les lignes russes, et celui-ci avisa le major russe.

Celui-ci avertit le colonel allemand de St. Brevin, sous les ordres duquel il était placé, que la situation était grave, et réussit à le convaincre.

Ce colonel, accompagné du major, intervint auprès du Hauptmann Meyer, auquel il donna l'ordre de relâcher M. Polleno père et fils, et de rapporter toutes les mesures prises contre la population de Pernis.

Il lui enjoignit de l'autre côté de quitter Pernis, avec son adjoint et sa femme, le sous officier Edmund Pascha (dit Fil de fer), responsable des dommages, et ses officiers et soldats, et l'interdit pendant le rassemblement sur le quai Laray fut ignoble et mérité sanction.

Ils partirent avec leurs troupes à bicyclette (sur des machines volées à Pernis et aux environs) dans la nuit du 27 vers 23 heures.

Le major russe se trouva commandant de Pernis, mais il le resta peu de temps; sa conduite toute de bienveillance pour les Français et l'absolution d'un militaire de ses soldats ivres, le firent suspecter de trahison; une enquête fut ouverte par un Procureur Allemand, laquelle ne donna pas de résultat sérieux, mais la suspicion resta.

Le major Potierryka, fit alors demander au chef de la Résistance local de mettre en rapport avec Nantes, et celui-ci fit le nécessaire pour préparer un accord en vue de favoriser la reddition des troupes sous les ordres du major.

La réponse du commandement arriva le Lundi 4 Septembre, mais trop tard pour joindre les troupes russes qui sous la menace d'être débarquées par les Allemands, étaient parties dans la nuit du 3 au 4, en direction d'Arthez, dans le but de se rendre. Ces renseignements ont été fournis à des paysans à Mme. Loukianoff qui suivant voir son mari fut tout étonnée d'apprendre ce départ précipité.

pour les autres bataillons, celui de St. Brevin fut démantelé par les Allemands et enfermé dans les blockhaus; celui de St. Pére en Retz et Chauve (composé surtout d'Arméniens encadrés par des Allemands) restait seul. Il se rend, paraît-il, peu à peu.

Le major Potiereyka, après l'enquête sur son compte, avait dès la fin d'Aout été remplacé au commandement de Pornic par un lieutenant de marine Allemand.

M. Lieukianoff est passé, lors du départ des Russes, au Tollerin, en dirigeant sur Nantes le 3 Septembre.

Il avait été le 2 Septembre l'objet d'un arrêté du lieutenant Allemand adressé à la Mairie de Pornic et à lui transmis par le maire, lui enjoignant une résidence forcée à la Bernerie et avait cru prudemment de s'y soustraire.

Tels sont résumés succinctement, mais aussi exactement que possible les événements qui se sont passés.

Je me tiens à la disposition du chef local de la Résistance, ou des autorités militaires Françaises, pour tous renseignements complémentaires dont on pourraient avoir besoin.

Pornic le 14 Septembre 1944.

AG

Certificat
Mairie de Pornic, Directeur du C.C.
Yannick

ANNEXE 6 - Extrait du témoignage de Yannick Loukianoff recueilli par Hervé Pinson (rédacteur en chef du Courrier du pays de Retz) paru le 21 avril 2017 lors du décès de sa mère.

Elle alerte un soldat russe

Yannick Loukianoff avait presque 7 ans ce jour-là. Son petit-frère, Boris, était encore en landau. « Le matin, mon père, Rostislaw, allait chercher du lait à la ferme des Vénéreau aux Terres Jarries, se souvient-

il. Derrière la haie, il y avait un bataillon de Russes enrôlés de force par l'armée allemande, plus de 300 hommes, des Osttruppen. Ils détestaient les Allemands. Mon père, d'origine ukrainienne et qui avait combattu dans l'armée du tsar, s'était pris d'amitié avec eux depuis quelques jours, dont le major Potiereyka. »

« Au moins,
on ne souffrira
pas »

« Ma mère était affolée ce matin-là, poursuit Yannick Loukianoff. Elle était dans le magasin quand elle a vu l'un des Russes sur la place du Marché. Elle lui a fait signe et a réussi à lui expliquer ce qui se passait, alors qu'elle ne connaissait pas un mot de russe. Le militaire est revenu

à son cantonnement prévenir ses supérieurs, mon père était encore là. Les Russes ont décidé d'intervenir. »

L'après-midi du 26 août, Raymonde Loukianoff et ses enfants se placent en première ligne devant les mitrailleuses, place du Môle. « Au moins, on ne souffrira pas, m'avait-elle dit, poursuit son fils Yannick. Beaucoup de gens pleuraient. Les Russes sont descendus et se sont rassemblés devant le cinéma Saint-Gilles. Mon père, avec le major, ont réussi à convaincre le commandant allemand de téléphoner à Saint-Brevin où se trouvait son chef. C'était le tout début de la poche de Saint-Nazaire. Il a reçu l'ordre de libérer les otages et la population. Je me souviens de mon père traverser le quai et venir vers nous, il m'a pris par la main et nous a fait passer les premiers. Toute la foule a suivi. Les Allemands n'ont pas bougé. Des Russes ont porté le landau de mon petit-frère jusqu'à la place de l'église. »

La BBC sur un poste caché

Yannick Loukianoff se souvient encore : « Ma mère était très patriote, mes parents écoutaient tous les soirs la BBC dans un poste de radio caché dans la maison. Ma mère avait un carnet sur lequel elle écrivait ce qu'elle entendait sur Radio Londres et elle diffusait cela à tout un réseau d'amis patriotes. Chez nous, il y avait une carte de la Russie et des épingle pour suivre l'évolution du front russe. »

Née à Brest en 1916, Raymonde D'Hervé est une pure bretonne née d'un père ouvrier. Elle a rencontré son futur mari, Rostislaw Loukianoff, à Nantes. Il l'avait alors embauchée comme apprentie photographe alors qu'elle n'avait que 14 ans. Elle est devenue sa femme. C'est en 1933 que le magasin de photographie a été créé à Pornic, rue de l'église. Ayant dû quitter précipitamment le magasin pour rejoindre avec ses enfants son mari à Derval, lequel avait conduit les Russes jusqu'à La Montagne, elle et son époux n'ont pu revenir qu'une fois Pornic libéré, en mai 1945. Elle est restée dans la boutique jusqu'en 1974 avant de laisser complètement sa place à son fils, Boris.

Hervé Pinson

ANNEXE 7 - Les *Osttruppen* du général Vlassof.

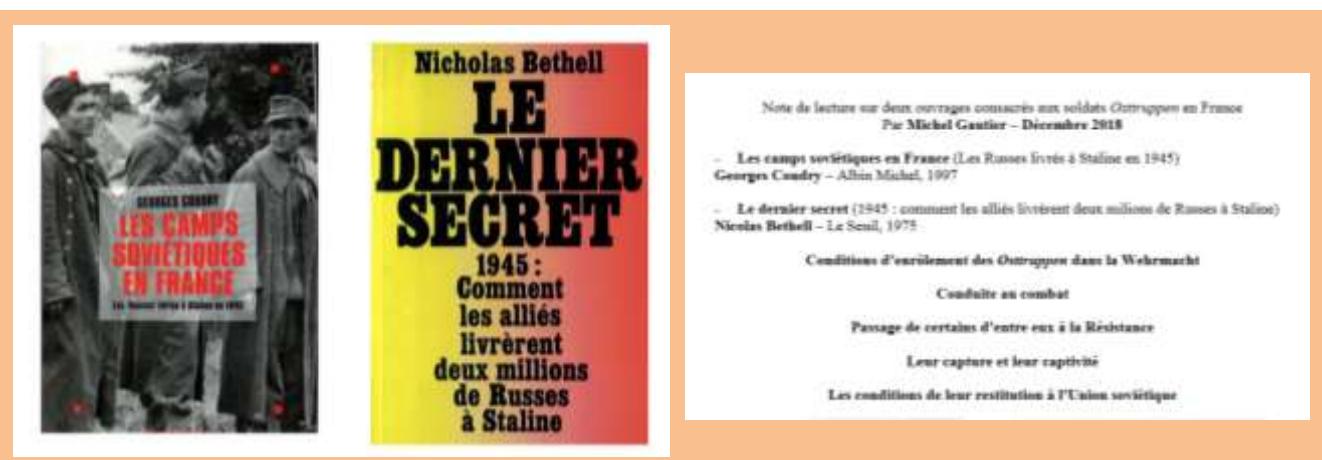
En dehors des populations aryanisées de Pologne ou de Tchécoslovaquie, c'est dans toute l'Europe que les Nazis avaient enrôlé la jeunesse, de gré ou de force, utilisant souvent les ressorts de la croisade contre le communisme. On verrait se joindre aux opérations militaires allemandes, à des degrés divers, l'armée Vlassov en URSS, la Garde de fer en Roumanie, les Croix fléchées en Hongrie, les fidèles de Quisling en Norvège, de Mussert en Hollande, de Degrelle et de Clerk en Belgique... et de Doriot et Déat en France.

Le traitement infligé à certains peuples sous domination soviétique contribua au ralliement plus ou moins forcé de leur jeunesse à la *Wehrmacht*. Quand les Allemands avaient occupé les pays baltes et ukrainiens, beaucoup les avaient acclamés et salués comme des libérateurs³¹. Dès 1941, on vit apparaître les premières légions de Caucasiens et d'Arméniens, rejoints bientôt par des Tatars, des Mongols, des Géorgiens... Chacune de ces légions portait son propre bouclier cousu sur le bras ; on se souvint par exemple du bouclier POA porté par les hommes de l'Armée russe de libération du général Vlassof (ROA pour *Russkaia Osvoboditelnaia Armiiia* se lit POA en caractères cyrilliques). Par commodité ou ignorance, en Pays de Retz, on les appela « Russes blancs », comme en 1917... Ce qui ne manque pas de surprendre quand on considère le teint cuivré et les yeux bridés de beaucoup qui étaient souvent asiatiques - turkmènes ou mongols !

Andreï Andreïevitch Vlassov était né en 1900 dans la région de Nijni-Novgorod. Treizième enfant d'une famille de moujiks, il s'engagea dans l'armée rouge en 1918 et participa à la guerre civile contre les généraux « blancs » ! Après avoir gagné ses galons de général pendant la révolution bolchevique, en Ukraine et en Crimée, il devint membre du parti communiste en 1930. On le retrouva à la veille de la guerre parmi les conseillers militaires de Tchang-Kai-Tchek. Devenu le plus jeune commandant d'armée soviétique, il enraya en juillet 1941 l'attaque allemande sur Kiev avec sa 37^e armée. En décembre de la même année, il protégeait Moscou à la tête de la 20^e armée et engageait la contre-attaque. Décoré par Staline de l'ordre de Lénine et de la médaille du Drapeau rouge, il commandait la 2^e armée soviétique qui défendit Léningrad. Ayant le sentiment que ses troupes étaient volontairement sacrifiées par le haut commandement, il refusa l'avion qui venait le sauver, préférant demeurer avec ses hommes.

Capturé par les Allemands à l'été 1942, il passa alors au service de l'Allemagne et recruta au sein des camps de prisonniers promis à la mort lente, une armée russe qui opérerait aux côtés de la *Wehrmacht*. Après une rencontre avec Hitler, il installa son état-major près de Berlin, en compagnie de 7 autres généraux soviétiques et 60 colonels. Le Führer, en fin politique, souhaitant confier une partie de la défense de son front de l'est à une nouvelle « armée blanche », envisagea même de lui donner le commandement d'une force de 650 000 mille hommes. Mais Himmler et Goebbels se méfiaient de lui, d'autant plus qu'il entendait être considéré non comme une force supplétive mais comme un véritable « allié ». Sa ROA, regroupant des forces mal armées et mal équipées, fut bientôt dissoute, ce qui priva l'Allemagne d'une trentaine de divisions potentielles. Une partie de ces volontaires furent alors transférés dans les Balkans et sur le front de l'Atlantique. Entre-temps, Vlassov avait épousé Heïdi, une allemande, et avait déjà voyagé en France où il avait rencontré Pétain et Laval. Ce n'est qu'en janvier 1945 qu'Hitler lui confia le commandement des troupes russes de la *Wehrmacht* - qui s'élevaient alors à 3 divisions - et c'est à Prague en février 1945 que ce destin hors du commun allait prendre son dernier virage. En effet, Vlassovaida alors la résistance tchèque à neutraliser les SS, puis souhaitant confier la ville aux Américains, certaines de ses unités se mutinèrent à la fois contre les soviets et contre les nazis. Plus d'autre issue que de se rendre aux Américains qui le livrèrent aussitôt aux soviétiques.

On peut consulter la présentation de deux ouvrages sur les *Osttruppen* en suivant ce lien <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/les-osttruppen.pdf>



³¹ Dans les années 30, la collectivisation forcée des campagnes d'Ukraine, accompagnée d'une famine organisée, provoqua la mort d'environ six millions d'Ukrainiens.

ANNEXE 8 - L'article de « L'Ami de la Résistance » paru dans *L'Avenir, La Résistance de l'Ouest et La Voix de l'Ouest* en août et septembre 1945.
(archives de l'abbé Corbineau)

26 août 1944... Tous les Pornicais se souviennent de cette angoissante journée, au cours de laquelle une famille presque entière faillit disparaître, vingt otages furent menacés d'être fusillés, et les habitants de notre ville purent croire un moment que le même sort leur était réservé, qui, quelques semaines auparavant avait été celui d'Oradour de tragique mémoire.

Comment en sommes-nous sortis ?

Certains qui, plus ou moins suspects de collaboration et soucieux d'ambitions personnelles, avaient intérêt à se mettre en relief, ont pu prétendre que c'était grâce à leurs démarches et à leur intervention auprès des autorités d'occupation (comme si un Français, à moins de leur être complètement infidèle, pouvait avoir sur elles une influence quelconque).

La vérité est tout autre, et le récit qui va suivre montrera à quelles circonstances nous devons notre salut, et mettra en lumière le rôle obscur d'un modeste qui a travaillé en silence, sans se vanter, lui, et sans escompter aucune récompense, et dont je sais bien d'autres actes d'héroïsme cachés.

Ce récit, je le tiens d'une femme de la résistance qui fut mêlée, incidemment d'abord, puis plus directement ensuite sur les ordres de son chef local, aux événements que je vais rapporter et dont je nuis garantir l'authenticité.

Ce récit a fait, à l'époque, l'objet d'un rapport officiel détaillé que je ne puis reproduire ici.

Le voici en résumé :

Aux environs du 21 août, des troupes russes, enrôlées de force dans l'armée allemande, s'établirent dans la région de Pornic.

Un ancien officier de l'armée du Tzar, émigré en France à la suite de la révolution russe, et exerçant depuis plusieurs années à Pornic la profession de photographe, M. Loukianoff, apprit par des soldats russes que leurs chefs étaient animés de sentiments germanophobes et nettement francophiles.

Sans se soucier des risques qu'il pouvait courir, il songea dès lors à amener leur reddition et celle de leurs troupes, et dans ce but, prit contact avec les officiers et notamment leur chef le major Pottereyka, et entretenit ensuite avec eux des relations suivies (le tout d'accord avec le chef de la résistance à Pornic).

Le 25 août, une évasion massive de Polonais, soldats allemands, avec enlèvement d'armes, préparée par MM. Maurice Pollono, Broussard et Loyson, échoua par suite d'une dénonciation.

MM. Broussard et Loyson furent arrêtés, M. Pollono réussit à s'enfuir.

Une perquisition, qui ne donna aucun résultat fut faite à son domicile, et dans la nuit du 25 au 26 août, vers 3 heures, sur l'ordre du hauptmann Meyer, commandant la place de Pornic, des grenades incendiaires furent lancées dans sa maison, qui fut complètement détruite.

La jeune femme de M. Pollono, qui s'était réfugiée chez des amis, fut brutalement appréhendée avec ses deux enfants ; le père et les deux frères de Maurice Pollono furent également arrêtés.

Au matin du 26 août, les Allemands, ivres de fureur, mettaient, sous le prétexte d'un attentat imaginaire, la ville en état de siège, et à 10 h. 30, faisaient publier et afficher l'avis suivant :

« L'officier commandant la Place de Pornic communiquait : »

[Suit ici le texte de l'affiche placardée par Meyer à Pornic]

A 13 heures, donc, la population se trouvait rassemblée, en face du casino du Môle, sous la menace de mitrailleuses mises en batterie.

La, les hommes furent séparés des femmes et des enfants l'appel fut fait des 20 otages et de nuit.

* Les personnes ayant un cas de force majeure pour se menacés, si Maurice Pollono ne revenait pas, d'être fusillés ainsi du reste que toute la famille de celui-ci.

Pendant ce temps, M. Loukianoff, parti, dès le matin, chercher du lait pour ses enfants, avait rejoint le cantonnement russe, vers 14 heures, on réussit à le faire prévenir des événements, et aussitôt il en informa le major Potiereyka qui dépêcha, immédiatement, l'un de ses officiers à Pornic pour se rendre compte.

Sur son rapport, le major vint en personne sur les lieux et, cennant comme motif qu'il devait prendre, sous quelques jours, le commandement de Pornic, et ne voulait pas avoir de difficultés avec la population, il signifia au hauptman Meyer de relâcher les otages.

Après un simulacre de vérification des identités, les habitants furent autorisés à rentrer et, peu après, les otages étaient libérés.

Mais, dans la journée, vers 17 h., on apprit que les membres de la famille Pollono, toujours détenus, devaient être exécutés le lendemain, à 5 h.

M. Loukianoff, avisé, prévint à nouveau le major Potiereyka, mais celui-ci exigea, pour intervenir, d'en être sollicité par des habitants français de Pornic.

Un fonctionnaire et un commerçant se chargèrent de cette démarche, à la suite de laquelle, le major obtint un sursis de quelques jours à l'exécution.

La jeune femme Pollono fut provisoirement relâchée, avec ordre de rechercher et ramener son mari (MM. Broussard et Loyson avaient déjà été relâchés dans le même but).

Dans la matinée du dimanche 27, le bruit se répandit que le délai accordé était摸ifié et que MM. Pollono père et fils, seraient fusillés le soir même, à 18 h. 30.

Le major Potiereyka, prévenu encore une fois par M. Loukianoff, rendit compte au colonel allemand sous les ordres duquel il était placé, et réussit à le convaincre et à obtenir son intervention.

Ce colonel, accompagné du major, se rendit auprès du hauptman Meyer, auquel il donna l'ordre de remettre immédiatement en liberté MM. Pollono, père et fils, et de rapporter toutes les mesures prises contre la population.

Il lui enjoignit, en outre, de quitter Pornic, dès le lendemain, avec son sous-officier Pascha (surnommé ici « fil de fer »), dont les Pornicais n'oublieront pas, de longtemps, l'attitude ignoble lors du rassemblement sur le quai Le Ray.

Ils partirent dans la nuit du 28 avec leurs hommes.

Pornic était sauvée.

Ses habitants l'avaient échappé belle.

Hélas, moins heureux, plusieurs Polonais avaient été, au soir de ce 26 août, fusillés dans le jardin de la villa « Arnould », à la Noëveillard, où leurs corps sont toujours inhumés.

Un ami de la Résistance.

ANNEXE 10 – Des soldats russes des bataillons *Osttruppen* rejoignent la Résistance

LA COMPAGNIE RUSSE DES FFI DE BREST *Bataillon de Ploudalmézeau*

... Où l'on retrouve Nathalie Ouvaroff, épouse Douillard, entraînant l'*Osttruppen Bataillon 633* à rejoindre le bataillon FFI de Ploudalmézeau

Le double-jeu des Douillard est plutôt mal perçu par la population locale. Les habitants ne se doutent certainement pas des enjeux de ces réceptions avec les soldats russes. Le principal est d'organiser cette alliance de manière efficace pour qu'au soulèvement des FFI, cette unité intègre les rangs de la Résistance. Après le 6 juin, Nathalie enfonce le clou en expliquant aux Russes le succès du débarquement américain et l'avance en Normandie. Elle achève de les convaincre de s'allier aux Forces Françaises de l'Intérieur et distribue des brassards tricolores en signe de ralliement. Au désespoir des Douillard, les soldats russes, peu discrets par nature, arboreront ces brassards avant même l'insurrection. La démarche de Madame Douillard va dans le sens de l'ordre donné le 25 juin par Mathieu Donnart alias *Le Poussin*, responsable FFI du Finistère ; instruction incitant ses subordonnés à retourner les soldats russes présents dans le département contre les Allemands ou à s'assurer de leur neutralité.

Ferme de Kergoff – Maquis de Tréouergat

Accueillie par les patriotes, la compagnie Rasoumovich s'intègre au maquis de Tréouergat et bivouaque dans une prairie. Ils troquent leur uniforme allemand contre des vêtements civils ou teignent leur tenue en noir. Ils sont rapidement mis à contribution en effectuant des patrouilles. Lors de l'une d'elles, le 10 août deux Russes seront blessés. Le 11 août, un maladroit FFI tue accidentellement le sous-officier Afanasy Ilin, âgé de 31 ans.

Leur emploi au combat, envisagé par l'État-Major FFI est soumis à l'accord de la 6^e division blindée des U.S.A récemment arrivée dans le secteur. Feu vert. Désormais membre à part entière du dispositif des Forces Françaises de l'Intérieur, la compagnie russe renforce la valeur militaire⁴ du bataillon de Ploudalmézeau. Celui-ci est le plus gros bataillon du nord-Finistère, il est composé de quatre compagnies : Ploudalmézeau (1^{ère}), Saint-Pabu & Plouguin (2^{ème}), Landunvez, Porspoder & Plourin (3^{ème}) et Lanildut & Brélès (4^{ème}).

Les opérations militaires

La première action militaire des volontaires russes a lieu à l'encontre de l'importante station radar allemande de Saint-Pabu. Le bataillon FFI de Ploudalmézeau projette de s'emparer de cette place forte qui depuis plusieurs jours, pilonne ponctuellement le bourg et les environs de Landéda. Dans la nuit du 11 août, les combattants FFI et les Russes encerclent et harcèlent la garnison de coups de fusils sporadiques ou de tir de mitrailleuses. Malgré la position intenable et la démorisation⁵ – les Allemands, craignant les représailles des terroristes –, ils refusent de capituler. Lannilis à peine libérée, l'État-Major FFI sollicite le concours des troupes américaines. Après de brefs pourparlers et la présence dissuasive d'un peloton blindé U.S, les 287 Allemands de la station radar se rendent.

Le 14 août, le commandement U.S décide de conquérir la position fortifiée du Corsen. Le commandant du bataillon FFI de Ploudalmézeau, le lieutenant Joseph Grannec, engage dans l'opération une section de sa 1^{re} Compagnie et le détachement FFI russe du lieutenant Georgu Kutajev. La ligne de front des FFI se situe au niveau de Lanildut et Brélès. Le secteur est loin d'être sécurisé ; une telle offensive, sans protection sur ses flancs, s'avère périlleuse. Les hommes, transportés par les camions des Ponts et Chaussées jusqu'à Trézien, progressent et bivouaquent à deux kilomètres de l'objectif. Dans la soirée du 15 août, les canons de la redoutable batterie lourde de Kéringar tonnent et pilonnent le bourg de Trézien.

Au matin du 16 août, les tirs germaniques, guidés depuis un poste d'observation dans le clocher de Ploumoguer, bombardent avec acharnement les lignes françaises. Les Allemands tentent, avec de l'infanterie, une puissante attaque.

En infériorité numérique (1 contre 4), les patriotes opposent une résistance acharnée mais se trouvent menacés de débordements. L'intervention précise des fusils mitrailleurs et mortiers du détachement russe de Georgu Kutajev, infligent de lourdes pertes et brisent l'assaut ennemi qui parvient néanmoins à reprendre Trézien. Dans l'affrontement, les forces françaises déplorent la perte de trois combattants.

L'habileté avec laquelle les hommes du lieutenant Kutajev ont su rétablir la situation suscite le respect aux combattants FFI. Ils sont revigorés par la présence à leurs côtés de ces soldats expérimentés venus du lointain Oural, devenus des camarades de combat. Autre point positif, la compagnie russe gagne définitivement la confiance de l'État-Major FFI et devient le fer de lance du bataillon de Ploudalmézeau.



Soldats FFI russes et G.I's du 2nd Rangers Btn à la sortie du bourg de Plouarzel
NARA

Les jours suivants, de sporadiques escarmouches opposent les FFI à des patrouilles allemandes. Le 18 et 19 août, les soldats russes Alexander Semjonov et Alexander Kouzmine succombent sous les balles. Ils sont inhumés au cimetière de Plourin, un détachement FFI leur rend les honneurs militaires.

Le 25 août, les Russes déployés au centre du dispositif, concentrent leurs efforts sur la position retranchée du Corsen. Quatre jours de lutte acharnée et trois attaques d'infanterie achèvent de réduire cette position allemande. Les FFI et la compagnie russe enregistrent la capture de 60 officiers et soldats allemands mais déplorent la mort au combat du soldat russe Pjort Jilko.

Acculé, l'ennemi se retranche sur la poche du Conquet. Le 30 août, les 1^{ère}, 3^{ème} compagnies du bataillon de Ploudalmézeau, renforcés par la compagnie russe se chargent avec succès du nettoyage du hameau de Kerlochouarn. Le 3 septembre, les FFI reçoivent la mission de s'emparer d'Illien. Sans soutien de l'artillerie, les unités appuyées par une compagnie d'infanterie américaine se lancent à l'assaut du redoutable bastion.

La farouche ténacité avec laquelle la position⁵ allemande résiste, empêche malgré la bravoure des assaillants, toute progression. Sur ordre du commandement U.S, l'unité américaine présente sur les lieux se retrouve affectée vers un autre objectif. Le professionnalisme militaire et le courage des Russes, sans omettre le cran des FFI sous les feux de l'ennemi, font forte et bonne impression aux officiers américains. Pour maintenir l'illusion de la présence américaine dans ce secteur, une quinzaine de Russes perçoivent, en toute confiance, des tenues de combat américaines. Le harcèlement de la presqu'île d'Illien se poursuit jours et nuit jusqu'au 10 septembre, date de la capitulation de la garnison allemande.

Après la reddition de la poche du Conquet,⁶ l'unité russe fait mouvement sur la Trinité-Plouzané pour un éventuel déploiement sur la forteresse de Brest. Au soir du 16 septembre, la compagnie russe occupe les forts du Mengant, du Dellec et les grèves avoisinantes. Les américains, maître du terrain et en nombre suffisant, n'autorisent que quelques détachement FFI à combattre dans Brest.

Après la Libération

La compagnie russe bivouaque dans la région du Conquet où elle assure le ramassage des armes et du matériel abandonné. Le 4 octobre 1944, le lieutenant-colonel Baptiste Faucher, commandant des FFI de l'arrondissement de Brest, adresse un courrier aux autorités départementales FFI pour que lui soit attribué des fonds supplémentaires afin de régler les soldes et surtout le ravitaillement de cette unité. Il fait également une demande explicite pour que l'unité soit employée à d'autres tâches et qu'elle soit dirigée sur un front actif. Le 13 octobre, Baptiste Faucher adresse également un courrier à l'État-Major FFI de l'arrondissement de Lamballe, où d'autres Russes stationnent, pour envisager un regroupement. Malgré ces initiatives, les Russes sont toujours en faction à l'ouest de Brest début novembre mais cette fois du côté de Brélès.

De son côté, Madame Douillard écume la façade atlantique de Quimper jusqu'à Bordeaux et participe aux pourparlers destinés à faire déposer les armes aux unités *Vlassov* luttant encore pour les Allemands. Pour la globalité de son action dans la résistance et lors de la Libération, Madame Douillard recevra la Croix de Guerre le 22 novembre 1945 et sera promue au grade de Chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur.

Le destin tragique des volontaires russes du bataillon FFI de Ploudalmézeau

Le bataillon FFI de Ploudalmézeau officiellement dissout le 1^{er} octobre 1944, les volontaires rejoignent leur foyer ou incorporent l'Armée. Dans l'immédiat, le gouvernement gaulliste plus préoccupé à rétablir l'ordre républicain, se montre peu soucieux de statuer sur le sort des anciens soldats russes présents sur le sol français. Ils auraient pu servir, pour la durée de la guerre, dans une unité régulière de l'armée française ou souscrire un engagement dans la Légion Étrangère. L'avenir en décidera autrement.

Les accords de Moscou du 29 juin 1945 stipulent que tous les Soviétiques, civils comme militaires doivent être rapatriés vers l'URSS. Devenus des indésirables sur le territoire national, les anciens FFI russes sont convoyés jusqu'à Rennes, puis rassemblés avec leurs homologues près de Bordeaux. Ils regagnent par voie maritime, l'appréhension au cœur, la mère patrie. L'impitoyable régime stalinien réclame des comptes à ces anciens soldats ayant trahi leur patrie. Dès leur arrivée sur le sol natal, des pelotons de la police soviétique fusillent les officiers. Les hommes du rang connaîtront les conditions épouvantables de l'univers des camps sibériens.



Le lieutenant Georgu Kutajev
renseignant les rangers U.S le 28 août 1944
NARA

Sources

- Archives des FFI, arrondissement de Brest – Bataillon de Ploudalmézeau
- Roland Bohn, A. Le Berre et M. Le Bars, *Chronique d'Hier*, Tome II, 1994 (Compte d'Auteur)
- Jacques André et Jean-François Conq, *Objectif Kéringar*, 2002 (Ed. Le Télégramme)
- Jacques André, *Le Bataillon FFI de Ploudalmézeau*, 2003 (Compte d'Auteur)
- Hervé Farrant, *L'occupation à Ploudalmézeau-Portzall*, 2012 (Ed. Label LN)
- Association « Aux Marins » de Plougonvelin (Fiche Yves Salou)
- Hervé Caraës, *Revue d'histoire locale du canton de Ploudalmézeau*
- Archives municipales de Brest – État Civil en ligne
- Service Historique de la Défense de Brest – Bibliothèque – BRO 1034

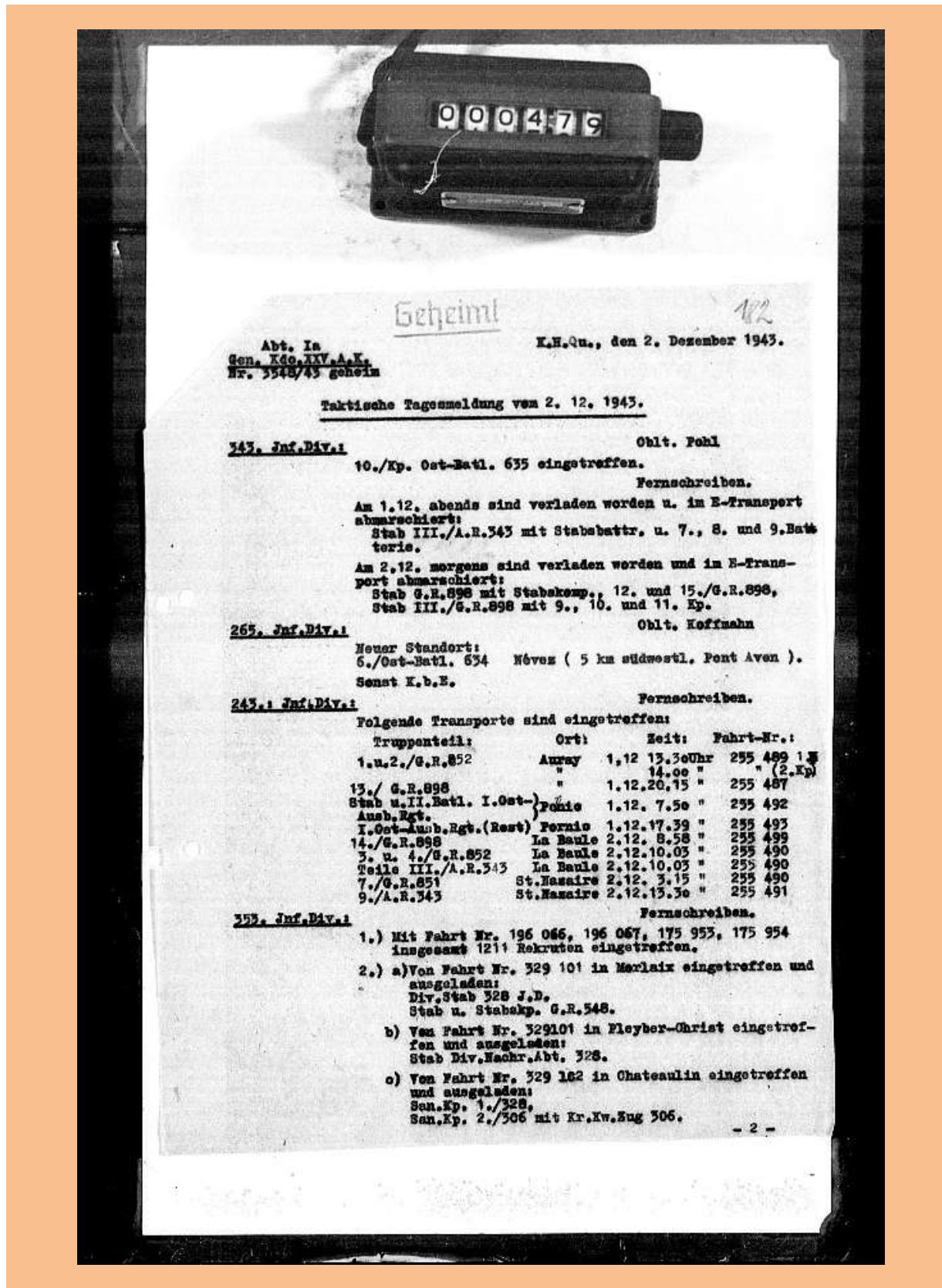


Dessin représentant les opérations américaines dans le secteur de Brest
NARA

Résidant lui-même au Conquet, Yannick Loukianoff a enquêté aussi sur ces Russes ayant rejoint un maquis à quelques kilomètres de chez lui et il en témoigne sur ce site : (<http://www.patrimoine-iroise.fr/culturel/militaire/Maquis.php>). Il ne pouvait bien sûr rester insensible au sort de ces hommes et au rôle joué par cette Nathalie Ouvaroff, née à Kiev en 1911, au moment où son propre père y entraît à l'école des cadets. Il m'a envoyé une photo de la stèle érigée à Tréouergat en hommage aux 1036 FFI du bataillon de Ploudalmézeau et aux 164 Russes passés à la Résistance grâce à l'action menée auprès d'eux par Nathalie Ouvaroff.



ANNEXE 10 - Présence des Russes du I./Ost-Ausbildung-Regiment Mitte à Pornic dès le 1^{er} décembre 1943 (Archives allemandes - NARA)





- 2 -

183

353. Jnf. Div.:
(Fortsetzung)

- a) Mit Fahrt Nr. 168 248 und Güterszug 6557 in Morlaix eingetroffen und ausgeladen:
V.P. 328. J.D.
- b) Die Einheiten befinden sich auf dem Marsche zu ihren Unterkünften.
- 3.) Kopfstärke 328. J.D. (in Neumafstellung): 7802 .

Ost-Ausb.Hgts.
W17541

K. b. E.

Ost-Bat. Stab
122

K. b. E.

Fw. Endler

An

Durchgegeben: Hptm. Westhalle

Ae. 9. K. 7.

Zeit: 17.10 Uhr

Aufgenommen: Lt. Rothmeier

- 1.) Stabekp. Ost-Hgts. Stab 752 als 10./Kp. Ost-Batl. 635 nach Landerneau verlegt.
- 2.) HKKE 6./Ost-Batl. 634 nach Névez (5 km südwestl. Pont Aven) verlegt.
- 3.) Bei 243. J.D. eingetroffen:
 - a) Ost-Hgts. Stab 752 in Vannes,
 - b) 15./G.R. 898 in Auray,
 - c) 14./G.R. 899 in La Baule,
 - d) I./Ost-Ausb. Rgt. Kitte (Reste) in Pornic,
 - e) Teile Stab III./A.R. 343 und 7./G.R. 851 in La Baule,
 - f) 9./A.R. 343 in St.Nazaire,
 - g) 3./ und 4./G.R. 852 in La Baule,
 - h) 7./G.R. 896 in St.Nazaire.
- 4.) Bei 353. J.D. eingetroffen: 1211 Rekruten
 - V.P. 328 J.D.
Div. Stab 328. J.D. } in Morlaix
 - Stab und Stabekomp. G.R. 548 }
Stab Div. Nachr. Abt. 328 in Pleyber-Christ
 - 1./San.Kp. 328 } in Chateaulin
 - 2./San.Kp. 306 mit Kr.Kw.Zug 306 } (insgesamt 9 Transporte).
- 5.) Kopfstärke 353. Jnf. Div.: 7802 Mann einschl. Rekruten ohne die neu ausgeladenen Einheiten. //

6.) K. b. E.

Verteilung:
K.G. Ja
Chef Quo
Bv. I. S. (V. E. / In. Pl.)
Art. Kdr. 115
Ja

Gängelkorb.

<u>Fernspruch - Fernschreiben - Funkspur - Blinkspur</u>					
Nach-Stelle		Nr.	Beförbert		
		07687	HGW/FW	1/6.	M 10
Bemerkung:					durch
					6 F 10
Geheim!					
Aufgenommen oder aufgenommenen					
am	Tag	Zeit	durch		
	6/6. 1940		Ra		
Abgang	Rn:				
Tag: 6. 6. 44					
Zeit:					
Dringlichkeits- Bemerkung	Armees Oberkommando 7				
(Handwritten)					
Beförbert Beförder					

Betr.: Gliederung im K.V.A. "C2" nach Herauslösen der Kampfgruppe
275.J.D.

- 1.) K.V. Gruppe Vannes: Führer:
Kdr. G.R.985 mit Stabs-Kp./985 und IV./A.R.275, sowie
 - a) K.V.U.Gr. Plouarnel:
Führer: Kdr. Felders.Btl. 275 mit Felders.Btl.275,
 - b) K.V.U.Gr. Morbihan:
Führer: Kdr. Georg.Jnf.Btl.798 mit Georg.Jnf.Btl.798.
 - 2.) K.V.Gr. Guerande: unverändert.
 - 3.) Festung St.Nazaire:
mit Ost-Btl. I./Mitte und II./G.R.985.
Dabei werden 2/2 Kpn. in Stadt und Hafen, 1/2 Btl. in Landfront St.Brevin eingesetzt.
 - 4.) K.V.Gr. St. Michel:
Führer: Oberst KHDörg (bisher Kdr.G.R.985) mit I./G.R.985,
13. und 14./G.R.985.

Gen. Kdo. XIV A.K.
La Nr. 1893/44 geb.

... Et encore le 6 juin 1944

ANNEXE 11 – Composition du *Ost-Artillerie-Abteilung 752* du Major Potiereyka

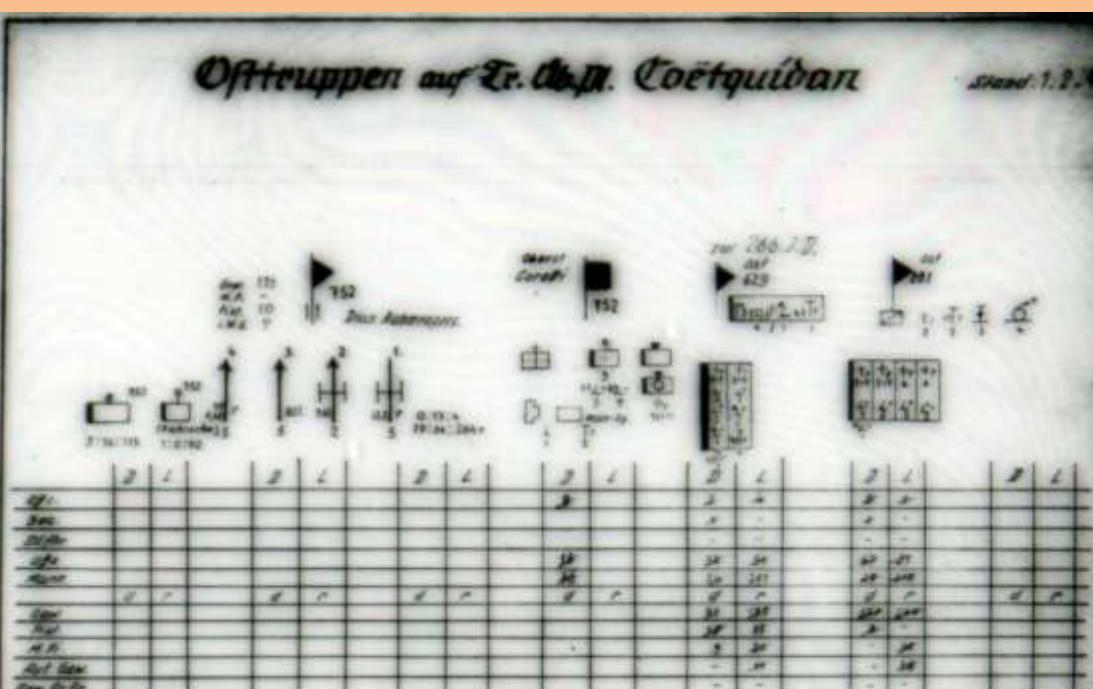
Une archive allemande du 1^{er} février 1944 (*Img 011 - AOK 7 Roll 1566*) révèle l'armement des 4 batteries du bataillon du Major Potiereyka accompagnant son *Fahrsschwadron Ost-Artillerie-Abteilung 752*:

- 1./Ost-Artillerie-Abteilung* 752
3 canons russes (symbol r) de 12,2 cm

 - 2./Ost-Artillerie-Abteilung* 752
2 canons russes (symbol r) de 7,62 cm

 - 3./Ost-Artillerie-Abteilung* 752
3 canons tchèques (symbol t) de 8,8 cm

 - 4./Ost-Artillerie-Abteilung* 752
2 canons russes (symbol r) de 7,62 cm



ANNEXE 12 – Rapport du capitaine Frédéric Payen, commandant du 10^{ème} bataillon FFI de La Montagne – Ce rapport rédigé le 9 septembre 1944 fait état de la négociation menée avec les « Russes » du secteur de Pornic puis de leur reddition à partir du lundi 4 septembre 1944

TOME FINANCIERS INÉDITS

Xème BATAILLON

AFFAIRE DU 4 SEPTEMBRE 1944.

Vendredi le 4 septembre vers 9 h 30 le F.P.I. RABILLER a été chargé de faire un rapport à St-PÈRE-EN-RETZ. Il a rendu compte que d'après des renseignements recueillis près d'un interprète roumain habitant ARTHON, une compagnie de Russes cantonnée à PANVRADIE, LA BACONNIÈRE et la BAIE, le P.C. d'un colonnel étant établi dans le bois de LA BACONNIÈRE, était disposé à se rendre à des troupes régulières Françaises. N'excluant pas l'hypothèse d'un piège j'ai chargé RABILLER d'enquêter sur l'état d'esprit des Russes, puis si l'enquête était favorable de leur faire savoir par le canal de l'interprète roumain qu'il trouverait des troupes régulières disposées à les accueillir en amis plus qu'en ennemis s'ils se dirigeaient vers Ste-PAZANNE et LA MONTAGNE.

L'enquête faite le vendredi soir et le samedi matin ayant confirmé les dires du Roumain, RABILLER l'a chargé de communiquer aux Russes nos propositions ce qui fut fait samedi soir. Les Russes n'ont pas voulu ou n'ont pas pu indiquer l'heure de départ. Les communications étant difficiles RABILLER n'a rendu compte du succès de sa mission que lundi. Si bien que nous n'avions pas été avertis à temps de la décision des Russes.

Lundi matin j'ai été avisé par nos groupes de TOUVOIS, ST-MARS ST-LUMINE et PORT-SAINT-PÈRE que des détachements ennemis circulaient dans la région. J'ai envoyé aussitôt une patrouille de 22 hommes en voiture avec une mitrailleuse Hotchkiss montée sur une camionnette.

Un groupe de 113 Russes a été arrêté et ramené à LA MONTAGNE par cette patrouille aidée d'éléments du groupe de ST-LUMINE.

Un autre groupe de 21 Russes avec un colonnel a été découvert par le groupe de PORT-ST-PÈRE. Le colonnel a été amené à LA MONTAGNE en voiture par le sous chef de groupe de LA MONTAGNE. Des éléments du 6ème Bataillon F.P.I. ont coopéré à amener le 2ème groupe de Russes à LA MONTAGNE.

A signaler l'action néfaste d'éléments non placés sous mon commandement, accourus sur la route à la nouvelle de la capture et qui auraient pu tout faire échouer.

L'après-midi j'ai chargé RABILLER de renouveler son travail auprès de petits groupes Russes cantonnés au Nord de CHAUVE, à TERRE-NEUVE et au BOIS HALON.

Mercredi après-midi, nous nous proposons de pousser une rerenaissance sans signe distinctif et sans armes, d'abord en voiture puis ensuite à pied jusqu'à PAHIBOUF dans l'espoir d'y rencontrer un fort parti de Russes et de lui proposer de se rendre. Arrivés au PELLERIN nous avons appris que le groupe YACCO avait livré combat à une patrouille russe et lui avait tué 5 hommes. Considérant alors notre projet comme immédiatement irréalisable nous sommes rentrés à LA MONTAGNE.

Je tiens à signaler pour leur conduite intelligente dans cette affaire.

RABILLER Albert F.P.I. du groupe de TOUVOIS, boucher au centre d'abattage de St-PÈRE-EN-RETZ

BARKOWITCH, dit MICHEZ, sujet roumain, interprète, habitant ARTHON.

Gabriel BONNET F.P.I. Chef de Groupe de ST-LUMINE.

Abbé DU PASQUIER F.P.I. du Groupe de PORT ST PERE.

Irénée LEGEAY Sous-chef du groupe de LA MONTAGNE.

Jean SORIN, Chef de la patrouille du groupe de LA MONTAGNE.

Le 9 Septembre 1944
Le capitaine C. le X^e Bataillon

(1) mitrailleuse de récupération.

(1) mitrailleuses de récupération

13. Texte d'un panneau du *Chemin de la mémoire 39-45 en pays de Retz* (en projet)

« Prise d'otages du 26 août 1944 à Pornic »

Alors que Nantes est libérée depuis le 12 août 1944 et que la poche nord de Saint-Nazaire est constituée, se replient au sud de l'estuaire des troupes allemandes ou supplétives paniquées, hésitantes ou démotivées mais très dangereuses pour la population.

Le 23 août 1944, trois soldats sous uniforme allemand dont au moins deux Polonais proposent contre une aide à leur désertion, un petit camion d'armes à trois résistants pornicais. Le *Hauptmann MEYER*, commandant la place de Pornic, veut capturer tous les protagonistes et enrayer les désertions en faisant un exemple !

Après la trahison d'un des soldats, les deux Polonais sont arrêtés. Deux des résistants, BROUSSARD et LOISON, arrêtés puis relâchés, reçoivent la consigne de leur réseau de quitter la zone, tandis que le troisième, Maurice POLLONO, menacé d'exécution, reçoit l'ordre de se cacher et va rester insaisissable pendant toute la crise.

MEYER et l'un des ses adjoints, le *Feldwebel Edmund PASCHKA*, dit « Fil de fer », vont alors se livrer pendant quatre jours à de multiples exactions et faire régner la terreur sur Pornic pour obtenir la capture ou la reddition de Maurice POLLONO dont la maison est fouillée et brûlée dans la nuit du 25 au 26 août. Le père du fugitif, Marcel POLLONO, mais aussi sa femme Yvonne et ses deux frères Michel et Marcel, sont capturés et enfermés. À plusieurs reprises, le père et les deux frères POLLONO seront menacés d'exécution si Maurice ne se rend pas.

Le point culminant de la terreur est atteint le 26 août 1944 où le *Hauptmann MEYER* établit une liste de 20 otages dont le maire, le curé..., puis il placarde une affiche intimant l'ordre à la population de se rassembler à 13 h sur la place du Môle, indiquant que « *chaque Français qui désignera un membre de la bande terroriste délivrera un des otages. Si ces terroristes ne sont pas désignés, le feu sera mis aux quatre coins de la ville* ». Des mitrailleuses et des canons sont dirigés vers la foule bientôt rassemblée. On a séparé les hommes des femmes et des enfants qui vont attendre pendant plus de 4 heures sous un soleil accablant. Le nom de chaque otage est appelé ; on entend bientôt dans la ville trois fortes explosions... Les Allemands viennent de faire sauter la maison du père POLLONO... Deux mois après Oradour, on peut craindre un nouveau massacre...

Depuis le début de la crise, la résistance pornicaise animée par Eugène DENIS a tout fait pour protéger ses hommes. De même, le maire de Pornic, M. Fernand DE MUN (assisté par Pierre FLEURY maire du Clion) s'efforce de protéger la famille POLLONO, les otages et la population, négociant sans cesse pour retarder les ultimatums de MEYER.

Dans le même temps, depuis le 22 août, des liens ont été établis entre le photographe pornicais Rostislaw LOUKIANOFF, d'origine ukrainienne, et le *Major POTIEREYKA*, lui aussi ukrainien et cantonnant avec ses compagnies *Osttruppen* aux abords de Pornic. Une aide à la reddition de ces troupes supplétives de l'armée allemande a même été envisagée avec la résistance locale.

... Prévenu par sa femme Raymonde, Rostislaw LOUKIANOFF informe le *Major POTIEREYKA* du danger mortel encouru par les otages et la population pornicaise. POTIEREYKA gagne alors Pornic avec un détachement et parvient à convaincre MEYER de libérer la population après contrôle des identités.

Le lendemain 27 août, suite à la demande de POTIEREYKA, l'*Oberst KAESSBERG*, commandant les forces allemandes de la Côte de Jade se déplace à Pornic où il écoute les arguments présentés par M. DE MUN en présence du lieutenant de gendarmerie BOUHARD.

Soucieux sans doute de ne pas se mettre à dos la population de ce réduit où il se voit progressivement enfermé, il ordonne alors à MEYER de lever toutes les mesures répressives contre les otages et la population pornicaise, de libérer tous les membres de la famille POLLONO, et même de quitter la ville avec ses hommes le soir même.

Pornic vient d'échapper à un massacre de masse, mais pourtant, quatre hommes ne survivront pas à cet épisode de terreur. En effet, le 26 août, les deux transfuges polonais, les *Grenadier* Georg SOWA et Alphons MISTEREK sont fusillés par les Allemands au Chalet Arnaud, au-dessus de la Noëveillard ; l'un d'eux refusant le bandeau et criant « Vive la Pologne ! Vive la France ! ».

Le lendemain 27, le jeune paysan Pierre GOUY est abattu à la Guichardière par trois soldats russes. Enfin, le 28 août, alors que ses compagnons Gaston RIEUPET et Maurice POLLONO parviennent à s'enfuir, Robert GROLLIER est aussi abattu par des supplétifs russes au village de la Brenière.

Le *Major* POTIEREYKA, devenu nouveau commandant du secteur de Pornic, continue secrètement de négocier sa reddition avec la Résistance par l'entremise de Rostislaw LOUKIANOFF et d'Eugène DENIS. Mais le commandement allemand se méfie de lui et, le 2 septembre, désigne le *Korvettenkapitän* JOSEPHI pour le remplacer. Redoutant une arrestation en masse de ses compagnies, POTIEREYKA va quitter le secteur dans la nuit du 3 au 4 septembre et se rendre à la tête de ses hommes aux FFI du capitaine PAYEN à La Montagne. Quant à la famille LOUKIANOFF, elle est aussi exfiltrée hors de la poche avec l'aide des gendarmes et des FFI.

Quelques jours plus tard, la poche sud se fermera définitivement alors que le bourg d'Arthon sera le dernier libéré du Pays de Retz par le 1^{er} GMR du capitaine BESNIER le 7 septembre 1944. Il faudra alors attendre 9 mois pour que Pornic et toute la poche de Saint-Nazaire soient définitivement débarrassés de l'occupation allemande le 11 mai 1945...

Suite à une démarche de René BRIDEAU auprès des archives allemandes *WAS*t et du *Volksbund* (chargé des sépultures allemandes), l'identité des 2 soldats polonais nous a été communiquée en janvier 2019 après 9 mois de recherche. Les deux jeunes soldats polonais étaient nés en 1925, à quelques jours d'intervalle, dans la région de Kattowitz/Katowice en Silésie, où cohabitaient alors des populations germanophones et polonophones. Ils appartenaient au 2./*Reserve-Grenadier-Bataillon* 318 du *Hauptmann* MEYER (*Stab* aux Sables d'Olonne puis à Machecoul) devenu 14.*Grenadier-Regiment* 225 le 4 août 1944 (*Stab* à Challans). La 2.*Kompanie* était parvenue à Pornic le 28 novembre 1943 et dépendait alors du *Grenadier-Regiment* 18 dont le *Stab* d'abord au Moutiers-les-Mauxfaits s'installa ensuite à Challans en Vendée (158.*Reserve-Division*).

Soixantequinze ans après les faits, ne serait-il pas temps d'inscrire ce récit unanimement reconnu et attesté par les archives dans le paysage pornicais ? Un panneau du *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz* à Pornic permettrait enfin de réaliser cet enjeu mémoriel et historique. Un projet de panneau et de stèle ont été élaborés en concertation avec la mairie de Pornic et diverses associations. Reste à le finaliser.

Photos figurant sur le panneau (en projet)



Lieutenant Maurice POLLONO, pilote de chasse en 1940, résistant Pornicais et héros du Pays de Retz mort sur le front de la poche sud de Saint-Nazaire le 21 décembre 1944 à La Sicaudais



Chenillette allemande aux mains des libérateurs de Pornic sur le Pont de l'écluse en mai 1945



Eugène DENIS, chef de la résistance pornicaise, arrêté et emprisonné à Saint-Nazaire avec son compagnon Lucien HUGUENARD et M. DELAGE



Fernand de MUN, maire de Pornic, et Eugène DENIS avec un brassard



Le lieutenant de gendarmerie Marcel BOUHARD, ayant rang de sous-préfet pour la poche sud.



Le capitaine Frédéric PAYEN, commandant les FFI de La Montagne ayant négocié et reçu la reddition des Ostruppen de Pornic le 4 septembre 1944



Rostislav LOUKIANOFF, photographe pornicais, avec sa femme Raymonde et son fils Yannick.

Les troupes Ostruppen appartenant au Ost-Artillerie-Abteilung 732 de la 275^{me} DI sous le commandement du Major POTIEREYKA se rendent aux FFI de La Montagne le 4 septembre 1944.

Environ 300 prisonniers Ostruppen seront ensuite remis aux Américains qui les remettront aux Russes à la fin de la guerre. Beaucoup seront fusillés ou finiront au gouffre.



Le Major POTIEREYKA sachant le sort qui l'attend se pend sur le sol français.

Suite à une démarche de René BRIDEAU auprès des archives allemandes *WAS* et du *Volksbund* (charge des sépultures allemandes), l'identité des 2 soldats polonais nous a été communiquée en janvier 2019 après 9 mois de recherche.

Les deux jeunes soldats polonais étaient nés en 1925, à quelques jours d'intervalle, dans la région de Katowice/Katowice en Silesie, où cohabitaient alors des populations germanophones et polonophones.

Ils appartenait au 2/*Reserve-Grenadier-Bataillon 318* du *Hauptmann MEYER* devenu 14./*Grenadier-Regiment 225* le 4 août 1944. Une compagnie de ce régiment était parvenue à Pornic le 28 novembre 1943 et dépendait du *Reserve-Grenadier-Regiment 18*, basé à La Rochelle (*158.Reserve-Division*). —



Alphonse SOWA et Georg MISTEREK ont été fusillés devant cet arbre dans le jardin du Châlet Arnaud à la Noëveillard et inhumés (provisoirement) sur place.



Pierre GOUY abattu par une patrouille Ostruppen le 27 août 1944 à la Guichardière (Chauvé) et déclaré « Mort pour la France ».



Tombe des 2 soldats polonais enterrés au cimetière de Sainte-Marie-sur-Mer le 16 juin 1946 en présence d'une foule que le curé Donatien CHARRIER a décrite comme « innombrable ».



Robert GROLLIER, résistant et compagnon de Maurice POLLONO. Tué par une patrouille Ostruppen le 28 août 1944 à la Brenière (Chauvé) et déclaré « Mort pour la France ».



Crédits photos : familles Pollono, Loukianoff, Denis/Queveau, du Pasquier, Bouhard, Grollier et Gouy ; Luc Braeuer, Pierre Fréor, René Brideau, Michel Gautier. Carte Poche de Saint-Nazaire : Michel Gautier